

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

(1926)

Sentiments passions et signes

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Sentiments, passions et signes (1926)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, **SENTIMENTS,
PASSIONS ET SIGNES**. Paris : Éditions Gallimard, 1935, 3^e édition, collection :
“ idées nrf ”, 273 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 7 novembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Avant-propos](#), par Alain, 16 mai 1926

I	Du sublime	XL	Adam
II	Les surprises des passions	XLII	L'humeur
III	L'âme libre	XLIII	Les méchants
IV	La colère d'Achille	XLIV	Amour et haine
V	De l'amour et de l'ambition	XLV	Natures
VI	Jalousie	XLVI	L'amour de soi
VII	Violence surmontée	XLVII	Contrastes
VIII	Don Juan	XLVIII	Tous saints
IX	Coquetterie	XLIX	Phrénologie
X	L'école des femmes	L	Races
XI	Amour platonique	LI	Écritures
XII	Pudeur	LII	Dessin
XII	Impudicité	LIII	Mimique
XIV	Othello	LIV	Mains
XV	Le couple	LIV	Nez
XVI	L'esprit du couple	LV	L'homme et son ramage
XVII	Pensée masculine et pensée féminine	LVI	Le royaume des signes
XVIII	Religion masculine et religion féminine	LVI	Politesse
XIX	Pouvoir masculin et pouvoir féminin	LVII	La science des signes
XX	Parures	LVIII	Puissance des signes
XXI	Vénus marine	LIX	Signes ambigus
XXII	Piété filiale	LX	Les yeux fermés
XXIII	Charité	LXI	Savoir écouter
XXIV	Sentiments réels	LXII	L'ivresse
XXV	Les âges et les passions	LXIII	Le spectateur
XXVI	Le ventre	LXIV	Le spectateur du spectateur
XXVII	Sursauts	LXV	Le théâtre
XXVIII	Colère	LXVI	Le comédien
XXIX	La colère et le besoin	LXVII	Danses
XXX	Le prince-trop-fort	LXVIII	Poésie, musique et danse
XXXI	Le rire	LXIX	Costumes
XXXII	Le bègue	LXX	Chapeau breton
XXXIII	Le bègue et le sourd	LXXI	La mode
XXXIV	Grandet	LXXII	Rites
XXXV	Profondeurs vides	LXXIII	La ronde
XXXVI	La sibylle	LXXIV	Des lunettes
XXXVII	L'homme sans tête	LXXV	Frivolité
XXXVIII	La tête sans l'homme	LXXVI	Conversations
XXXIX	Âme et corps	LXXVII	Dogmes
		LXXVIII	Croyance
		LXXIX	La preuve
		LXXX	Le doute
		LXXXI	Spinoza
		LXXXII	

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)



Sentiments, passions et signes

Paris : Éditions Gallimard, 3^e édition, 1935.
Collection IDÉES nrf, 246 pages

[Retour à la table des matières](#)

Sentiments, passions et signes (1926)

Avant-propos

Par Alain, le 16 mai 1926

[Retour à la table des matières](#)

Quand on revient de la campagne immobile, où chaque chose semble fermée sur soi et existant pour soi, la tremblante bordure de l'eau marine signifie quelque chose. Car elle ne cesse point d'avancer et de reculer, dessinant des îles et presqu'îles, couvrant et découvrant, selon vent et marée. Toutes les choses sont en une ; toute la mer pousse et retient l'extrême et la plus petite vague, et la lune même qui s'y mire y joue autrement qu'en image, par son poids invisible. Ainsi, contemplant l'océan sans mémoire, nous voulons effacer le temps, penser tout à neuf, et agir à neuf, comme au temps des cavernes. Car le sillage n'écrit rien ; et, après la tempête, la mer est la même, et neuve toujours. Mais, au contraire, comment lire tous ces signes sur la terre, et ces signes encore au-dessous ? Ici mémoire nous tient. Ici le destin est écrit.

L'homme est d'eau et de roc. Par l'eau il rajeunit, par le roc il vieillit. Or il choisit trop de vieillir. Mais Thalès, fort sagement, disait que toutes choses

sont faites d'eau. J'entends que ce géomètre, mieux assuré de l'immobile, voyait couler aussi les montagnes. Ainsi réveillant à elle-même sa nature océanique, l'Ionien se voulait garder fluide et oublieux. Et certes on peut bien dire que le solide a soutenu d'abord la géométrie ; mais c'est le fluide qui l'a confirmée.

Devinant donc autre chose, dans les signes humains, que cette écriture dont l'homme se veut peindre et tatouer à jamais, je voudrais dessiner le visage humain à l'image de cette bordure liquide où s'expriment en raccourci les voyages de la lune, les airs, les vents, et les saisons voyages de la terre. Car la vengeance prétend aller selon ce qui fut écrit une fois. Elle me trompe par le caractère ; et le caractère lui-même me trompe par la crainte. Mais il y a une autre manière de lire. Et je ne veux point tant vénérer ces tombeaux qui parlent, mais plutôt saisir, en ses causes autour, cette vengeance fluide et d'un instant. Comme je sais bien que cet aigre vent de mai ne durera pas toujours, ainsi j'attends ce visage apaisé et cette mer calme, sur laquelle je recommencerai mes pêches et mes voyages, à la manière d'Ulysse revenant. Et lui de même retrouvera sa propre paix et l'équilibre de son corps fluide, et l'oubli courageux. Défaisant donc ses propres plis, comme la mer, il ne jurera point de haïr toujours parce qu'il s'est mis en colère une fois, ni d'être sot toute sa vie parce qu'il a dit une fois un mot pour un autre, ni de craindre toujours ce qui lui a fait peur une fois. Mémoire nous tient assez par l'âge.

Heureux donc, comme conseille le médecin, qui se lave aux flots océaniques, hors de lui et en lui-même, semblable à un linge dans le sillage, et qui lave aussi son esprit de cette funeste idée que l'on ne peut se laver de rien. C'est savoir dormir, et c'est un grand savoir.

ALAIN.

Le 16 mai 1926.

Sentiments, passions et signes (1926)

I

Du sublime

[Retour à la table des matières](#)

Considérant les hommes, ce qu'ils recherchent, ce qu'ils admirent, ce qu'ils méprisent, et enfin ce qu'ils paient le plus cher, je reconnais en tous le sentiment du sublime. La marque royale c'est l'ennui. Il n'y a pas un homme qui ne s'ennuie de sa vie animale. Tous les spectacles présentent le surhumain, même d'un jongleur ou d'un équilibriste. L'homme ne se plaît qu'à vaincre, et, faute de pouvoir vaincre, il admire. Exigeant là-dessus, mais généreux. L'autre côté, de jalousie, d'envie, de petitesse, je le vois dans les auteurs de second ordre, qui sont des gens fatigués ; mais l'homme vivant n'est point comme ils veulent le peindre ; eux-mêmes ne sont pas ainsi, ils ne cherchent que l'occasion d'admirer ; je les y prends devant un débris d'aqueduc, ou bien à Shakespeare, ou bien s'ils lisent ou récitent quelques beaux vers ; ils sont religieux alors ; ils disent leur prière à l'homme. Le culte de l'homme est aussi ancien que l'humanité.

Il n'est rien d'envieux, dit-on, comme l'artiste. Je ne sais. L'admiration est un sentiment sublime, et nul ne vit dans le sublime à toutes les heures. Mais il n'est point juste aussi de considérer tout ce que l'homme fait et dit, en ses

laborieuses, frivoles et traînantes journées ; il faut voir ce qui lui plait. Trois cents pianistes ensemble, cela fait un vilain caquetage de perroquets et de perruches ; aigre vanité, et ridicule ; attristante, mais triste aussi. Vient le maître, celui qui a vaincu et surmonté l'instrument mécanique, et les voilà tous en un délire d'admirer et d'acclamer ; ils jettent alors comme des bouquets leurs travaux et leurs ambitions ; comme des choses de peu, en sacrifice ; et ces dons naïfs sont comme écrasés et réduits à néant par les puissantes mains, par le front attentif de l'homme qui méprise et surmonte toutes ces facilités et la sienne propre, soumis lui-même aux dieux véritables.

Je ne dirais même pas que ceux qui acclament un boxeur se trompent sur le sublime ; simplement ils vont droit à la grandeur dont ils peuvent juger. Car il est assez clair que même un combattant médiocre a déjà vaincu la douleur la crainte, la fatigue, le plaisir de manger, et la colère même, et l'envie même ; ennemis familiers, que chacun connaît assez et trop. Si les merveilles de l'art se montraient, au-dessus des singeries, aussi clairement que ce coup de poing qui jette un homme sur le tapis, la foule irait au théâtre et à la musique comme elle va aux combats de boxe. Je ne dis même pas qu'elle préférerait le beau théâtre et la belle musique, car un art n'est pas en soi préférable à un autre, et toutes les victoires sont égales ; seulement les unes plus claires que les autres.

La guerre est toute de religion. L'occasion d'admirer jette alors tous les hommes dans un bonheur enivrant, qui les rend comme insensibles. Et le côté odieux, petit et laid de la chose, ils ne veulent point le voir. Ni les moyens d'effacer de notre monde humain ce barbare divertissement ; ils ne veulent point les voir ; ils s'irritent si on les leur montre ; c'est les priver de sublime et les rejeter à l'ennui. Ne nous trompons point ici, l'erreur serait de conséquence. Il est bien vrai que ceux qui aiment la guerre sont souvent petits, envieux, intrigants ; mais je crois qu'ils aiment la guerre justement parce qu'ils sont ennuyés et tristes d'être ce qu'ils sont. Si l'on comprenait mieux que la guerre est un spectacle, l'idée viendrait, qui est la bonne, de supprimer ce genre de plaisir, au nom de l'intérêt public et des bonnes mœurs, comme on a supprimé l'absinthe.

Sentiments, passions et signes (1926)

II

Les surprises des passions

[Retour à la table des matières](#)

Les animaux, autant que l'on peut deviner, n'ont point de passions. Un animal mord ou s'enfuit selon l'occasion ; je ne dirai pas qu'il connaît la colère ou la peur, car rien ne laisse soupçonner qu'il veuille résister à l'une ou à l'autre, ni qu'il se sente vaincu par l'une ou par l'autre. Or c'est aussi pour la même raison que je suppose qu'il n'a point conscience. Remarquez que ce qui se fait par l'homme sans hésitation, sans doute de soi, sans blâme de soi, est aussi sans conscience. Conscience suppose arrêt, scrupule, division ou conflit entre soi et soi. Il arrive que, dans les terreurs paniques, l'homme est emporté comme une chose. Sans hésitation, sans délibération, sans égard d'aucune sorte. Il ne sait plus alors ce qu'il fait. Mais observez les actions habituelles tant qu'elles ne rencontrent point d'obstacles, nous ne savons pas non plus ce que nous faisons. Le réveil vient toujours avec le doute ; il ne s'en sépare point. De même celui qui suit la passion n'a point de passion. La colère, le désir, la peur, ne sont plus alors que des mouvements.

Où est la différence ? En ceci, que, par le conflit intérieur, la colère par exemple est redoublée, ou bien la peur. La peur que j'accepte n'est que fuite ; mais la peur que je n'accepte pas, que je voudrais juger, qui fait scandale à mes yeux, voilà la vraie peur. Presque tout dans la colère est colère d'être en colère. Presque tout dans la peur est peur de la peur, ou bien honte de la peur. Ici commence le drame des passions, qui est fertile en surprises. Le principal de la souffrance, dans la colère, dans la peur, ou dans l'amour, résulte de cette lutte contre soi et d'une sorte d'indignation contre ce que l'on n'a point permis. Ce drame est en quelque sorte tout nu dans la timidité, où tout le mal vient de ce qu'on s'aperçoit qu'on ne peut faire ce qu'on voudrait ni dire ce qu'on voudrait ; d'où vient une humiliation amère, et bientôt une colère, qui font que l'on est enfin encore plus maladroit qu'on ne craignait. Ce tumulte intérieur et cette crainte de soi sont dans toutes les passions.

Par ces remarques, on arrive à comprendre à peu près ceci, qui est d'opinion commune, c'est que les natures les plus généreuses sont aussi celles qui font voir les plus violentes passions. Qui consent aisément à tout n'aimera guère. Au contraire, dans une nature fière et jalouse de sa liberté, la plus légère atteinte de l'amour sera comme une offense. Le vrai amoureux se reconnaît à ceci qu'il fuit ; mais, comme dit le poète, il emporte avec lui la flèche de Cupidon. C'est un état digne de pitié que celui où l'on s'efforce de ne point penser à quelqu'un ; car c'est y penser encore ; c'est graver en soi-même la pensée que l'on s'interdit d'avoir. Tout homme est donc maladroit à ce jeu, et s'humilie lui-même, et s'irrite lui-même. D'où cette façon d'aimer, bien plaisante, qui se montre par la mauvaise humeur. Cette part de haine, qui est toujours cachée dans l'amour forcé, éclate dans la vengeance ; et sans doute le jaloux se venge-t-il moins d'avoir été trompé que d'avoir été forcé.

Bref, l'homme a la prétention de se conduire ; il veut vouloir. C'est pourquoi il aime toujours au delà du désir. D'où cette idée de promettre, et enfin de se lier par un serment. Et plus ces contraintes, qui sont de sa propre volonté, sont pénibles, moins il sent les autres. C'est de la même manière que l'on se délivre de la peur par le courage. Aussi voit-on que l'amour est toujours romanesque, et fort subtil là-dessus, cherchant à se sauver du pâtre par l'agir. Ce quelque chose de libre, et cette méditation sur l'épreuve choisie et fidèlement subie, est ce qui fait la ferveur de l'amour.

Sentiments, passions et signes (1926)

III

L'âme libre

[Retour à la table des matières](#)

On n'obtient ni amour ni amitié ni respect par force. Si j'enferme Agnès, je ne puis sérieusement lui demander promesse de ne point s'enfuir. Car, appliquant la loi que je lui impose, elle se demandera seulement, de concert avec Horace : « Le puis-je ? » Du moment où c'est la contrainte qui marque la limite du défendu et du permis, tout ce que je puis m'est permis. C'est ce que sent très bien la plus ignorante des femmes, dès qu'elle éprouve la pression du lien, si légère que cette pression puisse être. Et c'est par cette raison que la reconnaissance ne fortifie jamais l'amour, ni même l'amitié ; une âme noble le voudrait pourtant, mais elle ne peut ; c'est que le bienfait a force et poids, comme une chose ; on le subit ; on ne peut l'oublier. Ce qui est dû n'est jamais ni amour ni amitié. Même le pur devoir dessèche le cœur. Les vertus, qui font qu'on doit être aimé, font aussi qu'on ne l'est point. J'irais jusqu'à dire qu'un genre de beauté trop parlant, parce qu'il force l'amour, glace l'amour. Le jaloux plaide, et prouve qu'on doit l'aimer. Mais il ne gagne jamais ; au fond, il sait qu'il ne gagnera jamais ; car que veut-il ?

Il y a une profondeur libre en tout être humain, et une grâce qui seule plaît ; mais il faut l'attendre. Encore ne faut-il point marquer qu'on l'attend ; il y a une sorte de grimace qui est en avance d'une minute sur le vrai sourire. Cette mécanique des affections irrite les deux. D'où quelquefois une indifférence jouée, et même une application à déplaire. Et ces jeux de la coquetterie, par une continuelle contradiction, sont ce qui tire nos mouvements en tous sens, et nous donne le sentiment d'une gaucherie sans remède. La timidité se sait condamnée à faire toujours le contraire de ce qu'elle voudrait. Tel est le malheur des passions. En quoi il y a toujours de la violence ; et les effets dépendent seulement des forces, et de ce hasard éruptif qui fait jaillir une action ou une autre, suivant l'attitude et suivant l'arme. Qu'Othello soit irrité contre lui-même dans le moment qu'il tient le cou fragile entre ses mains, cela ne desserre pas l'étreinte. Il suffit de connaître, même sommairement, la fabrique du corps humain pour comprendre le crime par amour, ce paradoxe. À qui je veux le plus grand bien, je fais le plus grand mal. Laissons même les mains étrangleuses, et le revolver, ce corps emprunté qui obéit si vite et si aisément. C'est la loi de toute querelle que l'on sait qu'on blessera par un mot, et que l'on sait qu'on ne pourra s'empêcher de le dire ; on le regrette par avance, et cette avance de colère s'ajoute à la colère ; car tout fait masse en nos émotions, et nous n'avons pas deux corps.

Il n'y a qu'un remède, qui est de l'ordre du sublime ; et c'est ce qui m'a fait dire souvent que le sublime est comme un temps de naturelle respiration, tout à fait nécessaire à la vie. Mais qu'est-ce que c'est ? C'est le sentiment du libre et l'amour du libre. Tout soudain l'on se sent maître et comme retiré du malheur imminent. On se dit, comme au danger sans mesure, cette parole étonnante: « Que m'importe, après tout ? » Du même mouvement on reconnaît le semblable ; on lui laisse du champ et du temps. Du temps ! L'impatience n'a pas fini de gâter tous les biens, sous ce ciel des hommes. Et l'art de persuader, de qui toutes choses dépendent finalement, ne manque guère de s'annuler, au bord de la dernière minute, par un désir de forcer, qui remet tout en question. Il n'est pas d'homme, et quand ce serait dans une question de pure géométrie, il n'est pas d'homme qui ne se refuse si je le presse ; et la puissance de mes raisons est annulée, dès qu'elle pèse comme une arme. Avoir raison de quelqu'un, voilà une manière de dire qui devrait nous éclairer ; on y voit comment raison devient guerre. Mais guerre ne prouve rien. Et preuve ne prouve rien ; ou, comme on dit, prouve trop. Il faudrait savoir émousser la preuve, et s'en tenir, dans les conflits d'esprit, qui sont les vrais conflits, à ce beau mot de proposition, qui se trouve désigner nos plus fortes pensées. Autre leçon du commun langage.

Sentiments, passions et signes (1926)

IV

La colère d'Achille

[Retour à la table des matières](#)

Platon dit en se jouant qu'amour est fils de richesse et de pauvreté, et dit une grande chose. Chacun voit des drames d'amour, et s'étonne que la plus médiocre Célimène puisse amener un noble homme à des actions de fou. Or c'est richesse qui fait le pire mal ; richesse, j'entends noblesse, puissance sur soi, haute idée du héros et de l'amour. Si l'homme ne souffrait que de pauvreté et besoin d'une Célimène, le mal serait bientôt guéri. Mais le besoin n'est pas l'amour ; et le désir non plus n'est pas l'amour. L'amour est une ambition qui méprise les petits moyens, et qui veut se faire reconnaître par une autre puissance. C'est pourquoi chacun veut que l'autre puissance soit hautaine et difficile, et toujours la grandit, et presque toujours l'estime trop, et souffre de la voir diminuée. Il y a ce genre de déception dans la jalousie. De là vient que l'on méprise toujours un peu en soi-même, et que l'on hait dans le rival, ces avantages extérieurs auxquels la puissance hautaine ne devrait pas seulement faire attention. Il n'y a rien de pis que si l'on découvre faiblesse, esclavage, dépendance, aveuglement, sottise, en celle que l'on voulait séduire. Car on la

veut faible, mais pour soi seul, et librement faible. Tel est le jeu de l'amour entre le chevalier et sa dame ; tel il est entre la pastourelle et le toucheur de bœufs. Quelquefois l'Alceste aux rubans verts ou à la ceinture de flanelle méprise et s'en va. Plus souvent il veut se consoler par la facile conquête de ce qu'il voit tellement au-dessous de lui ; mais il se trompe encore là, tantôt méprisant trop, tantôt estimant trop, et toujours humilié. C'est alors qu'il se tourne et retourne la nuit comme un malade, mâchant et goûtant la servitude. Ainsi moins la femme vaut, et mieux le drame se noue. Je retrace la passion de l'homme ; celle de la femme s'explique vraisemblablement par les mêmes causes. C'est pourquoi il ne faut point s'étonner si une femme indigne est aimée jusqu'à la fureur ; ce n'est point l'exception, c'est la règle.

La colère d'Achille, illustre entre toutes et depuis trois mille ans célébrée, enferme toutes les colères. Ce n'est pas qu'il soit tant privé de ce que sa belle esclave lui a été enlevée ; on lui en offre vingt autres, et celle-là même, sans pouvoir le fléchir. C'est qu'il est offensé dans le plus haut de son âme, méprisé, et traité lui-même en esclave. Humilié par-dessus tout de sa propre colère peut-être. Qu'on l'ait mis hors de lui, qu'un homme au monde ait eu ce pouvoir, c'est ce qu'il ne pardonne point. Chose digne de remarque, toutes les injures qu'il lance d'abord reviennent sur lui ; car on ne gagne rien à mépriser celui de qui l'on dépend ; c'est se mépriser soi. Rien ne peut effacer l'affront ; tuer n'effacerait rien. Il sait cela aussi. Supposez maintenant que ce soit la belle Briséis elle-même, libre et reine, qui se retire de lui et se fasse esclave de quelque autre, humiliant la couronne dont il l'avait couronnée, la fureur coulera de la même source. Toutes les passions, donc, comparaissent en cette scène sublime où, la tente de l'Inexorable étant entr'ouverte, on le voit qui se dompte lui-même par le chant et la cithare, gagnant une heure après l'autre sur la colère infatigable, pendant que l'ami, assis en face de lui, contemple la nécessité inflexible et la volonté prise en ses propres chaînes. En cette forme libre, en ce chant, en ce repos, en cette trompeuse paix. Tant de sang au bout de ces doigts musiciens, les captifs massacrés, Hector traîné, Priam suppliant, toutes les suites d'un affront cuit et recuit dans le silence. Aveugle vengeance ; et la scène circonscrit de loin notre sagesse aussi, puisque la machine politique reprend les passions et les soumet à ses fins.

Sentiments, passions et signes (1926)

V

De l'amour et de l'ambition

[Retour à la table des matières](#)

Je ne vois rien dans Platon qui ne suffise ; et son dieu qui s'est retiré, laissant le monde à des lois sans reproche, et les hommes à faire leur destin, cela démêle assez bien nos plus tragiques aventures. Car la mécanique du monde est purement ce qu'elle est ; elle ne nous veut ni bien ni mal. Simplement elle exécute nos décrets, de la même manière que la vague, le bateau et le gouvernail ensemble mettent le sceau de la nécessité aux moindres mouvements de l'homme. La pierre que j'ai lancée, disait un ancien, n'est plus en mon pouvoir ; elle va comme toute pierre. Or, dans les actions qui changent l'homme, qui le rendent méchant, ingrat ou soupçonneux, la même nécessité, quoique moins visible, nous entraîne souvent bien loin de nos vues. C'est ainsi que l'amour se trouve à chaque moment sur le coupant du sabre ; il faut choisir ; et l'inflexible loi accomplit notre choix, comme fait la vague au pilote.

Qui choisit d'aimer, il fait un grand et beau choix ; car il choisit de conduire ce qu'il aime à la plus haute perfection ; et cette idée ne laisse point à balancer, comme on voudrait croire ; il faut vouloir l'autre libre et heureux, c'est-à-dire se développant selon sa nature, sauvant sa forme, agissant et non subissant. Le nom même de Platon est resté attaché à cet amour généreux, bien vainement moqué. Ce qui est moqué, au contraire, c'est l'amour tyrannique, qui ne cesse de se nier lui-même, défaisant cette promesse de beauté dont il a garde, et observant la triste captive, en cet air irrespirable qu'il lui fait. Cette tristesse revient sur lui, par l'inflexible loi. Un des plus mystérieux parmi les romans de Balzac, c'est *Honorine*, nous fait voir une femme lentement assassinée par un dévouement trop peu attentif, et comme par le poids de cette forme mâle qui ne respecte point la personne. Ainsi va l'avidité du bonheur qui ne considère que soi, et qui se nie à tout instant. La beauté est une énigme si on la prend comme un bien étranger et que l'on voudrait conquérir ; et le tourment de la jalousie est sans doute de remarquer qu'on la déforme en la voulant saisir selon soi, non selon elle. Heureux au contraire celui qui la voit fleurir ! Le bonheur de l'autre lui revient tout. Et c'est bien cela qu'il veut. Seulement il oublie aisément ce qu'il veut ; il s'irrite, s'emporte et punit. C'est lui-même qu'il punit. Le malheur lui revient tout. Méchant, c'est méchant, qui tombe mal.

L'amour est la première ambition ; l'amour est l'ambition jeune. Les manœuvres du tyran, plus mûres, sont peut-être aussi plus claires à suivre. Car le tyran croit se contenter d'être craint ; et, là-dessus, les sauvages maximes ne manquent pas. « Qu'ils me haïssent, soit ! » Mais cet homme ne sait pas ce qu'il veut. Le tyran de Syracuse appelait Platon ; cela est beau, de régner sur Platon ; mais il faut aussi que Platon reste Platon. Bel esclave, certes ; mais, s'il est esclave, ce n'est plus Platon. Le tyran veut faire cette conquête ; conquête difficile. Platon ne me plaît à séduire que s'il est bien Platon ; selon lui, non selon moi. S'il n'est pas le plus libre, s'il n'est pas soi selon son intime loi, qui est-ce que je tiens ? Ainsi, par la contrainte, je rabaisse au niveau de la chose cet homme précieux ; je n'enchaîne qu'une ombre. Plus je le presse, plus il m'échappe. Il n'est pas d'homme peut-être que l'on ne réduise par le cachot ; mais c'est détruire ce qui faisait le prix de l'homme. Je l'ai gagné, soit ; mais si je l'ai corrompu, si j'ai faussé ses ressorts, qu'ai-je gagné ? Le fameux Frédéric voulait annexer aussi Voltaire ; mais il ne le put ; par une habitude de tyran, il forçait l'homme libre ; ce qui lui semblait beau et rare, cela même il le tuait par la manière de prendre. Aussi retourna-t-il à son amer métier de régner et de mépriser. Or chacun est tyran et voudrait être roi. Il n'y a que la flatterie libre qui compte ; et là-dessus tout homme est fort exigeant ; mais c'est dire qu'il n'exige rien ; telle est la loi des amitiés ; et il me semble qu'elle explique aussi les amours.

Comment l'amour se change en haine, on peut le comprendre. Car, si le tyran ne peut forcer ce grand pouvoir qui défie le sien, il le voudra humilié ; il s'efforcera de l'imaginer faible, esclave, déshonoré au dedans. Quand de tels souhaits ont pouvoir, les effets sont terribles. Platon sera mis aux fers. Les mêmes effets se remarquent dans l'amour. Car, si l'on juge trop lourde la

charge d'admirer, on peut trouver une sorte de soulagement à mépriser, et même, si le moyen s'en rencontre, à avilir. Tel est l'autre choix, qui, par la loi inflexible, nous descendra au-dessous de toute prévision. Comme le tyran va désespérément à effacer et enfin à détruire cette liberté résistante, qui lui est injure, ainsi l'amoureux va désespérément à déformer l'être libre, fier, et beau qui a sur lui tant de puissance ; c'est vendre Platon. Ce genre de rage est plus commun qu'on n'ose l'avouer. Aussi les extravagances de ceux qu'on veut dire fous peuvent encore nous instruire, par une image grossie de nos passions ; grossie, mais encore reconnaissable.

Sentiments, passions et signes (1926)

VI

Jalousie

[Retour à la table des matières](#)

Les drames d'amour ne sont pas les drames du désir ; ce sont bien plutôt les drames de l'orgueil. Du côté du désir il n'y a rien à trouver qui vaille la peine, si ce n'est peut-être cette aride pensée qui est que les vices rendent les hommes sociables et accommodants. Au contraire l'orgueil ne peut transiger ni s'accommoder. Par le désir le voilà aussitôt lié et aussitôt en révolte. Il ne peut en être autrement que si l'âme reconnue de l'autre est vraiment une âme sœur, orgueilleuse et grande assez pour n'humilier point, ni volontairement ni sans le vouloir. Et comme toute âme est ainsi dans le fond, bien mieux, comme la beauté du visage, des formes, du mouvement vient principalement de ce que cette grandeur d'âme y est annoncée et promise, l'amoureux frappe donc à cette porte, poussé par une grande ambition, qui est de trouver sa Célimène assez haute pour que lui-même n'ait point à rougir de l'aimer ; et cet accord du haut et du bas entre deux êtres est en effet l'amour cherché, le parfait amour. La déception, qui est ici assez commune, par la timidité ou par

la frivolité, éveille une colère sans mesure. Entendez Alceste qui rugit déjà dans l'escalier et dans les antichambres. Misanthrope, de trop espérer.

Dans ces querelles souvent sanglantes, c'est toujours, comme dans toutes les autres, l'honneur qui est en jeu ; c'est l'offense qui torture, mais aggravée par ceci, que l'offense vient de celle-là même que l'on a choisie pour juge, et de qui on veut être estimé au plus haut. Humiliation cuisante, et en vérité insupportable, si l'on choisit encore de se mépriser soi-même, plutôt que de mépriser son juge. « Elle ne peut juger autrement ; elle a raison ; je suis méchant ou sot ou petit à ses yeux, et par ma faute. » Les femmes seraient bien peu attentives au jeu des signes si elles ne remarquaient pas que c'est ce qu'elles refusent d'attention qui donne prix à ce qu'elles en voudront montrer ; c'est pourquoi le dédain est de style dans la coquette ; toutefois l'amoureux devrait savoir aussi que les manœuvres de coquetterie sont le premier signe de l'amour, surtout en des natures tranquilles d'ordinaire et bien fermées. Seulement le passionné vit d'apparences, et croit aisément le pire. Il arrive qu'un homme en vienne à tuer ou à se faire tuer, plutôt que de porter le mépris ; mais qu'est cette blessure à côté du mépris qui vient de l'être qu'on aime ? Il faut donc lui donner raison ; il faut donc chercher des raisons de s'estimer moins ; ou bien chercher quelque rival, et dans le temps qu'on voudrait le diminuer, s'appliquer avec une sorte de fureur à l'embellir. Ce genre de méditation va à l'extravagance, et emporte souvent l'amoureux à cent lieues des pensées réelles de celle qu'il aime. La jalousie peut se montrer, et se montre souvent, sans que l'on ait de rival, avant qu'on le connaisse, avant même qu'on soupçonne qu'il est. C'est parce que l'on est jaloux d'abord que l'on trouve le rival, et que souvent on l'invente. La jalousie vient donc de haut ; et ceux qui font entrer dans ces analyses les combats de coqs ou les combats de cerfs sont bien loin de connaître le secret des passions. La possession, qui est ce à quoi ils veulent penser, n'est pourtant que la victoire décisive sur une âme orgueilleuse et fermée ; et ce que je dis est si vrai que la possession ne suffit qu'en espérance, nullement en fait, si l'âme antagoniste refuse son estime ou seulement son jugement ; aussi peut-on aimer une femme facile, et souffrir par elle, aussi bien qu'une femme fidèle, et que l'on a. L'amoureux veut l'âme ; et c'est pourquoi la sottise, dans la coquette, fait effet de ruse.

Sentiments, passions et signes (1926)

VII

Violence surmontée

[Retour à la table des matières](#)

Le geste d'Othello (hélas, pauvre Desdémone), est toujours le premier. Comme on voit que les mains des tout petits enfants saisissent aussitôt ce qui les touche, et serrent tant qu'elles peuvent. Colère ou tendresse, on ne sait ; on ne le saura jamais. Ces mouvements n'ont point de nom. Couvrir, sauver, prendre, détruire, la forte main n'y fait pas de différence. Au reste, il n'y a peut-être point d'action qui s'accomplisse sans un peu de colère. Ainsi on serait tenté de dire que tout ce qui intéresse offense. D'où un détour de la politesse, presque impénétrable, qui est de ne pas s'intéresser. Le sourire et toutes les grâces sont peut-être des refus de s'intéresser. Au rebours, il faut que l'amour gronde et menace. C'est que la touche de l'amour ne peut être refusée. Ardeur et fureur se ressemblent beaucoup, comme on voit aux animaux. Tous les poètes comparent l'amour à une blessure ; et les premiers mouvements de l'amour sont souvent de fuite ; mais entendons bien, par peur de soi. Les mouvements de l'immortel Misanthrope me paraissent consister en ceci, que, loin de l'émotion souveraine, il se recueille et prépare ses pensées, en vue d'aimer généreusement, ce qui est annulé par le bonheur de présence, qui est

violent. La jalousie n'est peut-être qu'un pressentiment de violence, et toujours profondément injuste pour commencer. Un des malheurs du jaloux est qu'il se rend haïssable, et qu'il le sait, et que ses résolutions n'y changent rien. Peut-être serait-il près de délivrance, s'il apercevait que la violence est d'émotion toute pure, et sans aucune signification. À vrai dire, ce n'est pas moins qu'un commencement d'assassinat, comme est toute réaction de surprise ; mais enfin les causes en étant toutes dans cette machine sans pensée qui serre les poings, il suffit de n'y rien comprendre et de savoir qu'il n'y a rien à comprendre. Nos passions ne vivent que de pensées.

L'amour vit de pensées, de nobles et douces pensées, qu'il faut d'abord purifier de ce grossier mélange. D'abord et toujours, par ceci que l'émotion doit être surmontée à chaque fois ; car, supposons qu'elle manque, il ne resterait qu'un amour de pensée ; et je ne crois pas que l'esprit soit généreux tout seul, et sans rien à vaincre. Je me suis souvent demandé de quelle source coulait cette charité merveilleuse, qui ne fait point acception de personnes. Or, je crois bien que ces beaux élans, et qui portent si loin, résultent d'une émotion vive qui chaque fois est à vaincre, et qui revient toujours. Et les héros de charité ne sont peut-être point ceux qui s'endurcissent à voir les plaies et la crasse, mais, tout au contraire, ceux qui ne peuvent jamais surmonter une horreur de ces choses, un mouvement de recul et même de dégoût. Car il y a aussi un mélange de terreur et de colère dans la pitié. La sensibilité prompte aux larmes est une belle promesse, mais qui n'est pas toujours tenue. Il n'est pas facile de pardonner aux malheureux ce grand pouvoir qu'ils ont sur nous. La frivolité résout ce problème comme l'autre, par une fuite dans le monde des signes prévus et qui n'offensent jamais. Or, tous les grands sentiments se font de braver et surmonter sa propre violence, sans jamais fuir. Ce que le langage exprime fort bien, joignant toujours l'amour et le courage sous le même mot de cœur. Au contraire, si l'on craint et si l'on fuit les mille piqures, il n'y a plus de charité, ni d'amour, ni même d'amitié ; et, par suivre trop la nature, une sorte de sauvage humeur à l'égard de ceux que l'on craint d'aimer. La politesse couvre ces espaces déserts où Philinte s'est retiré. Grande et morne compagnie. Sourire. Refus.

Sentiments, passions et signes (1926)

VIII

Don Juan

[Retour à la table des matières](#)

Don Juan était devenu à peu près fou de l'amour qu'il témoignait pour la belle Elvire. C'était une femme d'une grande beauté, et comparable, pour la sagesse, à Minerve elle-même. Ce n'était point toutefois une de ces natures de marbre, suffisantes à elles-mêmes, et déjà statues. Au contraire, en ces traits puissants, en ce sang riche, en ces yeux pleins de feu brillait la passion en espoir ; mais tout signifiait en même temps que les fausses grandeurs étaient jugées, et que tous ces trésors ne seraient à personne. Don Juan s'accordait le droit de mépriser beaucoup, mais ici il ne put. Il s'étonna, il se prit à des signes ambigus, se fit serment à lui-même, enragea d'espérer, se meurtrit d'attendre, et finit par penser que cette femme était la seule dont le jugement eût quelque importance au monde. Enfin il se montra aussi sot qu'un bachelier. Ce qu'Elvire en pensa, nul ne le sut, et c'était bien là le pire.

Donc, pendant qu'il lui racontait ses douleurs, à faire pleurer les murs, et qu'ainsi il arrivait peu à peu à les éprouver, elle, en des discours sensés, rappelait des vérités trop connues, analysait les causes et les effets des passions, se

transportait dans le temps à venir, expliquait d'avance l'ingratitude et l'injustice des amants, les tristesses qui suivent les joies, comme aussi les sévères jugements du monde, et terminait par un magnifique éloge de la sérénité, de l'amitié, de la paix et de la raison.

« Quoi, disait-il, ne verrai-je jamais que la curiosité, l'amitié, la prudence, dans ces yeux si beaux ? Ou bien si j'y devine quelque chaleur d'enthousiasme, ce sera comme une réponse au courage, comme un serment d'imiter la ferme volonté des héros. Ou bien une tendre pitié, toujours éclairée de sagesse. Je suis un spectacle pour elle. Ainsi, mon pouvoir se termine là. » Tel était le texte de ses rêveries, terminées par de violents projets. Mais que peut faire la force, dès qu'on cherche consentement ? Il n'avançait point, et l'humiliation le mordait au cœur.

Lorsque Don Juan fut bien convaincu qu'Elvire était sincère et que rien ne pouvait troubler ce bel ordre des idées, ni cette belle santé, alors il se sentit tomber jusqu'aux derniers gouffres de l'enfer, comme un démon désormais sans puissance, et, ne pouvant supporter cette flamme qu'il avait lui-même allumée, il s'enfuit chez lui, accrocha une bonne corde au plafond, et venait de passer la tête dans le nœud coulant, lorsque, de la position élevée qu'il occupait, il aperçut par sa fenêtre une femme inconnue et très belle qui lui envoyait des baisers. Il laisse là le nœud coulant, refait sa cravate, se met en campagne, et, d'escalade en effraction, parvient jusqu'à son inconnue. Il tombe à ses genoux et lui chante l'éternelle chanson ; elle lui répond des folies, lui fait mille éloges, y mêle la terre, la mer, les étoiles et les puissances invisibles ; et enfin, elle se donne à lui, en gémissant de bonheur. Elvire était bien oubliée.

Mais, le premier désir passé, Don Juan observe ces enivrants transports ; et il s'aperçoit bientôt, à n'en pas douter, que cette femme est véritablement une folle, que sa famille tient enfermée parce qu'elle pense et agit tout le long du jour comme elle vient de faire tout à l'heure. Alors, Don Juan, comme dans un éclair, comprit et jugea toute sa vie. Il rentra chez lui, vit le nœud coulant tout préparé, y passa vivement la tête, et cette fois se pendit tout à fait.

Sentiments, passions et signes (1926)

IX

Coquetterie

[Retour à la table des matières](#)

Le mot courtisan, employé au féminin, a pris le sens d'un métier avilissant, ce qui est une profonde leçon tirée du dictionnaire après tant d'autres. Ce sujet est immense, car il enferme qu'aucune espèce de courtisan ne peut aimer aucune espèce de roi. Mais en ce qui concerne l'amour proprement dit, ce même rapport est sous les yeux de tous. L'amour cherche l'amour, et, par cela seul, il ne peut s'accommoder de l'intention de plaire ; car ce qu'il veut, ce qu'il espère et ce qu'il attend, c'est le bonheur de plaire, sans aucune trace de calcul. Par les mêmes causes, la moindre apparence d'un maître qui se demande si on saura lui plaire, et qui se prépare à choisir, repousse aussi sûrement et constamment l'amour que ces petites boules électrisées se repoussent l'une l'autre, et, sur le point de se toucher, s'écartent au plus loin. Il est trop clair que le métier de plaire est déplaisant. C'est une pénible grimace que de sourire au commandement ; on la méprise en dedans ; on méprise celui qui s'y prend ; on hait celui qui l'exige. Et n'est-ce pas toute la grâce de l'amour de ne jamais penser à plaire, mais de plaire, au contraire, seulement par bonheur reçu ? Ces

nuances du sentiment sont l'honneur de toute femme, et de la courtisane elle-même, comme le théâtre et le roman nous l'ont assez enseigné.

De ces remarques, que la moindre bergère sait très bien faire, naissent les jeux de l'amour, toujours raffinés dès qu'ils sont libres, et toujours libres s'ils sont jeux d'amour. Il y a une crainte de plaire dans la pudeur, et dans la coquetterie souvent un refus de plaire qui a pour fin d'élever l'émotion jusqu'au sentiment. Un genre de beauté trop voyant et qui cherche puissance est comme voué à l'esclavage car rien n'est durable dans la soumission forcée ; et au contraire une rancune s'amasse, et presque un espoir de voir vieillir cette beauté insolente. Mais au contraire un refus de régner et de forcer les cœurs fait parure aussitôt, mieux que mouches et poudre. L'éclair de la beauté sera alors comme un aveu ; effet de l'amour, et non pas cause. Par quoi la beauté est élevée bien au-dessus de ces grains d'hydrocarbure, comme dit l'autre, vus d'ensemble et non pas à la loupe ; car c'est bien ce qui fait une belle joue ; mais ce n'est qu'un plat bien paré. La vraie beauté a bien plus de sens.

L'amour est riche de ce qu'il donne, généreux donc essentiellement ; non pas forcé. Qu'il soit approuvé par le plus haut de l'esprit, voilà sa condition. L'amour d'Alceste n'est pas sans mélange de haine et de colère ; c'est qu'il ne se sent pas libre. Mais comme aussi il le fait voir, ce qui n'est point une flatterie sans mélange, cet amour humilie Célimène par petites marques. La coquetterie, à ce niveau, vise toujours à vaincre, c'est-à-dire à humilier l'homme. Et l'homme tire sur la chaîne. Alceste a plus d'une raison de ne pas se fier à Célimène ; mais Célimène aussi, de ne pas se fier à Alceste. Ils se paient de la même monnaie. Les querelles, dans l'amour véritable, je veux dire où l'échange est sans tromperie des deux parts, se développent d'après une autre loi. Ce sont des jeux de la pudeur, et en quelque sorte des déclarations d'indifférence. L'idée qui y est toujours présente est qu'aucun des deux ne veut forcer l'autre ; c'est un abandon de tous les droits, et comme un recul des deux libertés ; la peur d'être importun et tyran est grossie, ce qui est de politesse ; l'obéissance est dédaigneusement repoussée ; l'essai de déplaire est pour rappeler que chacun veut être aimé sans avoir la charge de plaire. Aussi l'amour se ravive par cette sorte de danse libre. La brouillerie ici est feinte, au lieu que, dans l'autre scène, c'est la réconciliation qui est feinte.

Sentiments, passions et signes (1926)

X

L'école des femmes

[Retour à la table des matières](#)

Les valets et soubrettes de théâtre se brouillent et se réconcilient selon une dialectique bien plaisante. C'est comme l'essai de deux libertés. « S'il ne me plaît pas à moi », dit la soubrette ; à quoi le valet répond : « Il ne me plaît donc pas à moi non plus. » Ces amours s'essaient à fuir. Mais quelle lente fuite, et quel regard où se mêlent la tristesse et l'espérance ! Certes ce n'est qu'un jeu. Chacun d'eux serait bien fâché de croire ce qu'il feint de croire, et presque autant de le faire croire. On pourrait dire que le théâtre touche ici le moment de son triomphe ; car, lui qui trompe toujours, mais prend bien soin de n'être pas cru tout à fait, il redouble, en ces scènes légères, toute la vérité dont il est capable, puisque ce que l'on feint de feindre exprime le plus profond de l'amour. C'est que le sérieux menace toujours nos pensées et nos sentiments. Heureux qui aime ! Il faut convenir qu'il y a un espace de gaieté, au-dessus du bonheur, et une sorte de ciel d'indifférence. Car il faut bien que chacun reste à soi pour se donner. Ici encore le génie comique éclaire mieux nos passions que ne peut faire le tragique, toujours occupé à nouer d'irrè-

parables fautes. Le tragique repousse la pensée de la pensée ; le tragique refuse de se juger. Le comique se juge et se redouble ; il dit ce qu'on ne dit jamais ; à l'extrême il se moque de tout par crainte du sérieux ; et le tragique n'assassine que pour vaincre le rire, peut-être.

Arnolphe est entre deux, clair pour nous, et obscur pour lui-même ; car il cherche, comme tous, un amour tout libre ; mais aussitôt il le met sous clef. Je le vois tournant cette clef, ouvrant et fermant. « Je ne suis pas tant vieux. Quel bonheur d'être aimé pour soi ! » Il ouvre donc. « Oui, mais j'ai vu rôder un jeune galant par ici ; une jeunesse se laisse aisément tromper. » Il ferme donc. « Fou que je suis ; la contrainte lui donnera de l'humeur. Elle sera triste en me voyant ; elle sera moins belle. Je ne verrai plus ce gracieux mouvement de l'oiseau qui se fie. » Il ouvre donc. « Attention ici. Je ne veux pas être dupe. Suis-je pas son bienfaiteur ? Elle me doit de m'aimer. Elle est honnête ; elle me comprendra. » Il ferme donc. « Fou que tu es, si elle te comprend, à quoi sert cette clef ? » Il ouvre. « Mais la vertu veut soutien. » Il ferme. « C'est donc vertu de m'aimer ? Non ; je veux que ce soit agrément. » Il ouvre. Il ferme. Il ouvre. Tel est le monologue de l'amoureux.

Nul maître n'est aimé. Cela ne se peut. De tout ce qui est forcé, la grâce du cœur se retire. L'esclave n'est point belle. Elle ne sait plus l'être. Le privilège de l'amour partagé est qu'il éclaire la beauté. L'amour fait fête. Et, au rebours, l'imitation du bon accueil est contrainte et triste. Nul ne s'y trompe. Quel reproche au maître, et quel mépris, même sans y penser, quand la seule présence éteint le feu du regard ! Quelle vengeance que ce fard et brouillard de l'ennui qui vous emmène à mille lieues ! Sans qu'on y pense, oui. Mais encore mieux si l'on y pense. « S'il me veut contre mon consentement, que veut-il de moi ? Ce n'est point moi qu'il aime, c'est lui. » Et de l'autre côté, une âme noble méprise ce qui est esclave, et ne peut l'aimer. C'est donc ce qui veut et ne veut pas, c'est la nature propre et intime, c'est l'âme qu'il aime. Et nous voilà au pays du Tendre, tant moqué ; mais chacun y va. Qui aime obéit ; mais qui désire ne peut obéir. Il faut donc que le désir soit surmonté. Oui, en Marinette et Gros-René. Les amoureux sont métaphysiciens ; ils ne peuvent porter la contradiction. Dante la résout dans le ciel des esprits. Mais le toucheur de bœufs aussi. C'est de l'âme libre que chacun est amoureux. Platon, en se jouant, le disait.

Là-dessus vous doutez. Faites donc l'autre épreuve et achetez l'amour. L'amour qui ne s'élève point s'abaisse. Vous sentirez une fureur d'humilier et d'avilir. Votre vengeance porte justement où l'amour n'a pu atteindre. Cet orgueil qui me brave feindra au moins de s'humilier. Feindra ! Tous les vices et tous les crimes vont à briser ce petit mot. Car le soupçon est comme le bourreau. Il force ; il obtient tout ; et ce tout n'est rien ; le soupçon sait très bien tout cela, ce qui ne l'arrête pas dans sa fureur d'essayer et d'éprouver. On a décrit assez les expériences qui ont la douleur pour moyen. On n'a guère décrit le moyen du plaisir ; on ne l'ose point. C'est pourtant ainsi que l'on se venge de la beauté insensible. Aussi je ne dirai pas du tout que qui veut faire l'ange fait la bête ; mais bien plutôt que qui n'a point su faire l'ange fait la bête

et pis que la bête. Et le remords, d'avance, d'abaisser ce que l'on voudrait élever n'est pas ce qui pique le moins. Cette loi admirable, d'après laquelle chacun se punit, et trop, est pressentie par la moindre coquette. C'est ainsi et par ces pensées qu'elle s'éclaire et s'éteint comme un ciel d'avril, éprouvant la générosité, de ce maître trop fort, à qui elle voudrait se fier toute. En ces jeux le sérieux menace toujours, parce que le drame éteint toutes lumières. D'où j'ai compris la folle Jessica et ses sœurs innocentes, et enfin que la frivolité est chose plus sérieuse qu'on ne croit.

Sentiments, passions et signes (1926)

XI

Amour platonique

[Retour à la table des matières](#)

Je ne sais quel auteur a dit, à peu près, que l'amour devient promptement anémique sans les nourritures de vanité. Cette malicieuse remarque éclaire justement l'amour tel qu'il devrait être, tel qu'on le veut, tel que tous le cherchent. Un roi voudrait être aimé pour lui-même ; et cette idée si naturelle conduit fort loin. S'il faut rabattre les courtisans, les gardes, la couronne, le costume, la richesse, le pouvoir, pourquoi ne pas rabattre aussi la beauté, la force, la santé ? Vaincu et prisonnier, est-ce raison de l'aimer moins ? La cour d'amour, où tous siègent, tous les pairs, qui sont tout le monde, répond d'une seule voix que non. Une blessure ? Non. La maigreur, la misère, la vieillesse qui vient si vite en prison ? Non encore. Mais quoi ? Un regard hébété, un esprit engourdi, une volonté brisée, un cœur mort ou presque ? Ce sont toujours des effets de prison. Où s'arrêter ? C'est à peu près comme si l'on demandait à quel moment un malade n'est plus digne de soins. Le médecin a fait ici un grand serment, dont rien ne le peut délier. L'amoureux ne le fera-t-il point, ce grand serment ? S'il refuse ce serment, s'il y manque, s'il a seulement

l'idée qu'il y pourrait bien manquer, n'est-il pas jeté par cela seul hors du cercle des bienheureux ? Je ne parle pas de l'autre, qui, à la rigueur, n'en sait rien. Mais l'amoureux lui-même ? Il se connaît ; il se juge. S'il ne se rassemble, s'il ne redouble de force et de résolution dans l'épreuve, s'il ne se purifie lui-même jusqu'au point de ne plus douter de soi, c'est comme s'il se retranchait lui-même du cercle des bienheureux. Quelle confiance en l'autre, si l'on n'a confiance en soi ? Cette dialectique redoutable, elle s'impose à tous, et tout de suite. La moindre querelle pose toute la question. Il faut répondre de soi. Il faut jeter ce défi à la nature.

L'amour est métaphysique, je dis dans une gardeuse d'oies. Il n'y a rien ici d'arbitraire, ni d'extérieur. Le paradis du Dante ne se soutient pas par soi. Car si ce paradis est un ordre des choses, aussi clair qu'en ce monde visible, alors il n'y a plus d'épreuve. Comme un roi déguisé, si on le devine, est-on sûr de n'aimer pas la couronne et les gardes ? Mais il faut d'abord être sûr. L'amour veut le risque, et même le suppose. Ce serait trahison si, se jurant à soi que l'on est sûr de soi, on s'assurait en même temps sur un ordre des choses. C'est pourquoi les mystiques veulent croire contre les preuves. La preuve tue.

Et c'est la raison cachée qui fait dire qu'on n'aime point par théorème. Mais soyez tranquilles. Il n'y a preuve de rien à la rigueur, et l'on peut toujours douter de tout. N'importe quelle vérité, il faut la vouloir. La connaissance craque, aussi bien que l'amour, aux hommes sans courage.

Si l'on voulait bien faire l'inventaire de l'homme tel qu'il est, en ses sentiments les plus ordinaires, on ne trouverait rien qui étonne dans cette police du cœur, qui a ses règles. Les anciens, si l'on ne compte Platon, qui a tout dit, considéraient l'amour comme une étrange maladie. Comment autrement ? Il est bien aisé d'être ancien si l'on se livre au triste monologue où l'amour se nie lui-même, où la pensée se punit elle-même ; où l'on vient à espérer de l'autre ce qu'on ne peut seulement pas espérer de soi. Mélancolie, insuffisance. Le maigre Pyrrhon avait choisi de mourir tout vif. Mais non ; il n'avait même pas choisi cela plus qu'autre chose. De même l'amoureux sans courage ne choisit même pas de ne pas aimer. Mais il s'amuse des décors et des dehors. À chaque minute puni. La bonne foi, admirez ces deux mots, la bonne foi, au contraire, est aussitôt récompensée ; ce que ne peut croire celui qui aime sous condition. Les subtilités de la grâce sont toutes dans le cœur humain.

Sentiments, passions et signes (1926)

XII

Pudeur

[Retour à la table des matières](#)

La pudeur est une précaution contre la sympathie. Cela n'apparaît point tant que l'on n'a pas reconnu que la sympathie est extérieure et étrangère. Mais il faut reconnaître que la sympathie est telle. Si quelqu'un me fait rire, je n'en suis pas toujours fier ; si je n'y ai point consenti d'abord, si je ne me suis point préparé, ce rire est indiscret, il fait invasion chez moi ; il n'a point demandé permission. Je veux examiner avant de me prêter à cette imitation mécanique, qui finit par subordonner mon humeur et aussi mes idées à des rencontres ; je redoute encore plus de rendre en même monnaie, et sans le vouloir. Par ce chemin les indifférents seraient au cœur de la place ; ce n'est pas trop dire, puisque le rire remue les plus intimes viscères ; les pleurs, le sanglot, l'enthousiasme font de même ; c'est une sorte de massage, plus que familial, et par surprise. La sympathie enfin va de l'extérieur à l'intérieur, comme les conquérants. Et tout homme, et encore bien plus toute femme, veut garder ce privilège de n'être pas conquis sans avertissement. Toutes les règles de la politesse, qui étonnent les naïfs, viennent de là ; et la plus grande imprudence

de la jeunesse est de se jouer à plaire avant d'en avoir reçu la permission. Si quelque nature fermée et armée se laisse prendre ainsi par escalade, faites attention, car vous ne serez jamais à son regard qu'un animal agréable, comme singe ou perroquet selon la mode. D'où cette règle, étrange à première vue, c'est qu'il faut aussi se garder de plaire. Il y a donc une sauvagerie du cœur, qui est une partie de la bonne éducation.

Les femmes doivent attacher le plus haut prix à ce genre d'éducation, parce qu'elles risquent beaucoup. Mais comme d'un autre côté elles sont musculairement moins pourvues, elles tombent aisément dans l'excès qui est le plus à craindre pour elles ; et la prostitution fait voir jusqu'où elles peuvent être conduites, dès qu'elles se résignent à plaire sans discernement. C'est pourquoi de siècle en siècle l'amour s'est armé contre la sympathie, comme le montrent ces Cours d'amour, au temps des chevaliers. Stendhal, en son livre subtil *De l'Amour*, cite quelques exemples de ces épreuves étonnantes, qui avaient pour fin d'exercer, à l'égard d'un être trop aimé, une certaine puissance de déplaire, afin de purifier l'amour de tout mélange avec la sympathie. J'ai souvenir aussi d'une héroïne des romans de chevalerie, qui se taille le visage avec la pointe d'un diamant afin de s'assurer qu'elle est bien aimée. Cette fiction éclaire assez bien certaines manœuvres de coquetterie dont le sens échappe quelquefois. Ce sont des reprises de volonté. Il est naturel qu'un amour évidemment involontaire ait toujours quelque chose de suspect et même d'ennemi. C'est une sorte de maladie ; ce genre d'amour n'est point aimé ; aussi n'en peut-on faire hommage. Dans le fond c'est toujours le libre vouloir que l'on veut conquérir. C'est pourquoi le serment est le langage propre à l'amour véritable ; et ce serait une sorte d'injure que de refuser le serment. Rien n'est plus libre que le serment ; remarquez que ce sont des servitudes ou des surprises qui empêchent que l'on tienne son serment. La grâce est sans doute dans le consentement entièrement libre ; ainsi il ne faudrait point croire que la grâce est de même nature que la sympathie ; car la grâce va certainement du dedans au dehors ; et, quoique l'ivresse de plaire y ressemble beaucoup, surtout dans le jeune âge, un œil exercé saisit aussitôt la différence. Et l'on voudrait dire qu'il y a quelque chose de vulgaire dans la beauté, et, au fond, une certaine impudence. D'où le costume, la mode et la cérémonie, qui nous délivrent de l'émotion.

Sentiments, passions et signes (1926)

XIII

Impudicité

[Retour à la table des matières](#)

Dès que l'on veut peindre les vices, les dépravations, et enfin ce genre d'emportement qui concerne les plaisirs de la chair, il est difficile de garder la mesure. Je ne crois point que Juvénal l'ait gardée ; je ne crois point que Zola l'ait gardée non plus ; et nous ne manquons point de moralistes en ce genre-là. J'admets qu'ils ont bonne intention, et que c'est à bonne fin qu'ils nous secouent de surprise, d'indignation et même d'horreur. Ce qui m'inquiète ici, c'est que les émotions du fond du corps sont toutes liées et toutes ambiguës, en sorte qu'il n'y a pas de différence bien marquée, selon mon opinion, entre la fureur qui blâme et la fureur qui désire. Ce n'est pas affaire à moi de blâmer, mais plutôt d'expliquer, et ce n'est pas facile.

Platon a écrit là-dessus justement comme il faut, selon la franchise, la force et la prudence ensemble, comme vous pourrez voir dans sa *République*. Quand vous en serez environ au huitième livre de cette œuvre capitale, vous connaîtrez le médecin de l'âme. Cela ne se résume point ; mais je tire de ce même ouvrage un trait puissant et sobre qui peut instruire par voie indirecte.

Un homme fut pris du désir de voir des corps de suppliciés qui étaient exposés sur les remparts ; et, ne pouvant se vaincre, ni chasser cette odieuse pensée, il y courut avec colère, disant à ses yeux : « Allez donc, mes yeux, allez, mauvais diables, régalez-vous de ce beau spectacle ! » Que cet exemple nous jette droit en notre périlleux sujet, c'est ce qui montre bien l'ambiguïté de ces émotions élémentaires, et comment l'horreur et le désir se tirent souvent par la main. Mais comprenez d'abord qu'il y a ici un genre de remède brutal, et qu'il est plus sain de percevoir que d'imaginer ; d'où, en suivant l'idée, je voudrais dire encore qu'il est plus sain de faire que de percevoir. Nature a plus d'un moyen de nous apaiser, comme Rabelais l'a bien su dire ; et toujours est-il que le désir sera réduit à sa juste place par l'accomplissement.

J'ai besoin de comparaisons, en un sujet qui est neuf et difficile entre tous. Il y a une mystique de la guerre, pleine de notions fausses et même monstrueuses, et qui est propre à ceux qui imaginent la guerre. Allez-y donc, mes amis, et régalez-vous ; vous y prendrez des notions exactes et purifiées. Qu'il me suffise d'indiquer que, dans les choses dont je veux écrire maintenant, imaginer est le pire.

Ceux donc qui rêvent à ces choses, et décrivent ces choses comme elles sont pour ceux qui y rêvent, sont aussi loin du vrai qu'il est possible, et font le plus grand mal peut-être, donnant comme objet à la pensée ce qui ne doit pas être objet hors de l'action. L'action, ici comme ailleurs, mais encore bien mieux, nous simplifie et nous donne la paix. Comme le guerrier revient nettoyé de toute soif de meurtre, et même de toute colère, ainsi celui qui a serré son désir contre sa poitrine est délié d'imaginer. D'où l'on croira que je conseille de faire, comme on dit, les cent coups ; mais vous ne ferez point les cent coups. La vie d'un débauché se compose ordinairement d'ivrognerie et d'impudicité. Or j'ai observé, dans ceux qui ne se tirent point de débauche, que l'ivrognerie reste, sans trace d'impudicité. De même dans toutes les existences libres de frein, l'ambition reste, la passion du jeu reste, l'amour reste, tous les arts restent, peinture, dessin, sculpture ; mais l'impudicité n'a qu'un moment ; elle ne reste pas ; elle est d'imagination ; elle est chimère et rêverie. Ce genre de vice n'a d'existence que dans les écrits et par les écrits. Aussi les écrits qui le font être sont-ils tout à fait faux. Lisez Stendhal ; ce n'est certes pas par hypocrisie qu'il est pur, mais plutôt par jugement droit.

Sentiments, passions et signes (1926)

XIV

Othello

[Retour à la table des matières](#)

L'animal n'a point de passions ; c'est qu'il n'est que passion. Un loup combat ou s'enfuit selon la rencontre, aussi content de l'un que de l'autre ; mais l'homme n'est jamais content de l'un ni de l'autre. L'esprit ne veut point céder à la peur, ni céder à la colère ; d'où vient une colère supérieure qui achève de mettre tout au pire.

L'homme qui n'est mécontent que des autres les ménage encore ; mais l'homme qui est mécontent de lui-même ne ménage rien. Comment ménagerait-il autour, quand il médite de se détruire lui-même ? Ne vous trouvez pas sur le chemin d'un homme humilié. Je veux dire que la plus redoutable colère vient de l'impatience de ne pouvoir maîtriser la colère. Un homme qui s'irrite contre la serrure, ne pensez pas qu'il s'irrite contre la serrure ; mais pensez qu'il s'irrite contre lui-même irrité. Ce genre de colère, qui s'accroît par un effort maladroit pour la vaincre, est propre à l'homme, il me semble. L'animal pensant n'est point facile ; mais il n'est point non plus méprisable. On

sait trop que le courage, par ce mélange de colère, n'est ni tendre ni juste. Pour ma part, et tout en me garant des coups, j'ai toujours jugé qu'une grande colère annonçait un cœur généreux, et seulement difficile à lui-même ; en quoi je ne me suis guère trompé.

En Othello, comme en Hercule, je devine, par l'inspection de la masse active, que la passion ne sera pas petite. Ces hommes de main ont coutume de trouver leur propre corps à leur service, jusqu'à ce point qu'ils ne remuent qu'un doigt, si cela suffit ; c'est ainsi que l'on est chef de soi-même. De tels hommes ont vaincu toute espèce de peur ; aussi sont-ils bien assurés d'eux-mêmes. Leurs muscles sont de dociles animaux. Mais gare au bonheur d'aimer ! Car on se défie de la peur, mais comment se défier de l'amour ? Or, de tous ces signes et messages d'amour qui se croisent dans l'air, de ces autres signes que les indifférents renvoient comme des balles au jeu, il ne peut manquer de s'élever une crainte, un doute, un scrupule, enfin un frémissement de la masse active, rumeur de sédition dans ce corps puissant. Car il n'est pas explicable à cet esprit d'audace et d'entreprise qu'un petit mouvement de la belle, ou seulement un nuage au ciel qui change l'éclat de ses yeux, poussent ces météoriques ondes de sang, ce chaud et puis ce froid, cette peur tremblante. Il n'est même pas explicable qu'une simple pensée, et encore frappée de doute, fasse comme une émeute dans le troupeau des muscles. Que signifie ? Et suis-je le maître, enfin ?

Voilà donc Othello pour la première fois en règlement de compte avec lui-même. Je vous conseille de passer au large. Le cyclone n'enlève encore que des pailles légères, mais ce mouvement de torsion est assez éloquent. Au large, je vous dis. Mais par la loi de l'amour il faut que la tendre Desdémone attire le cyclone et par tous les signes le fasse tourner plus vite. Elle a trop de puissance sur le tourbillon météorique, par cet émoi dont elle est cause, et que l'esprit captif doit changer en actions. Comme l'insomnie d'un homme fort rompt le lit, ainsi sera rompue la tendre et fragile vie, par l'étreinte sans mesure. Ainsi vont les drames, toujours de soi à soi, tous en monologue, depuis le temps où Ulysse couché dans sa maison, inconnu encore dans sa maison, entend les servantes qui se moquent et Pénélope qui pleure, et roule ici et là sur sa peau de bœuf « parlant à son propre cœur ». Cette tempête de force fera désert et massacre autour. La fable d'Ajax, se réveillant de sa fureur au milieu des troupeaux massacrés, dessine les passions d'un trait sauvage, et toute la guerre du monde.

Sentiments, passions et signes (1926)

XV

Le couple

[Retour à la table des matières](#)

Auguste Comte est le seul que je sache qui ait écrit impartialement sur les aptitudes de l'un et de l'autre sexe, et sur la fonction humaine propre à chacun d'eux. Trop sommairement aussi ; et il me semble que lorsqu'il caractérise le sexe féminin par l'affection, il laisse échapper un genre d'action qui est proprement féminin, et un genre d'attention aussi, et même de contemplation, qui vaut bien la physicienne, propre au sexe actif.

Tout être vivant est attentif, il me semble, de deux manières. D'un côté il veille sur le dehors, guettant le danger et la nourriture, et de toute façon prêt à conquérir et à déchirer. Mais cette attention lui est imposée et lui est étrangère. Il faut bien que, d'un autre côté, il veille à son propre être et à la conservation de sa loi intérieure, par laquelle, en ses accroissements et en sa nutrition, il reste lui-même. Ce sont deux pensées, naturellement jointes en tout être, mais qui me semblent, dans notre espèce, comme peut-être dans toutes, inégalement partagées entre les deux sexes, dont l'un, pour dire sommairement les choses, regarde au dehors, et l'autre au dedans, j'entends

sans métaphore, dans le corps vivant même. Et encore faut-il dire que cette sorte de jugement, dans lequel on a premièrement égard à soi, est redoublé dans la femme en ce qu'elle y trouve un objet plus précieux qu'elle-même. Sauver, guérir, protéger, tel est le geste humain, même à l'égard de l'homme. Mais ces mouvements ne sont que la suite d'une production et d'une gestation de la forme humaine. Sans pouvoir jamais deviner les secrets du premier berceau, on est assuré que ce qui est dû à la structure de l'homme passe alors bien avant ce qui est dû à la nature extérieure. Le geste maternel ne cesse de continuer ce travail plastique ; et la pensée développe le geste, comme en tout être. Si cette merveilleuse attention, tournée à porter et à faire l'enfant selon l'espèce, était sans relation avec l'intelligence féminine, tout serait illisible dans ce problème. Disons donc que la femme est l'humanité fermée sur elle-même.

Le travail masculin est brutal et naturellement sans égards ; cela est prompt comme la guerre, et sans réflexion sur soi, comme la guerre ; il faut détruire sans délai, et faire place à la forme humaine. En cette action, le mâle ne ménage guère sa propre forme, ni, en pensée, sa propre loi ; il la conserve, corps ou idée, en la jetant sur l'antagoniste ; après quoi il mange et dort. Quelle que soit cette guerre, qu'elle ait pour fin de rompre et de broyer le végétal, l'animal, ou l'homme même, il est inévitable que toutes les idées du mâle portent l'empreinte de ce qui lui est le plus ennemi. Il est remarquable, et de grande conséquence, que la pensée virile soit premièrement jointe à un genre d'irritation qui n'est que le suprême de l'effort. Cette force est encore la même dans l'oisiveté, et redoutable alors par l'orgueil et la colère ; toujours paresseuse à penser hors du combat. Politique, procédure, guerre, tout est marqué du sceau de César. La cité masculine se tient par la victoire ; et deux empreintes s'y retrouvent toujours mêlées, de la forme humaine et de l'obstacle environnant.

C'est à quoi la pensée féminine n'a point d'égards. Elle n'y porte qu'une faible attention. Au contraire l'action féminine est toute vers l'humain, et sa pensée de même ; toutes ses conceptions ont la forme de l'enfant ; ce n'est pas peu dire, car l'harmonie et la proportion qui font un homme définissent la morale, ou bien la morale n'est rien. Il faut ici que l'obstacle environnant soit ignoré et même méprisé. D'où ces comptes féminins, qui partent naturellement de ce qu'il faut, et s'en remettent au pouvoir masculin pour le reste. Tous les conflits, et cette nécessité d'obéir, toujours énergiquement niée, résultent de ce que la nécessité extérieure entre dans la maison par le ministère de l'homme, qui, par sa fonction propre, obéit toujours à la chose. Et si, d'un côté, la nécessité extérieure se fait toujours entendre, et l'emporte souvent par son irrésistible contrainte, d'un autre côté l'exigence humaine ne cède jamais tout à fait et revient par son élastique puissance, toujours la même. Tel est le thème de toute discussion conjugale.

Le ménage, dont le vrai nom est économie, est le travail proprement féminin. La maison est femme, et fermée aussi sur elle-même. Faire une maison, c'est travail d'homme ; mais la disposer intérieurement selon la forme

humaine, et la conserver telle, c'est œuvre de femme, toujours recommencée. En ce petit monde, la forme humaine range toutes choses selon sa propre loi. L'escalier, la chaise, la table, l'armoire sont des empreintes humaines ; au lieu que le toit, œuvre d'homme, est construit selon la pluie. L'architecture est d'homme, et l'ornement est de femme. À l'intérieur du temple viril, il n'y a rien. Le talus, le bastion, l'enveloppe y sont tout. Ainsi sont nos lois. Mais ces retranchements, si fortement nommés, ne sont pourtant point des pensées suffisantes ; tout y est rapport et hors de soi, comme en la physique de Descartes.

Sentiments, passions et signes (1926)

XVI

L'esprit du couple

[Retour à la table des matières](#)

L'esprit masculin n'est que la moitié de l'esprit, et ce n'est pas la meilleure. L'esprit du mâle invente et conquiert. Et certes il faut faire place nette pour l'espèce. Pluie, vent, arbres, animaux, tout nous envahit. Il faut broyer et forcer. J'ai connu un petit châtelain qui aimait les arbres, et qui en avait de fort beaux. Il jura que, lui vivant, on ne toucherait point aux arbres. Mais il ne put tenir ; les arbres l'auraient mangé. J'ai vu chez lui un gros platane qui avait poussé un peu trop près du mur de clôture. Or l'arbre se fit place selon sa forme, et repoussa très bien le mur, lui donnant l'aspect d'une tourelle branlante. D'autres géants allaient à l'assaut de la toiture, soulevant les gouttières, arrachant les tuiles. L'eau suivait ; il n'est pas de maison qui tienne contre l'eau. On nous conte merveilles des termites ; mais nos fourmis ne sont guère moins redoutables ; ce qu'elles peuvent faire au dedans d'un mur en pierre tendre, dépasse l'imagination. Avec ces forces, patientes ou violentes, on ne peut vivre en paix ; et c'est le mâle qui mène cette guerre. Tout l'indique, en

cette charpente des os, en cette masse de muscles. Et l'esprit ressemble aux actions.

Le régime de l'action c'est l'emportement. Dès que la chose résiste, on voit s'élever une colère dans les muscles du puissant animal. Il se risque, il se heurte ; il oublie de se garder. Dans les situations difficiles, souvent il se perd tout. Quoique la fin de cette lutte soit la conservation de l'homme, il arrive que l'homme oublie cela. Et, parce qu'il jure de lui-même et ne cède point, c'est pour cela qu'il règne. L'homme est redoutable à tous et à lui-même parce qu'il est admirable. Par ce côté, la pensée masculine est souvent inhumaine. Par un autre côté encore elle l'est ; c'est qu'elle se règle sur l'obstacle ; cette loi de l'aveugle nature, qui ne respecte rien, entre aussi dans nos pensées, qui sont tailleuses de pierre, bûcheronnes, perceuses, broyeuses, chimistes. La destruction y a mis sa marque ; car chacun pense ce qu'il fait.

La femme fait l'enfant. Ce sexe n'est point faible ; il est bien fort au contraire ; mais la force est toute tournée vers le dedans, à façonner et conserver la forme humaine. Les gestes mêmes ont ce mouvement de modelleur. Et cette empreinte revient aussi sur les pensées ; il n'en peut être autrement. Ou bien il faudrait dire que nos pensées ne dépendent point de notre structure et de nos fonctions ; supposition absurde. Or ces remarques donnent de grandes lumières sur l'esprit féminin, comme Comte l'a montré amplement. Il est vrai que nos Messieurs ont réfuté Comte. Qui donc lit Comte ?

Si l'on suivait pourtant cette idée, on apercevrait que l'esprit féminin ne se développe guère, et qu'ainsi l'esprit humain penche tout d'un côté. Quel est donc l'objet constant de l'esprit féminin ? C'est l'humanité, tout simplement. Au lieu que l'homme lance l'homme à la conquête, et bientôt rencontre l'homme même, et ne ménage rien, usant sa propre forme et sa propre pensée comme il use ses outils et ses armes, la femme ramène toujours ses pensées à la perfection de l'espèce, ce qui, faute d'une culture assez hardie, se traduit surtout par d'humbles travaux, chaque jour recommencés, mais toujours à la mesure humaine, en vue d'ornez cette forme même ; ces petits travaux, qui font souvent de petits esprits, sont grands pourtant par l'idée. Car il s'agit toujours de former l'homme selon la loi intérieure, et non selon les nécessités de la guerre extérieure. Cette manière d'agir est conservatrice en un sens, puisque l'humanité revient ainsi à sa nature immuable ; quatre membres, deux yeux, deux oreilles, un nez, nous ne sortirons pas de là. Même cœur aussi, mêmes passions depuis l'âge de pierre, même bonheur, même sagesse, mêmes vertus, nous ne sortirons pas de là. Tempérance, Courage, Justice, Sagesse, les quatre vieilles, n'ont point changé depuis qu'on en écrit. Mais ce travail de retrouver tout l'homme définit aussi un genre de progrès que nous oublions toujours trop. Et c'est le ministère de la femme de nous ramener là, comme c'est celui de l'homme de guetter par les fenêtres, et de bondir contre l'ennemi extérieur. Or la femme ne cesse de penser à ce soin que l'homme pourrait prendre de lui-même, de tout lui, si l'ennemi extérieur était détruit. Elle finira par dire, quand elle osera dire, que l'on pourrait bien aussi penser à la perfection humaine, pendant les loisirs de plus en plus larges que nous laisse

l'ennemi extérieur. Et c'est ici que les deux progrès se heurtent. Car l'homme est mieux armé que jamais contre les bêtes et contre les choses. Mais il se fait ainsi des ennemis qu'il n'avait pas ; le haut de l'air et le fond des eaux ont des dangers nouveaux que l'homme va chercher, et qui sont l'occasion d'exposer et de perdre les plus adroits et les plus hardis ; sans compter l'homme même, plus dangereux que jamais pour l'homme, par l'orgueil et par l'industrie. L'idéal n'est honoré que de vains souhaits.

Sentiments, passions et signes (1926)

XVII

Pensée masculine et pensée féminine

[Retour à la table des matières](#)

L'annuité, l'escompte, la surface d'un champ, la capacité d'un réservoir, le tonnage d'un navire, la richesse d'un engrais, la chaleur disponible dans le charbon, dans l'alcool, dans le sucre, tout cela est calculable, mesurable, par des raisonnements rigoureux et par des mesures précises, de façon que personne n'ait rien ici à croire. Ce genre de savoir, qui concerne les choses, et qui conduit à les changer pour notre avantage, est à la portée de tout homme qui voudra faire attention et suivre l'ordre requis. Le menuisier, le maçon, l'agriculteur sont continuellement occupés à des calculs de ce genre. Personne ne voudra dire que la femme y soit moins apte que l'homme ; la couturière, la cuisinière, la marchande de légumes ont aussi leurs problèmes de métier, et, tantôt par raisonnement tantôt par expérience, elles arrivent à les résoudre. Et puisque cette méthode de mesurer, de peser, de calculer, est toujours au fond la même, on ne voit pas de raison pour que la femme n'avance pas fort loin

dans les sciences, si seulement elle le veut. L'expérience, soit à l'école, soit au lycée, soit à l'université, confirme cette supposition.

Maintenant, si la femme s'intéresse aussi naturellement que l'homme à ce genre de problèmes, c'est une autre question. Il me semble que la structure des deux sexes répond assez bien. Qui est bâti pour détruire et construire, pour transporter, pour écarter, pour vaincre enfin la nature extérieure ? La structure parle clairement. La fonction maternelle, qui n'est ni moins importante ni moins pressante, occupe assez la femme et limite sa province naturelle aux murs de la maison. D'où, quel que soit l'entre-croisement des travaux, une prédilection naturelle du sexe fort pour l'exploration et la conquête extérieures ; et, en revanche, dans le sexe dit faible, qui à vrai dire n'est ni moins robuste, ni moins résistant, ni moins courageux, quoique pour d'autres tâches, la pensée se porte plus volontiers à la première éducation et aux soins d'aménagement qui en sont la suite naturelle. Or cet autre paysage de pensées est éclairé par l'affection, par l'espérance, par le goût esthétique, enfin par une méditation sur la nature humaine.

Sans aucun risque de s'égarer dans les abstractions, on pourrait dire que la pensée féminine se porte surtout aux fins, au lieu que la masculine fait surtout attention aux moyens. Or les fins sont connues par le sentiment. Ici l'on ne peut ni calculer, ni mesurer, ni prouver à la rigueur. Que l'homme puisse quelque chose sur lui-même, qu'il doive réaliser un modèle de l'homme, que le progrès moral ne soit pas un vain mot, on ne peut le prouver ; il faut le croire ; il faut vouloir le croire ; ce qui ne peut aller sans une sorte d'amour invincible, qui, par réflexion, se change en une foi ou volonté intrépide. Le sexe fort, qui se charge aussi de philosopher, ne fait guère attention à ces connaissances indiscutables, indiscutables par ceci que le doute à leur égard est déjà une faute. Ainsi est l'honneur, toujours sensible dans l'homme quoique l'homme s'étudie à le nier. Ainsi est la justice, offensée par cela même qu'on se demande ce qu'elle est. Ainsi est la liberté, cette vertu mère, qu'il faut évidemment faire être, et non point chercher comme on cherche une étoile. Or la première éducation, celle qui se fait autour des berceaux, efface toutes les subtilités par l'amour qui ne peut attendre, et qui suppose hardiment dans l'enfant tous ces miracles de l'esprit. Il est rigoureusement vrai que toute foi a pour objet l'enfant. Et il serait même plaisant de rechercher comment l'inventeur de la pompe, de la voile et de l'hélice, essaie de changer en machines à grand rendement ces adorables mythes, qui nient la machine. Tel est donc l'objet d'une rêverie muette, qui ne cède jamais. On comprend la force, la suite, et le prix des premières leçons de morale, qui n'ont cessé de sauver l'espèce, livrée sans cela aux divagations des inventeurs, Au reste cet autre ordre des pensées n'est pas propre à la femme. Dès que l'homme regarde par là, il sent bien qu'il doit faire provision de courage plutôt que de raisons. La vérité de toute religion est ici enfermée.

Maintenant si l'homme se plaît à ce genre de problèmes, c'est une autre question. Ici encore c'est la structure qui répond. L'homme, manieur de choses, revient plus volontiers à la science des choses. Il est défricheur, laboureur,

architecte ; ingénieux et patient en tous ces projets et en toutes ces actions. Moraliste, moins volontiers, parce que son fil à plomb et son compas ne peuvent rien là ; moins volontiers, parce que ce genre de méditation n'accompagne pas naturellement ses travaux ordinaires. Et, au contraire, où vont les pensées d'une femme qui nourrit et berce l'enfant, sinon aux caractères, aux vertus, aux vices, à ce qui devrait être, aux raisons d'espérer et de vouloir ? D'où se développe une pensée qui n'est pas tant soucieuse de preuves qu'attentive à rassembler et à sauver toutes les richesses de l'espérance et de l'amour. Or je crois bien que les lumières propres à ce qu'on nomme l'intuition féminine viennent toutes de là.

Sentiments, passions et signes (1926)

XVIII

Religion masculine et religion féminine

[Retour à la table des matières](#)

J'ai toujours pensé que la femme est naturellement moins dominée que l'homme par la religion. Les hommes font voir souvent une agitation, une fureur doctrinale, enfin une sorte de sombre mysticisme, aussi bien quand ils repoussent toute religion révélée. L'impénétrable providence, ou bien l'immense existence sans pensée aucune, font toujours scandale à leurs yeux ; ils s'indignent de compter pour si peu, et ils s'indignent de s'indigner. Je n'ai guère observé chez les femmes ce genre de rêverie farouche ; il me semble qu'elles sont mieux adaptées à ce monde, et mieux disposées à vivre tout droit selon la nature, et sans poser des questions insolubles. L'homme serait plutôt métaphysicien, la femme serait mieux disposée par sa nature à vivre selon l'esprit positif. Mais il faudrait expliquer la chose physiologiquement, et ce n'est pas facile. Considérant la nutrition du fœtus, fonction essentielle, à laquelle tout l'organisme féminin est sans doute subordonné, je me risque à

dire que les pensées de la femme sont moins plongées dans la vie organique, ou, pour parler autrement, que son existence affective dépend moins des opinions contemplatives. Bref la femme ne prendrait jamais tout à fait au sérieux une pensée de théorie. Les émotions resteraient en elle émotions, sans ce ferment des pensées qui remonte aussitôt jusqu'au fanatisme l'engorgement du foie ou l'aigreur d'estomac. Ce mauvais mélange ne s'accorde pas mal au contraire avec ce système musculaire de l'homme, qui, réprimant mieux l'effet du choc, en revanche en étend et disperse les effets sur une plus longue durée, modifiant ainsi plus profondément l'existence viscérale. En disant que l'homme a plus d'imagination que la femme, je dirais encore la même chose. C'est pourquoi les femmes ne doutent guère ; et c'est le doute qui explique la fureur de croire, et tous les partis violents.

Ce que l'homme garde de superstition ou de culte, il faut que son esprit le digère ou le dompte. Aussi voit-on par le monde de ces esprits forts qui parviennent au point d'ironie, et ainsi à tout croire, ne pouvant tout rejeter ; comme on voit que fut Joseph de Maistre, et avant lui Pascal ; au reste il ne manque pas d'hommes assez ignorants qui sont arrivés pourtant au point de l'ironie, d'où ils croient tout, et de préférence le pire, et y mettent leur force. La femme, à ce que je crois, gardera mieux ensemble la pratique du chapelet et le bon sens ; c'est la manière païenne d'être religieux, ou bien la manière paysanne, ce qui est le même mot. Il faudrait remonter jusqu'au plus ancien fétichisme pour bien comprendre la vertu de ces métaphores en action, qui sont fêtes, cérémonies et sacrements. Et Comte disait, non sans profondeur, que l'esprit positif, bien loin de mépriser cette partie de purification par la mimique, qui fait le tout de l'ancien culte, au contraire la renouvellerait et purifierait, en la séparant de ces doctrines métaphysiques ou théologiques qui font les esprits serfs. Car il est vrai que le chapelet, le psaume et la cérémonie sont de puissants moyens contre la tristesse, la vengeance ou le désespoir ; mais cela est vrai physiologiquement, non métaphysiquement ; ainsi celui qui pratique sans réflexion est bien plus près du vrai que celui qui raisonne sur la création, en vue d'en déduire la procession. Si la femme s'attache ainsi à la religion comme à une politesse, et par les mêmes causes, on n'en doit pas trouver une seule qui ait laissé la religion sur des preuves théoriques, ou bien qui y soit revenue par le haut de l'esprit ; ce qui conduit à penser que le prêtre n'a point tant d'empire, à beaucoup près, sur une dévote que sur un dévot.

Sentiments, passions et signes (1926)

XIX

Pouvoir masculin et pouvoir féminin

[Retour à la table des matières](#)

L'idée que, dans un ménage, la femme pense plus que l'homme, semble d'abord ridicule. Ce qui fait que, le plus souvent, les femmes tombent dans un bavardage vide, c'est qu'elles vivent d'égarés et de politesses, qui sont des formes sans contenu, au lieu que les hommes sont instruits par leur travail, et découvrent bientôt la nécessité extérieure, soit dans les choses, soit dans l'ordre humain. Il n'est pas mauvais de suivre d'abord cette idée que l'homme est naturellement fait pour conquérir les choses, les transformer et se les approprier. Les idées précises qu'il prend de son expérience sont certainement une partie de la sagesse. Ce qui est, ainsi que le possible immédiat, occupent bientôt tout son esprit, et les chimères s'envolent. L'exécutif, soit dans l'état, soit dans la famille, est toujours durement ramené par l'objet même et, devant l'action pressante, dit aussitôt adieu à ses projets chéris ; ainsi se forme communément l'esprit masculin, toujours opérant et coopérant, toujours obéissant afin de réaliser. Ce genre de pensée se fatigue et se repose en même

temps que le corps ; et l'habitude de penser en agissant, et en quelque sorte dans les jours et passages que l'action découvre, fait que la pensée masculine s'ennuie d'elle-même dans l'oisiveté ; le jeu de cartes et le jeu d'échecs sont des jeux masculins.

Un certain genre de rêves et de chimères accompagne au contraire le travail féminin, qui, dans l'ordinaire, est presque machinal et sans invention aucune. Le jeu des possibles est alors grand comme le monde, surtout par le spectacle continu de l'enfant, d'abord élevé, ainsi qu'il convient, selon le modèle humain et non selon la nécessité extérieure. Cette pratique du gouvernement domestique, toujours réglée d'après des maximes, dispose au jugement moral et à la contemplation. Il ne faut pas oublier non plus que le pouvoir moral suppose l'art de persuader et de deviner, d'où un genre de pénétration et de ruse qui ne ressemble nullement aux précautions et à la dextérité de l'artisan. « Il faut que je demande conseil à ma femme », dit M. de Rénal ; Birotteau devrait bien écouter Madame Birotteau ; Monsieur Jourdain ne devrait pas mépriser Madame Jourdain. Je m'en tiens à des exemples pris du roman et de la comédie ; les exemples réels sont souvent ambigus, et toujours mal connus. C'est déjà quelque chose d'apercevoir une idée directrice en ce sujet difficile et neuf.

D'après cela on se fera quelque idée du pouvoir des femmes. Dès que la culture humaine l'éclaire, le tribunal féminin est le plus redoutable et le plus redouté de tous ; les Cours d'amour et les règles de la Chevalerie en témoignent assez. Pouvoir spirituel, à bien regarder. En revanche il faut considérer équitablement la nature de ce pouvoir masculin, qui est temporel, et toujours appuyé sur les nécessités extérieures. L'homme est le maître parce qu'il agit, non pas parce qu'il pense ; et ce qu'il rapporte à la maison c'est l'inflexible arrêt de l'ordre extérieur ; ce qu'il apporte et exprime impérativement, c'est, à proprement parler, la nécessité d'obéir. Il est l'ambassadeur des choses ; ce sont les choses qui parlent net, et non pas lui. Mais il est ordinaire que l'on s'en prenne au messenger de la nouvelle qu'il apporte. Le tyran, ce n'est point l'homme, c'est l'ordre des choses. Quand la femme veut faire sa propre vie par son travail, elle se trouve en face de la nécessité extérieure, humaine ou cosmique ; en cet état d'indépendance abstraite, elle n'obéit pas moins ; au contraire elle obéit plus. C'est la même erreur que de vouloir être roi, afin d'être délivré d'obéir. Nul n'obéit plus qu'un roi.

Sentiments, passions et signes (1926)

XX

Parures

[Retour à la table des matières](#)

Les femmes ont plus de vanité que les hommes ; voilà une opinion que j'entendais hier et qui plaît sans examen. Quoi de plus évident, si l'on considère les colifichets, les dépenses de luxe, le despotisme de la mode, la crainte et même le respect de l'opinion, enfin le bavardage sans idées, toutes choses que chacun peut observer sans peine dans les coutumes du beau sexe ? Et si la vanité consiste à vouloir paraître, ou, si vous voulez, à estimer nos propres biens d'après le cas que les autres en font, il est clair que les femmes ont beaucoup de vanité.

Mais tout est trompeur ici, parce que, dans les jeux de l'amour et du désir, chacun des sexes se règle sur l'autre, et reçoit souvent les vices de l'autre comme un manteau. C'est ainsi que l'on se trompe si l'on croit qu'il y a beaucoup de femmes corrompues ; dans le fait il y en a fort peu ; et, jusque dans les plus grands désordres, elles gardent la pureté et la simplicité de la nature. Aussi il suffit souvent d'un changement de condition pour ramener une femme à la vertu ; c'est qu'elle ne revient pas de loin. On n'en pourrait dire autant de

l'homme, que son imagination entraîne terriblement. Mais qui ne voit, alors, jusqu'où la femme peut être entraînée pour lui plaire ? Seulement l'apparence est à ce point trompeuse qu'une mère de famille qui veille sur la pureté de ses filles, et non pas seulement par intérêt, ne songe jamais à la pureté de ses garçons, qui est un trésor pourtant bien plus fragile.

Au sujet de la vanité, on risque de tomber dans la même erreur. Il y a chez les femmes une vanité d'apparence qui est réellement de nécessité pour elles. Il faut qu'elles soient considérées, maquillées, parées. Elles ne peuvent exprimer à tout venant leurs pensées de rencontre, et encore moins les émotions passagères dont la nature entière est la véritable cause, et dont un fat se ferait honneur. Elles doivent donc attention à ce qu'elles ont l'air d'être, et même à ce qu'on peut croire qu'elles sont. Mais il est pourtant vraisemblable que les fonctions naturelles, du reste périodiquement réglées, aient en elles un équilibre difficile à troubler, que leur instinct de maternité soit imperturbable et marche à ses fins sans aucune hypocrisie profonde ; qu'enfin les passions se développent résolument, hardiment, magnifiquement sur ce riche terrain, ce qui suppose un mépris de l'opinion, des biens extérieurs et de toutes les petites choses. Et nous voyons que les femmes bravent aisément l'opinion lorsque l'amour les entraîne.

Il n'est point d'homme qui soit tout à fait indifférent aux raffinements et aux grâces de la parure chez la femme qui lui tient le bras ; signe qu'il est heureux de l'approbation des autres ; vanité certainement. Or j'ai fait une remarque qui étonnera les hommes tout à fait jeunes ; c'est que la femme, même la plus élégante et la plus attentive aux modes, ne fait jamais attention au vêtement d'un homme qui lui plaît. Il n'y aurait donc point de vanité du tout dans l'amour féminin ? C'est trop dire. Mais enfin ne soyez pas dupe de ceci que les femmes sont plus parées et ornées que les hommes, et n'allez pas en conclure que ce sont les femmes qui tiennent aux ornements extérieurs ; si cela était, on verrait les hommes en dentelles, en soie, en chapeaux à plumes. Et c'est la vanité des hommes qui explique la parure des femmes.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXI

Vénus marine

[Retour à la table des matières](#)

Le fatalisme oriental ne peut même pas être une pensée. Car si tout est déjà, si l'avenir est fait d'avance ou, comme on dit, écrit d'avance, il faut dire aussi que mes pensées sont faites d'avance ou écrites d'avance ; ainsi l'idée même de bien penser est ridicule ; or je ne vois point que l'on puisse former une idée si l'on ne se croit pas capable d'attendre, de choisir, de rejeter, de refuser. Ici est la pensée de Descartes, et son doute libre ; et telle est la charte de notre pensée occidentale. Ce qui me vient à l'esprit, d'abord je ne le crois point, et je m'y refuse ; je simplifie, je pose, je suppose ; au risque de me tromper, d'où nos théorèmes, dont tout esprit un peu oriental dira qu'ils sont faux ; et je le crois bien ; il n'existe pas de triangle. Mais lui, l'Oriental, qui veut penser tout ensemble, ou plutôt qui se laisse penser tout ce qui s'offre et comme il s'offre, ne pense plus rien du tout. Ce n'est qu'un rêve où toute chose passe dans une autre, comme au kaléidoscope, et, mieux encore, comme ces reflets de la gorge du pigeon, où la couleur refuse d'être nommée. Cette pensée est continentale ; et il faut bien faire attention qu'elle se répand

toujours et s'étend, et vient en quelque sorte mourir à cette bordure maritime où se fait toute l'invention du monde.

Quelqu'un dit, dans Kipling, que l'homme blanc ne voit pas les dieux. Un des jeux des thaumaturges orientaux est de lancer en l'air un serpent, lequel flotte dans l'air comme un oiseau. Un blanc me contait qu'il s'était trouvé témoin d'un miracle de ce genre ; mais lui voyait le serpent par terre, au lieu que les indigènes semblaient le voir en l'air. Ces récits étonneraient moins si l'on voulait suivre jusqu'aux conséquences l'idée fataliste ; car, selon cette résignation totale, il n'y a point de différence entre rêver et percevoir ; toutes les apparences ont le même prix. Au contraire, devant Ulysse Maritime, toutes les apparences, sans exception, sont de nul prix ; la prudence d'esprit les nie toutes, cherchant une structure de l'objet qui puisse expliquer les apparences, et que nul œil ne voit. Nul œil ne voit la terre entre le soleil et la lune dans le moment de l'éclipse ; mais je pense à ce moment-là que c'est l'ombre de ma planète qui s'avance sur la lune. Qui a vaincu ainsi l'apparence une fois ne se laisse plus prendre à rien, et d'avance méprise les ombres et les reflets, et enfin les apparitions immédiates. Notre science n'est qu'une incrédulité continuellement tendue. Au rebours, dès que l'on croit tout, une larme dans l'œil ou l'ombre d'un cil fait un dieu d'un moment.

Le sentiment oriental est d'après cela comme une totale adoration, ou un amour sans différences, qui va à l'indifférence. Car le sentiment périt par l'abandon de soi ; le sentiment périt en même temps que l'idée ; et il faut que la fidélité indéterminée tombe dans l'infidélité indéterminée ; car tout est bien également et tout est vrai également. Ce quiétisme arrive par vagues dans nos romans, se mêlant en diverses proportions avec l'audace occidentale, d'où résulte une étonnante variété. Car, quelquefois, le rêve cosmique enveloppe tous les désirs, et l'individu n'est qu'un petit remous dans un grand fleuve ; quelquefois aussi le désir danse pour soi tout seul un petit moment, parce que n'importe quoi vaut n'importe quoi ; l'ironie alors éclaire la scène, par le contraste des puérils projets et de l'immense destin. Mais pour l'amour chevalier, qui triomphe par le serment et l'épreuve, et enfin par dire non au changement universel, je vois qu'il ne figure point en ces livres qui veulent se dire romans. L'Orient borde nos rivages, et notre Vénus s'est réfugiée dans le flot marin d'où elle est née.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXII

Piété filiale

[Retour à la table des matières](#)

On ne demande point autre chose au petit enfant que de profiter des bonnes choses qui l'entourent, comme lait, air pur, eau du bain. Il croît en masse et en vigueur, et c'est sa manière de dire merci. Telle est la gratitude substantielle, la première en tous, et le modèle de toutes. Le mot gratitude est fait de grâce, et rien n'égale la grâce de l'enfant. Ce qui restera après des années de ce riche amour, on le nommera piété filiale, et ce mot est encore parmi les plus forts. D'où l'on voit qu'un amour triste et maigre est bien loin de son modèle.

Ceux qui veulent penser, à la manière de Freud, qu'il y a quelque chose du désir sexuel dans le premier et le plus pur amour, qui est le filial, semblent penser à l'envers. Car, que le corps soit tout entier intéressé en tout amour, c'est ce qui est évident. Mais c'est une raison aussi, dès que l'on veut débrouiller quelque chose dans ces étonnants mélanges, de suivre l'ordre de nature, d'après lequel l'amour de pure grâce est le premier modèle et comme l'instituteur de tous les autres. On sait bien, et aussi par l'observation des animaux,

que rien n'est plus violent, plus irritant, plus brutal, plus oublieux, plus perfide que l'attrait sexuel. En l'homme, par la mémoire réfléchie, par le redoutable travail de la pensée, cet instinct est bientôt perturbateur, craintif, triste, honteux et méchant. D'où les passions de l'amour se développent souvent jusqu'au désespoir et jusqu'au crime, et cela est assez connu. On ne réfléchit sans doute pas assez sur ceci que ce même amour, selon la plus droite et la plus humaine culture, retrouve aussi bien la grâce première et la sublime fidélité du plus ancien amour, de façon que les mots piété et culte y retrouvent leur sens le plus profond et même tout leur sens possible.

Il y a un mélange de religion dans tout sentiment véritable, et une mystique de l'amour, comme on sait. Tout cela est naturel, et la structure humaine en doit finalement rendre compte. Et il ne se trouverait point ici d'obscurité insurmontable, si l'on pensait comme il faut à la piété filiale, qui est le modèle premier. Dans l'amour filial grandissant nous observons d'un côté la vénération, qui invente perfection à sa mesure, de l'autre côté la gratitude dans le sens plein, par une merveilleuse ambition de combler l'espérance maternelle. D'où est venu le culte des morts, cellule mère de toutes les religions. Supposant maintenant que tout amour est l'imitation de celui-là, nous voyons se développer, en quelque sorte par l'aiguillon de l'amour charnel, et par un serment de le gouverner d'après l'incomparable modèle de la piété filiale, d'un côté une recherche de toutes les perfections possibles dans l'objet aimé, d'où vient un zèle jaloux, et souvent importun, mais de haute qualité aussi, comme en Alceste ; et, d'un autre côté, une ambition pour soi de se rendre digne, d'où ces épreuves chevaleresques, dont le modèle se trouve grossi en Don Quichotte, sans être gravement altéré. C'est toujours croissance, offrande de force, et grâce vraie, comme dans le modèle enfant. Et, puisque la force virile est ridicule sans le libre gouvernement de soi, cela mène fort loin, et tout droit à cet amour des âmes, auquel le désir est si promptement subordonné, et au besoin sacrifié. En sorte que, selon l'ordre de la nature, le passage de la passion au sentiment se doit faire par la subordination de l'amour sexuel au modèle supérieur, dont la maternité offrira toujours l'image vénérable. Et c'est bien ce que promet le nourrisson quand il puise de tout son corps à la source de lait, en vue de faire une belle vie.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXIII

Charité

[Retour à la table des matières](#)

Aider les pauvres, soigner les malades, laver les plaies, cela est plus facile à dire qu'à faire. Et qui donc mépriserait les œuvres ? Que ce soit fraternel, qu'il n'y ait point ici d'humiliés ni d'offensés, quoi de plus beau ? Les bonnes paroles descendent comme d'une source. Ô divine charité ! Cependant l'apôtre ne cesse de frapper sur l'idée comme sur un gong, disant : « Si tu n'as point la charité, tu seras comme l'airain sonore ». Métaphore parfaite, car les ondes sonores s'élargissent et se perdent, image des effets purement extérieurs. D'où, rebroussant, nous revenons à nous, cherchant la loi de l'amour, et la trouvant difficile, mais si claire en ses comptes d'or pur, qu'ayant voulu mettre en balance cette caisse secrète, il se trouve souvent que l'on a honte de donner. Mais enfin, apôtre difficile, que demandes-tu ?

Je demande, dit-il, que les bonnes paroles n'aient pas à descendre. Je demande que la sainte égalité soit seulement pensée. Je demande que le semblable soit reconnu. Le semblable, l'homme qui pense, l'homme. Car je te vois prompt à juger ; mais je le trouve paresseux à juger. Tu mesures l'ignorance ;

tu mesures la faute ; tu aperçois par où la forme humaine manque ; et tu jures de pardonner. Mais ce calcul n'est point beau. Ce calcul manque par le fond. Car il n'y a point de signe qui suffise ; et cet homme qui raisonne bien, tu peux toujours supposer qu'il récite bien, et qu'il ne jette que des apparences, sans substance aucune ; tu peux le supposer de l'homme le plus homme, car il ne jette que des apparences. Et que veux-tu qu'il jette d'autre ? Le génie même demande crédit. L'ironie mord sur tout. Il faut une ferme volonté pour lire *l'Iliade*. Tu l'as éprouvé. Faute d'offrir d'abord tes meilleures pensées à cette apparence, elle n'est plus aussi qu'airain sonore. Toutes les beautés attendent que tu aies courage. Homère n'entrera pas malgré toi. Puisque les plus grands signes ont besoin de toi, que dire des moindres signes ? L'esprit n'apparaît jamais. Chacun de nous n'a jamais que son esprit pour porter les signes. La mère est ici le modèle, parce que de toutes ses forces elle devine le signe avant qu'il soit né, et le renvoie avant qu'il soit compris. Tout homme a grand besoin de ces messages qui lui renvoient sa pensée ; et ce n'est peut-être que dans ces messages de retour qu'il peut la lire. Sais-je ce que je dis, tant que le semblable n'a pas répondu ? C'est pourquoi il est vrai qu'un homme est ignorant et hébété, si tu veux. Après cela tu peux le nourrir et le laver ; ce n'est pas aimer ; ce n'est pas aider.

La sagesse commune a trouvé ce tour, qui doit nous faire honte, d'avoir respect des fous et même piété, supposant, en leurs propos absurdes, quelque sens caché et merveilleux. Mais n'ai-je pas vu, par de tristes exemples, qu'il faut faire le même crédit à Platon lui-même et à ses contes de bonne femme ? Et enfin à n'importe quel homme qui lance ses messages sonores. De quoi vit une pensée, sinon du sens qu'elle veut trouver à tout risque en ce bruit du semblable, en ce ramage de gorge, de langue, de dents ? C'est à nous de donner ; en nous est le sens. L'esprit ne peut passer par ce chemin de l'air. J'ai remarqué qu'à laisser sans secours les signes de l'homme, on est puni aussitôt par un vide de pensées en soi-même. On se fait sot par croire que tous sont sots. Ainsi le message de l'apôtre est plus pressant encore qu'il ne voulait. Sans chercher loin, sans courir à des devoirs héroïques, vous en ferez profit dans l'instant.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXIV

Sentiments réels

[Retour à la table des matières](#)

Donner un bon repas à un homme qui a faim, c'est une espèce de caresse tout à fait matérielle. Il se peut bien, pourtant, que cette joie du corps soit l'origine d'un noble sentiment, si le bienfaiteur n'est pas indigne ; et c'est alors que l'on peut dire de l'obligé, comme Balzac de son divin Schmuke : « il était toujours au lendemain du bienfait ». Il ne faut donc point mépriser un sentiment qui est presque animal à son origine ; bien au contraire. C'est le corps qui porte la pensée. Par ce mélange, le haut sentiment est vivifié, et le corps est purifié.

Une convenance d'esprit fait l'amitié ; le corps n'y est point ; aussi c'est une beauté abstraite et anémique ; sans orages. Cela ne discipline point les passions. Les deux brutes restent brutes. Encore plus visiblement quand l'amour prend son objet trop loin. On peut aimer les hommes, aimer la justice, aimer Dieu aussi comme ils disent, et rester un animal assez sauvage dans les petites choses. Pourquoi ? Parce que le corps n'est point engagé dans l'affection. Le chien perdu qui s'est chauffé à votre feu connaît mieux, peut-

être, l'amour véritable ; s'il ne le conduit pas bien loin, c'est parce qu'il est chien, non parce qu'il est chien perdu. Le corps y est. Bon départ.

Ces pensées me furent apportées par Auguste Comte dans sa *Politique*, livre nourrissant, trop peu lu. Selon cet auteur, l'altruisme est naturel, comme la société elle-même ; mais l'égoïsme est naturellement plus fort. Et tout le problème humain consiste à vivifier l'altruisme par une sorte de transfusion du sang. Il faut que notre affection pour les autres soit d'abord tellement mêlée à notre vie propre que l'une réchauffe l'autre ; le plaisir est alors moins pur, mais plus profond ; et, par une réaction inévitable de l'affection ainsi étendue hors de notre corps, la brute se trouve civilisée.

On observe de ces effets dans l'amour maternel, qui est d'abord purement physique, mais qui se purifie et s'humanise à mesure que l'enfant court plus loin. Ici les deux êtres sont d'abord un même corps, et l'on ne peut distinguer au commencement l'amour de soi de l'amour de l'autre. Aussi ce n'est point un amour anémique ; on peut le conduire, comme ces arbres qui poussent dru. Les sentiments plus étendus ont souvent moins de sève. La famille, et d'abord le mariage, doivent être alors considérés comme une initiation nécessaire à l'amour d'autrui. La brute y apprend son métier d'homme. Un amoureux, dans le moment qu'il cherche avidement le bonheur, apprend soudain, par l'expérience la plus mordante, que son propre bonheur dépend d'un bonheur étranger. Ainsi la première passion, toute sauvage, et si aisément féroce, prête sa force de nature à l'instinct de société, et fonde la bonté du cœur sur des expériences réelles. Il en est de même du sentiment fraternel ; c'est pourquoi l'on appelle bien fraternité le plus haut sentiment humain. Et certainement les humbles origines s'y retrouvent souvent ; les haines tant de fois observées dans la famille sont le témoignage et le souvenir de cette origine animale. Le corps se jette à ses droits comme à une nourriture ; le sang méconnu est plus prompt que l'idée ; on éprouve alors que le corps ne sait point pardonner ; mais ces haines vives sont la preuve aussi d'un sentiment fort, qu'il fallait seulement discipliner. Au lieu que la fraternité abstraite, tirée de l'esprit surtout, risque d'être sans force comme elle est sans orages ; le corps n'y est point. Que fait-il pendant ce temps-là ? Il dort. Il se réveillera tout sauvage, tout féroce, pour une assiette cassée ou pour un bouton mal cousu peut-être.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXV

Les âges et les passions

[Retour à la table des matières](#)

Tous les arbres sont soumis à l'automne, mais chacun se colore selon sa nature ; ainsi les âges préparent tout homme pour une passion nouvelle, mais chacun la reçoit selon sa nature. L'amour suit la croissance ; se reproduire, ce n'est qu'une autre manière de croître ; mais, puisque les organismes supérieurs ne se dédoublent pas comme font les cellules, l'avidité enfantine est profondément modifiée et détournée dans ce passage ; cette recherche et conquête de l'autre moitié fait paraître un autre appétit qui renouvelle les goûts et même les opinions. Le pénétrant Broussais voulait m'apprendre hier que cette fureur de discuter, qui est la première forme du désir viril d'apprendre, est une des parures de l'amour chez le mâle de notre espèce ; d'où vient, me disais-je, ces ornements redoublés dans les œuvres des jeunes, et ces romans qui miroitent comme la gorge du pigeon. Ceux qui ont vu, comme il m'est arrivé, la danse amoureuse d'un pinson mâle, comprendront que ces jeux ne font point spectacle.

Cependant le fruit humain mûrit, et l'existence physiologique se trouve bientôt changée d'une autre manière par la présence des avides et remuants rejetons. La famille est un fait du corps, qui ne se laisse point oublier. De là encore un autre genre de conquête, le partage du butin, l'appétit d'un autre, qui est gratitude merveilleuse, et enfin l'orgueil de pouvoir et de régner. L'ambition se nourrit dans ce cercle dévorant, et cet autre amour regarde plus loin. L'importance naît. Selon l'exacte analyse du biologiste, il n'y a point d'ambition vraie qui n'ait grandi dans l'incubation familiale. Voyez Julien Sorel comme il est autre déjà, dès qu'il pense à son fils, et quel genre nouveau de sérieux le pousse aux grandeurs de cérémonie ! Bien vainement, car l'amour n'en a point fini avec lui, et la mort stérile l'attend.

Plus avant l'avarice l'attendait, après l'ambition, s'il avait vieilli ; l'avarice, souvent mal comprise, parce qu'on la prend pour un vice propre à quelques-uns, au lieu qu'elle est, d'abord, une disposition à la prudence physiologique, et que l'âge la donne à tous. Un vieux mendiant est avare de sa vie et de ses mouvements. Il sera avare de richesses s'il a des richesses, et ennemi de toute dépense parce que toute dépense est dépense de vie. Le physiologiste est celui qui lit le mieux en ces natures pleines de précaution. Mon grand-père était un paysan glorieux et même emphatique qui devint avare après ses quatre-vingts ans ; mais il ne faudrait point dire qu'il vivait comme un moine parce qu'il était avare ; au contraire il était avare parce qu'il vivait comme un moine, et il ne comprenait pas une autre table ni d'autres mets ni une autre dépense que celle qui convenait à son existence ralentie ; il réglait l'idée sur le geste, comme tous ; et son geste était prudent et conservateur ; son feu était maigre parce qu'il ne savait plus casser le bois. Que l'on soit riche ou pauvre, cela n'importe guère ; et celui qui a trop est avare par l'âge de la même manière que celui qui manque de tout. Il est beau de voir, au perron de l'église, l'avare donnant à l'avare ; les deux gestes ont le même âge. Ô médecin redoutable, que ne vois-tu pas dans un rhumatisme de la main !

Je n'oublie point la vertu. Je crois qu'un ferme gouvernement de soi peut composer et surmonter les passions ; mais toujours selon le corps, et non point dans le vide de l'âme séparée. Car la vertu de l'adolescent, c'est la pudeur ; et la vertu de l'homme mûr, c'est la justice ; et la vertu du vieillard, c'est la sagesse ; et je veux que la vertu de chacun ressemble au vice qui lui est propre ; car il n'y a jamais beaucoup de différence entre donner et prendre, ni entre frapper et secourir ; c'est toujours la même main.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXVI

Le ventre

[Retour à la table des matières](#)

« Expliquez-moi, dit le collégien, pourquoi la seule pensée de mon examen me donne la colique. » À quoi le poète répondit : « Tout danger intéresse le ventre ; toute défense couvre d'abord le ventre. Il n'est pas de partie du corps qui soit moins protégée ; il n'en est point où les blessures soient plus dangereuses. Au temps où j'étais infirmier, nous sauvions un ventre pour vingt poitrines, pour dix têtes, car c'est ainsi que l'on parle aux hôpitaux de guerre. Le chien s'aplatit contre terre, et ainsi cache son ventre. L'homme se tient debout, et ainsi découvre son ventre ; aussi lui faut-il une bonne ceinture pour lui donner assurance ; mais, dans le moindre danger, son imagination est aussitôt portée vers ce centre de faiblesse ; c'est dire que la maladie de peur se porte aussi là. C'est pourquoi à la seule évocation de l'examineur, vous pensez symboliquement, vous parez d'avance le coup dangereux, vous imaginez la douleur dans la partie vulnérable ; et chacun sait que les mouvements imaginaires ne sont jamais tout à fait imaginaires. Sanglez-vous donc pour l'examen comme pour un combat, et tout ira bien ».

« L'imagination, dit le physiologiste, est ici plutôt effet que cause. Tout danger nous met en boule ; la boule est la forme de défense, puisqu'elle réduit la surface autant que le permet le volume. Le hérisson est géomètre par la force des choses, et tout vivant l'est aussi autant qu'il peut. Nous n'en sommes pas encore au mal de ventre, mais j'y arrive. Tout se ramasse vers le centre. Or le sang, qu'il faut considérer, avec les vaisseaux qui le conduisent, comme un tissu qui tantôt s'étale et tantôt se replie, le sang se met en boule aussi, et reflue des extrémités et de la surface vers l'intérieur ; et c'est cette énergique compression qui fait que le cœur en riposte accélère ses battements à la moindre peur. Autant dire que les parties intestinales se trouvent congestionnées. D'où ce filtrage anormal et cette irritation. Le sang fuit où il peut fuir ; c'est le commencement de toute fuite. Et d'autant plus que le corps se dresse et s'étale. Mettez-vous donc en boule, et les genoux au menton ; c'est la meilleure position pour revoir l'histoire de France et l'algèbre. »

L'anatomiste dit : « Trop de symbole encore trop de pensée. Vous supposez que l'on se prépare à un examen comme à un combat. Mais un examen n'est pas un combat, et les métaphores ne sont point des raisons. J'aimerais mieux considérer ce qu'il y a de commun dans toute attente, qui est une impatience d'agir et exactement une action anticipée, c'est-à-dire qui n'est point réglée par l'objet. Je vois donc que les muscles tirent en tous sens et se durcissent par un continuel frémissement. Celui qui analyserait de près l'attente y verrait les signes d'un grand travail sur soi et d'une grande fatigue. Mais où est le mal de ventre ? Attendez. Le cœur est un muscle creux, comme vous savez ; seulement vous n'avez pas peut-être pensé à ceci que chaque muscle est une sorte de cœur par les vaisseaux qui le traversent, et qu'ainsi tous les vaisseaux des muscles se trouvent comprimés par cette raideur des muscles qui est l'effet de l'attente. L'action remet tout en place, par ces contractions alternées qui font circuler le sang partout. Mais dans l'attente anxieuse, qui est un état de contracture, le sang est chassé des parties musclées vers les parties molles, ce qui à la fois excite le cerveau, surmène le cœur, coupe la respiration et inonde l'intestin. Je ne crois pas que les conseils de boucler sa ceinture ou de faire la boule soient mauvais ; cette dernière position, qui est celle du fœtus, est toujours favorable. Mais je conseille plutôt de scier du bois, de clouer des caisses ou de déplacer des armoires. Mécanique contre mécanique ».

Sentiments, passions et signes (1926)

XXVII

Sursauts

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est qu'un jeu de mettre hors de lui-même l'homme le plus fort ; il suffit de le surprendre d'une tape sur l'épaule. Si les physiologistes avaient le moyen d'observer à distance, ils verraient alors une belle émeute des muscles et du cœur, aussitôt suivie de changements étonnants dans le sang, les humeurs et les sécrétions. Quelquefois l'homme surpris se met en colère par une trop vive manière de se reprendre, qui produit un second tumulte ; et ce passage de la peur à la colère est très bon à observer. Le plus souvent il se met à rire, et cette naturelle gymnastique est celle qui convient le mieux.

Tel est l'homme pour une tape, ou pour un moucheron dans l'œil, ou pour une poussière dans la gorge. Encore plus vivement secoué par ses propres erreurs, comme celui qui, dans la nuit, et parvenu au palier, veut franchir encore une marche. C'est qu'il s'était préparé et tendu ; ce grand effort tombe sur lui-même comme d'invisibles coups de bâton. Presque toujours il sait rire ; mais s'il se trouve alors occupé de vengeance ou seulement de soupçon, ce tumulte intérieur est mis au compte de l'ennemi ; ou bien s'il se trouve disposé

à craindre à ce moment-là quelque présence invisible, il se croira saisi par les pieds, bousculé ou bâtonné. Je me souviens d'une histoire de maison hantée ; d'invisibles diables secouaient les gens dans l'escalier dès que la nuit était venue. Nous mimons très bien, et à nous tout seuls ces scènes-là ; il n'y a rien de plus aisé que de se croire heurté et poussé, puisque l'on peut se heurter aux choses, et trébucher de soi-même. Si la peur trouve quelque objet imaginaire, elle grossit hors de toutes limites et fait preuve.

On dit souvent que le toucher est un bon témoin et meilleur que la vue ; or il est bon quand il suit la vue avec aisance et souplesse ; l'action étant alors réglée et mesurée, les impressions le sont aussi ; mais, si les passions s'y mettent, le toucher délire bien mieux que la vue ; c'est qu'il s'offense lui-même par la recherche, et qu'il donne lui-même la réponse par la manière d'interroger ; qui frappe se frappe ; mais le moindre contact nous remue plus énergiquement qu'une couleur ne saurait faire ; aussi dit-on bien d'un spectacle émouvant qu'il nous touche. Ainsi l'imagination se joue toute dans le sac de peau. D'où cette puissance diabolique. Un morceau de craie qui grince, ou les ongles frottant sur la soie, seulement en pensée, cela fait ressentir d'étranges contacts suivis d'une émotion sans mesure. On dit que les spectres et revenants sont vus ; mais je crois qu'ils sont plutôt touchés en imagination ; j'entends que la fuite, le frisson, le seul durcissement des muscles suffisent à nous faire sentir comme un frôlement, un léger contact, enfin une présence agile et insaisissable. Les perceptions prétendues des spirites sont, il me semble, aussi souvent du toucher que de la vue. Si quelque thaumaturge se vantait de faire trembler la terre, les croyants sentiraient aisément le mouvement du sol et la perte de l'équilibre, car la mimique en ce cas-là équivaut au fait, comme le vertige le fait voir. Encore mieux dans le rêve, où il est clair que le toucher fournit des témoignages véritables par nos mouvements, sans compter le tumulte intérieur qui suit aussitôt, et qui fait preuve ; car nous raisonnons naturellement de la peur au danger, de la colère à l'ennemi, et du bonheur à l'amitié. Et c'est une erreur commune de croire que l'œil voit ce que le toucher seul peut réellement sentir par mimique, recul, et chaleur d'émotion, comme le relief dans le stéréoscope.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXVIII

Colère

[Retour à la table des matières](#)

Ceux qui croient que les hommes cuisent et recuisent leurs motifs se trompent de loin ; au vrai les hommes cuisent et recuisent leurs propres colères, et y trouvent toujours des raisons ; mais la colère est première toujours par rapport aux raisons, la colère, fille de peur, qui est fille elle-même de surprise. En des hommes indomptables, vigoureux, et bien armés, la moindre surprise, par soudain bouillonnement de peur, puis par soudaine éruption de colère, devait finir en meurtre ; et c'est pourquoi chez tous les peuples guerriers on remarque une politesse composée et une règle stricte des préparations ; ces hommes-là avaient éprouvé les effets de la surprise. Nous sommes moins prompts ; notre peur est mieux bridée et notre colère aussi ; l'homme physiologique se cache mieux ; mais si l'on avait des appareils qui puissent mesurer à distance les tensions musculaires et vasculaires, nous pourrions suivre, dans une conversation assez tranquille, les effets anciens de l'offense, et les actes de l'ancienne vengeance. Le visage, parce qu'il est à découvert, indique quelque chose du tassement de la masse musculaire et surtout des voyages du sang.

Tout ce qui étonne offense ; et les offenses, ensuite, se changent en raisons. Comment ne pas chercher quelque méchanceté secrète dans un homme qui du premier abord a déplu ? Or le maladroit étonne toujours, entendez qu'il humilie ; il n'en faut pas plus pour que l'on comprenne assez une longue suite de malheurs. Au contraire la grâce n'étonne jamais. Les antipathies et sympathies ne sont point dans les natures, mais plutôt dans les rencontres. C'est pourquoi c'est une très bonne coutume d'user d'abord l'étonnement par des formules connues et des gestes rituels. Pareillement il est bon de s'inspirer de la politesse chinoise, et de ne point interroger, sinon sur des choses prévues et attendues ; et c'est un grand art d'amener l'autre à répondre sans l'avoir directement interrogé. Ce corps humain est ombrageux comme un cheval ; ne touchez point la croupe du cheval avant de lui avoir parlé.

Il y a une attaque de la parole qui est comme un aboiement soudain ; le flot de la vie en est immédiatement remué au niveau de l'estomac. C'est pourquoi il est bon de ne pas crier, et, dans tous les cas, d'annoncer la parole par le geste, comme les diplomates savent si bien faire. Toutefois il faut se garder du geste violent, ou seulement imprévu, aussi prudemment que du cri. Le prince de Parme, dit Stendhal, était l'homme du monde qui souffrait le plus d'être trompé dans ses prévisions ; mais tout homme est prince. Un colonial, fort poli à l'ordinaire et très maître de ses muscles, me conta comment il fut surpris un jour et aussitôt irrité ; il en rougissait encore. Voyant un indigène qui portait quelque chose au bout du bras dont la forme ne répondait pas à ce que l'on voit d'ordinaire, il demanda ce que c'était. L'autre le lui montra ; l'autre, c'était le bourreau, et la chose était une tête coupée. D'où notre colonial, si bien maître de lui, donna un grand coup de pied au bourreau. Cet événement met au clair ce que c'est qu'insulte et ce que c'est que vengeance ; le reste est de rhétorique ; et ici, par bonheur, toute rhétorique manque. Les passions naissent principalement de ce que nous retenons le coup de pied. Toute violence retenue nous blesse nous-même et nous éperonne ; le cœur, qui est le plus sensible des muscles, sans doute parce qu'il est le plus vigoureux, reçoit et renvoie mille fois ce coup de pied rentré ; d'où ces courtes vagues de peur et de colère qui font les nuits longues. L'irritation est bien le grand fait, comme Broussais l'a vu ; et le double sens de ce beau mot nous instruit mieux qu'un traité des passions construit machiavéliquement.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXIX

La colère et le besoin

[Retour à la table des matières](#)

Platon n'est pas tout en mystères et en profondeurs. Son homme en trois parties, tête, poitrine, et ventre, se montre à moi souvent par ces crânes puissants, presque sans coffre et sans muscles, par ces gros appétits qui vont roulant, par ces hommes-tambours aussi, qui ne sont que caisses sonores, et qui déclament pour le plaisir. D'après cette structure, je devine déjà le défaut de chacun. Nos docteurs méprisent ces images, qu'ils jugent trop simples ; mais je les vois perdus dans le monde humain, et ne pouvant saisir, ni juger, ni piquer, faute d'une division convenable. Car les hommes qu'ils veulent décrire n'ont presque toujours que tête et ventre. Ils comptent bien la raison gouvernante, entendez les connaissances prouvées, les perceptions nettes, et les sages maximes. Ils comptent aussi les désirs et les besoins d'après ce ventre insatiable, comme parle le mendiant homérique ; et c'est de là qu'ils font naître les passions, peur, colère, envie, amour, haine, vengeance, et choses de ce genre, qui font une bonne partie des maux. Tout le déraisonnable viendrait donc du ventre peureux, avide, affamé. Contre quoi Platon dit comme en se jouant qu'amour est fils de richesse et de pauvreté. Cela doit nous avertir que

le monde est remué surtout par les puissances d'orgueil et de colère, et que le besoin n'est pas notre moteur efficace, ni le père de toutes nos opinions. Et s'il y a quelque chose d'incomplet dans l'analyse marxiste, que du reste j'estime précise et forte, c'est parce qu'ils n'ont point assez distingué, comme on disait autrefois, l'irascible du concupiscent.

C'est une grande lumière sur l'homme si l'on sépare, dans ce qu'il doit gouverner par sa prudence, ce qui est besoin et appétit, qui vient de pauvreté, de ce qui est emportement, qui vient au contraire de richesse accumulée. Les politiques soupçonnent bien, par les effets, que ceux qui manquent de tout ne sont pas les plus redoutables, et que la misère, qui a tant de raisons d'oser, n'a point la force d'oser. Au surplus, ce genre d'ambition, qui a pour principe le besoin, est aisément gouvernée, comme on voit dans ces récits où l'on jette des provisions aux loups poursuivants, ou des pièces d'or aux brigands qui sont sur la piste ; c'est ainsi qu'on divise et qu'on règne. Et l'on a souvent remarqué que l'excès de l'injustice n'est pas ce qui annonce la fin de l'injustice.

La colère est bien plus à craindre dans un homme vigoureux et reposé ; et ces mouvements, qui s'annoncent dans le thorax et autour du cœur, sont les plus difficiles à gouverner. D'abord par un besoin de dépense, qui met l'homme en action pour la moindre cause ; surtout par cette loi d'entraînement, ou d'emportement, qui fait que le commencement de l'action éveille tout le corps, agite les muscles, excite le cœur, et ainsi s'accroît comme l'avalanche. Regardez comment une colère s'élève, et de quoi elle se nourrit ; son aliment est en elle-même. Comme une meule de paille, par une étincelle, elle brûlera toute ; c'est qu'elle ne demande, comme on dit, qu'à brûler ; cette énergie est suspendue, disponible, instable. C'est ainsi que l'action fouette l'homme et l'irrite, de façon qu'il crie parce qu'il crie et frappe parce qu'il frappe. Ici est la source des passions conquérantes, qui poursuivent quelque lièvre dont elles ne feront rien, et dont elles ne voudraient pas, comme dit l'autre, s'il était donné. On ne peut jeter un os à ce genre d'ambition-là ; elle ne cède qu'à la fatigue. Ainsi va l'amour conquérant, qui ne compare jamais le gain avec la dépense, et qui s'échauffe au contraire par la lutte et l'obstacle. De même il y a une grande différence entre le chasseur économe de ses mouvements, qui chasse pour se nourrir, et celui qui chasse avec fureur et s'enivre à se dépenser. Ainsi va la guerre, fille d'ennui et de puissance, nullement fille de besoin et de désir.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXX

Le prince-trop-fort

[Retour à la table des matières](#)

Écoutez l'histoire du Prince-Trop-Fort. Les enfants sans patience ne peuvent saisir un œuf sans l'écraser ; mais lui écrasait aussi le coquetier, avec sa fourchette perçait la table, arrachait les serrures en ouvrant les portes, et entraînait avec soi la rampe de l'escalier. Songez qu'il était encore bien jeune. Ses parents eurent donc très peur et firent venir quatre médecins, l'Empirique, le Persuasif, l'Érudit et le Raisonneur. Cherchant d'abord les causes, ils se mirent d'accord sur ceci, que cette grande force venait de ce qu'il était ainsi par sa nature ; et puis, cherchant le remède, ils conclurent qu'il lui fallait ôter un peu de sang. Mais il arriva qu'à la première atteinte de la lancette le Prince-Trop-Fort eut un petit frisson qui renversa les médecins. Là-dessus ils délibèrent. « Il faudrait une bonne corde », dit l'Empirique. « Je vais chercher le meilleur cordier », dit le Persuasif. « Je vais d'abord, dit l'Érudit, écrire une histoire de la corderie depuis les anciens rois d'Égypte ». « Et moi, dit le Raisonneur, je vais mettre en ordre douze leçons sur la résistance des cordes. On verra bien s'il les réfutera ». La délibération n'avance jamais beaucoup les affaires.

Cependant, le Prince-Trop-Fort croissait aussi en jugement ; mais cela ne l'avancait guère, car la force toujours allait devant ; et parce qu'il réussissait toujours, il n'avait seulement pas le temps de penser. Remarquons qu'il n'était point méchant, ce qui donne apparence à cette opinion fort ancienne que c'est la peur qui fait les méchants. Aussi se consumait-il en regrets, disant à ses petits camarades et, plus tard, à ses ministres : « Je vous envie ; il ne vous coûte rien d'entreprendre, car vous êtes assurés de ne pas réussir. Pour moi, je n'ose plus vouloir ; cela fait des débris incroyables et des suites bien fâcheuses ». D'après ces discours, et quand il fut évident que le Prince n'y mettait point d'hypocrisie, les ministres commencèrent à avoir moins peur ; et, pour occuper le Prince-Trop-Fort, et quoique sans espoir de l'user jamais, ils lui trouvèrent quelques montagnes à percer et choses de ce genre. Toutefois, ayant repris un peu de courage, ils se gardèrent bien de le montrer, mais au contraire ils feignaient une grande peur et criaient comme des nourrissons dès que le Prince levait le doigt. C'est que cet homme trop vigoureux éprouvait aussitôt les passions dont il voyait les signes dans les autres ; et cette laide peur, qu'il prenait comme par contagion, sans la pouvoir comprendre, il la sentait comme une maladie honteuse ; et il baissait le doigt. C'est ainsi que le Prince-Trop-Fort devint timide.

Ce fut bien mieux, ou, si l'on veut, bien pis, quand il aima. Othello avait bien peu d'expérience, s'il crut que la force terminait quelque chose. Dès que le bonheur de ce qu'on aime efface tout autre bonheur, il faut que la force abdique tout-à-fait. Il n'est pas besoin d'être Prince-Trop-Fort pour apprendre promptement à ne plus jamais vouloir ce que l'on désire. Bref, le bonheur de persuader l'emporte de loin sur le bonheur de forcer. Ainsi le monde humain se retourne tout, pourvu que l'on reste assis à se regarder les uns les autres. Et, par une compensation admirable, c'est le peureux qui ose, c'est le faible qui entreprend et c'est l'ignorant qui instruit. Il n'est pas besoin des mille liens de Lilliput. Il suffit que la force soit vertu, ce qui est une sorte de théorème, pour que la force soit esclave. Et le fameux chant de Sémiramis l'orgueilleuse, montant au-devant du soleil, suppose une seconde partie. « Moi qui suis enfant, et qui fais l'enfant, il suffit donc que j'aie peur pour donner aux forts une espèce de honte ; il suffit donc que je montre mes doigts menus pour que toute la terre travaille pour moi ; et la moindre niaiserie, comme démesurée, arrête le plus fort penseur. Ô roi de nature, vous pouvez trop ! Les faibles n'ont pas fini de gouverner. » Tel est l'autre chant de l'orgueil. Le Prince-Trop-Fort se plaît quelquefois à l'entendre.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXI

Le rire

[Retour à la table des matières](#)

J'ai lu des dissertations sur le rire, trop loin de la chose même. Pour comprendre ce que c'est que rire, il faut regarder attentivement un homme qui rit, et comprendre que le mouvement convulsif des épaules y est le principal ; les mouvements du nez et de la bouche ne sont que des effets accessoires, résultant de ce que, lorsque l'on rit, la poitrine souffle et aspire tumultueusement. Voilà donc le rire, pris en gros.

Il faut maintenant décomposer ces mouvements. Ils se font en deux temps. Premier temps, les épaules se haussent, la poitrine se dilate et s'emplit d'air ; deuxième temps, les épaules s'abaissent, la poitrine se vide. En somme, le rire consiste à hausser beaucoup de fois les épaules. Mais pourquoi hausse-t-on les épaules ? Toutes les fois qu'un homme se prépare à quelque action difficile, la poitrine se remplit d'air, et les épaules s'élèvent ; cela donne un solide appui aux muscles des bras, par la rigidité du torse. Essayez de soulever quelque fardeau, vous verrez que la respiration s'arrête, et que la poitrine est gonflée

d'air ; de là des soupirs après l'action. D'où l'on tirerait que le soupir signifie que l'on se résigne, et que l'on renonce à agir, après y avoir un peu pensé. Mais revenons au rire.

Il se forme une habitude, en tout homme, de remplir vivement sa poitrine dès qu'il est surpris. C'est une mesure de défense, comme de serrer les poings. Mais si l'objet aperçu n'était que l'ombre d'un loup, si le danger n'était que l'ombre d'un danger, alors ce premier mouvement de défense est corrigé ; la poitrine revient au repos ; les épaules s'abaissent. Ce double mouvement des épaules signifie ainsi, par la nature même : « Ce n'était que cela ; je suis bien sot de m'émouvoir ». Puis le signe est bientôt voulu et, naturellement, simplifié, comme tous les signes ; toutefois il change notre humeur plus que nous ne croyons, par une aération, une détente, une souplesse ; il nous dispose selon ce qu'il annonce ; ainsi qui l'imite le comprend ; mais nul ne le comprend s'il ne l'imite un peu ; telle est la vertu des signes. Et celui-là veut dire qu'une chose ou qu'un homme ne vaut pas qu'on s'en occupe, avec cette idée, pourtant, que l'on a été tenté un tout petit moment de s'en occuper.

Nous ne sommes pas encore tout à fait au rire, mais nous en approchons. Dans le rire il y a une surprise, qui tout de suite disparaît, puis revient, et disparaît encore, et ainsi longtemps.

Le clown tombe ; je ris parce que je suis, en un temps très court, effrayé et rassuré beaucoup de fois. On fait un jeu de mots ; je ris parce que j'y entends alternativement deux choses, l'une que j'attendais et l'autre que je n'attendais pas. Il n'y a point de rire si l'on n'hésite pas entre deux choses, l'une très ordinaire, et l'autre absolument inattendue, les deux n'en faisant qu'une.

Ce qui prouve que le rire est bien cela, c'est que, pour faire rire artificiellement, il suffit de multiplier avec le doigt, vers la poitrine de l'autre, une foule de vives menaces qui surprennent sans effrayer. C'est ainsi que l'on fait rire les enfants ; mais ce qui fait rire l'homme enferme toujours dans l'apparence cette menace qui revient et qui n'est rien. On se croit quitte, parce que l'on a compris que ce n'est rien ; mais on ne l'est point parce que l'apparence revient aussitôt à nous étonner ; il faut la vaincre encore et toujours. Tout dérive de là ; il y a toujours dans le rire des éclairs d'effarement. Le célèbre Mark Twain disait : « Nous étions deux frères jumeaux, parfaitement semblables ; comme ils prenaient un bain, l'un d'eux se noya dans la baignoire ; je ne sais pas si c'est lui ou moi. »

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXII

Le bègue

[Retour à la table des matières](#)

Un bègue c'est un homme qui va se heurter contre certaines consonnes, et ne parvient à les franchir qu'après une lutte violente. Cette gaucherie de la langue et du gosier, ce retour constant d'un petit malheur ont souvent de grandes conséquences pour l'esprit. Le bègue est presque toujours un homme qui veut parler, qui veut être écouté, et qui ne sait point écouter. Bien mieux, par cette lutte corps à corps avec les syllabes ennemies, il se maintient dans un état violent ; sa pensée est en guerre comme sa parole ; n'essayez pas de discuter avec un bègue. Et enfin, comme toute l'attention du bègue se porte sur l'expression, exactement sur le mécanisme de l'expression, tout son effort se limite là ; c'est à cela qu'il réfléchit, si l'on peut dire, à ces passages perfides, à ces pièges de l'articulation, à ces pénibles victoires après lesquelles tout est toujours remis en question ; sa pensée est au manège, et retrouve les mêmes obstacles.

Ainsi il n'a aucune espérance d'éclaircir ses pensées ni même de les changer ; la peine qu'il prend pour les dire, pour les porter et jeter devant lui, est une sorte de preuve renouvelée. De même qu'on ne discute pas un tour de force, car il faut y applaudir, et c'est comme une délivrance d'applaudir pour le spectateur, après l'anxieuse attente, ainsi il faut que l'on approuve le bègue, en ses énergiques travaux de langue et de gosier. En lui se trouve la force persuasive, au plus haut degré peut-être. Voilà un orateur.

Ce portrait semble un peu trop appuyé, et fait caricature. Je ne voudrais pas offenser ceux qui poussent difficilement les labiales et les gutturales. Il y a des bègues à tous degrés, et plus ou moins dogmatiques. Mais je dessine ici d'après nature un des plus redoutables adversaires que j'aie rencontrés. Il déclamait sur la guerre, et devant un auditoire de naïfs ; ses idées éclataient comme des obus ; elles étaient mécaniques, violentes, sommaires. Tous les lieux communs s'y retrouvaient, et toutes ces meurtrières sottises que nous avons trop lues et trop entendues, pendant ces années de malheur. Mais jamais je ne sentis aussi vivement la puissance d'une invincible conviction. Mes manœuvres, mes essais socratiques, mes prises légères n'y pouvaient rien ; vaines contre lui, assez occupé à se battre contre lui-même ; sans effet aussi sur les autres, qui ne prenaient point au sérieux mes trop faciles remarques. Tout le sérieux était contre moi.

Puissance de la colère nouée. Il y a sans doute des esprits bègues. Sans aucune déformation grave à ce que je crois ; mais par une timidité farouche qui d'elle-même crée tout l'obstacle ; car ils aperçoivent l'obstacle, et se lancent pour le franchir, assurés d'avance qu'ils tomberont ; irrités et blessés d'avance ; et par cela seul ils tombent ; et recommencent, et entraînent dans leur cercle de pensées nouées tous ceux qui cherchent leurs opinions hors d'eux-mêmes. Semblables à ce bègue, qui prenait pour preuves sa propre peine, sa propre timidité, et sa propre colère.

Ce bègue, comme tous les bègues, était délivré par la musique. Dès qu'il chantait, et il chantait fort bien, il oubliait de bégayer, sans doute parce qu'il portait alors son attention sur autre chose que sur ces funestes consonnes qui le faisaient trébucher en espoir, si l'on peut dire. Délivré alors, assoupli, souriant, humain. Les Muses seraient secourables aussi à l'esprit bègue. Car la beauté, de quelque genre qu'elle soit, dispose le corps selon la grâce et la retenue, effaçant cette laide colère qui s'irrite d'elle-même, qui s'entrave elle-même, qui se ferme à elle-même tous les chemins pour penser. Encore plus lorsque l'on considère le hideux visage de la guerre, qui fait grimacer par imitation. D'où l'on comprend ce conseil de l'oracle, au penseur jeune : « Socrate, apprends la musique ».

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXIII

Le bègue et le sourd

[Retour à la table des matières](#)

Le bègue et le sourd se disputeront les suffrages. Lequel des deux aura l'honneur de parler au monde en notre nom, je ne sais. Les dons naturels en l'un et en l'autre se balancent à peu près. L'art de persuader, de rallier, d'entraîner est le même dans les deux, par des causes bien différentes, mais qui vont aux mêmes effets.

Le sourd a pour lui cet appétit de parler sans arrêt qui est naturel aux sourds. Être long est une force méprisable, mais qui finit par donner la victoire à l'orateur, comme le nombre la donne aux armées. N'importe quel exposé peut être court. Celui qui n'a pas l'habitude des débats politiques s'étonne d'un discours de trois heures; c'est pourtant le moins. Cet art de n'en pas finir, et ce courage surtout de n'en pas finir, sont de métier pour l'orateur; il n'est donc pas besoin d'être sourd pour être long. Mais encore la faiblesse d'un homme de gouvernement c'est de saisir quelquefois dans les paroles d'un contradicteur une idée neuve et non encore examinée car la bonne foi est fort commune; et

elle a perdu les empires. L'homme qui entend, c'est de là que vient entendement, est sujet à penser comme l'autre et à changer de parti dans le temps d'une phrase ; Socrate le savait bien ; Socrate tendait le beau piège du discours, excellent à faire entendre en de vieilles paroles un son tout neuf, un son à réveiller les morts. Il fallait être Gorgias, et, de plus, vieux, pour jouer ce jeu sans trouble, et pousser une pièce contre une autre. Les jeunes s'animaient, s'élançaient, rompaient leurs propres phalanges d'idées. Les effets de cette victoire se font sentir encore ; mais Socrate ne pouvait rien devant un sourd. C'est beaucoup de mépriser le contradicteur, mais c'est encore mieux de l'ignorer. Le sourd est comme ces seigneurs à la forte armure, qui ne sentaient même pas les coups. À la fin de ces discussions tournoyantes, au moment où personne ne trouve plus sa pensée, le sourd est tout frais ; il arrive à la fin de la bataille avec des troupes intactes ; il répète ce qu'il a toujours dit, et même il tire gloire de n'avoir point changé et de ne jamais changer. Cela fait impression. Ses propositions sont comme des bouées qui surnagent ; tous les esprits naufragés s'y accrochent.

Le contradicteur est naïf ; nous le sommes tous. Un bon argument, ou jugé tel, n'a pas seulement pour fin de toucher la foule des spectateurs ; il veut toucher l'adversaire ; il veut en obtenir un commencement d'aveu, ou au moins un mouvement de surprise ; et le spectateur regarde aussi à ce visage, qui peut-être va marquer l'hésitation et la fuite ; de même qu'aux combats de boxe on ne cherche pas si un coup est habile, mais on observe les effets. Le sourd est de fer ; il ne marque jamais le coup. Il peut toujours sourire comme celui qui signifie : « Je sais d'avance ce que vous allez dire ; croyez-vous que je n'y aie pas pensé ? » Cela est de métier pour le sourd. Heureux les sourds d'oreille ! Mais qui ne sait qu'il y a des sourds d'esprit. J'en ai connu un qui était sociologue, il vous regardait avec des yeux étonnés. Son oreille était bien touchée par les sons mais son esprit ne pouvait pas former une idée étrangère. Cet homme fut célèbre. On l'accepta tel qu'il était, par l'impossibilité reconnue d'y changer un cheveu.

Voici le bègue. Celui-là est encore une sorte de sourd, mais par l'attention forcenée qu'il porte aux mots qu'il va dire, et qui sont ses ennemis. Il se ramasse, il se prépare, il tremble tout. Cela fait une belle émotion ; comme devant un tour de force ; et quand le mauvais passage est franchi, quel applaudissement ! Les mains, d'abord écartées en attente, frappent d'elles-mêmes, célébrant la volonté à l'épreuve et enfin triomphante. Car le courage plaît ; et l'on sait que le bègue ne manque pas de courage. Or je ne suis point double, et quand j'applaudis, il faut bien que j'approuve ; et c'est à moi de m'arranger comme je pourrai de cette opinion du bègue, qui m'est lancée comme une balle. Mais applaudir ce n'est guère ; ce n'est que la fin et la récompense d'un travail. La contagion de l'homme à l'homme est si puissante qu'il faut que j'aide l'orateur bègue et que je tire sur son discours comme sur un câble ; ainsi je m'applique à deviner et à former la pensée du bègue ; et si nous sommes trois mille tirant et haletant, quel merveilleux concert des corps et des pensées ! J'ai surpris quelque chose du bègue dans plus d'un orateur ; et peut-être par ruse ; mais tout le monde n'est pas doué pour se jeter dans la folle

entreprise d'une phrase à corps perdu. Heureux les bègues, car ils emportent la contradiction comme un fétu. Mais comptons aussi les esprits bègue, toujours en emportement devant la difficulté de penser. Ils y vont comme des taureaux. Cette colère des bègues exprime naturellement des sentiments guerriers ; et, comme de juste, nous serons chargés d'exécuter l'offensive bègue, à travers des fils de fer qui ne seront pas imaginaires. Il faut payer le spectacle. Toute la question est de savoir si nous aurons une politique bègue ou une politique sourde.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXIV

Grandet

[Retour à la table des matières](#)

Le père Grandet, comme on voit dans Balzac, bégayait exprès quand il traitait une affaire ; c'est un bon moyen de cacher sa propre pensée et de faire sortir celle de l'autre, par la furieuse envie qu'il a bientôt de finir les phrases du bègue. Ainsi le bègue est un profond diplomate en ce sens-là, et en cet autre sens qu'il est pris pour un niais par les sots. Au reste nul ne commande l'attention comme le bègue, et même nul ne dispose les autres selon ses paroles comme celui qu'on voudrait toujours aider. Enfin on se défie d'un beau parleur ; on lui ferme la porte, au lieu qu'on ouvre au bègue. Un administrateur devrait donc, s'il avait du génie, se faire bègue de naissance ; il n'aurait plus besoin de génie.

J'ai connu, sur les bancs du collège, un garçon qui avait de l'ambition et des moyens ; il s'appliquait, il comprenait, il retenait. Avec cela une manière de parler plus ridicule que vous n'imaginerez. Bégaiement, nasillement, déformation puérile des consonnes, qui faisait qu'il chantait à peu près ainsi le refrain de ce temps-là : « n'est Bounange, Bounange, Bounange », (c'est

Boulangé ...), et encore en traînant et cahotant ; de façon que, la première fois qu'on l'entendait, il était tout de suite aussi ridicule qu'un homme peut l'être. Aussi nous autres, gentils parleurs, à la langue affilée, nous ne pensions plus à nous moquer de lui ; bien plutôt nous le prenions en pitié. C'était déjà un grand avantage pour lui, et même dans les examens ; car, quand on avait passé là-dessus, on était ravi de surprendre quelque intelligence dans ces bruits de crécelle ; et puis il sut se tourner vers les mathématiques, où c'est un grand point que de ne pas parler trop vite ou de pouvoir rattraper une sottise. Par ce chemin il s'éleva jusqu'à la bureaucratie supérieure ; et sans doute il n'inquiéta personne, à cause de ces ridicules évidents ; ses chefs l'aimèrent du premier mouvement, parce que sa jeunesse n'avait rien de cette vivacité et facilité qui irrite presque toujours un vieil homme, en lui faisant voir qu'il n'est plus comme il était. Quand le roi est chauve, les courtisans savent bien qu'il faut porter perruque ; mais le chauve est plus délicatement flatteur. Las Cases était très petit, et ainsi flattait son maître sans le vouloir. Napoléon lui dit un jour : « Vous êtes donc plus petit que moi ». Mais l'art de parvenir n'est bon qu'à consoler ceux qui n'arrivent à rien. Notre bègue était donc bien parti. Disons aussi qu'il n'était pas beau, et eut la chance de blanchir vite ; toutes les fées, comme on voit, avaient entouré son berceau.

Ainsi, s'étant élevé par ces ressorts au-dessus de la frivole graine des Mollusques, qui sont bureaucrates incrustés, il exerça bientôt un peu de pouvoir. Il y fut royal ; car, aux audiences, il surprit toujours le secret d'autrui, sans jamais livrer le sien ; et en même temps cette parole en vrille qui grinçait dans les oreilles s'imprimait par là dans les mémoires ; qui l'avait entendu ne pouvait plus l'oublier. On l'imitait aisément ; ainsi les plus frivoles gravaient sa pensée en eux comme au burin ; ce genre de pouvoir dépasse de fort loin la persuasion. Enfin être ridicule, C'est déjà une espèce de gloire. Mais faire le sphinx avec cela par nécessité, laisser tout à deviner, jeter les autres, par l'impatience, dans d'imprudents discours, et ne pouvoir s'échauffer soi-même sans devenir alors tout à fait inintelligible, c'étaient de tels avantages qu'il s'éleva comme une fusée, et sans retomber ; il était déjà au cœur de la puissance quand nous autres, les bavards, nous n'étions rien. C'est un peu l'histoire de Sixte-Quint qui, pour être nommé pape, fit le mourant pendant des années , avec cette différence que notre Mollusque faisait l'imbécile sans le vouloir, quoiqu'il ne le fût point. Ah, folle jeunesse, insolente jeunesse ! C'est à vingt ans qu'il faut porter perruque.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXV

Profondeurs vides

[Retour à la table des matières](#)

Dans les disputes sur l'inconscient, où, contre toutes les autorités établies et reconnues, je ne cède jamais un pouce de terrain, il y a plus qu'une question de mots. Qu'un mécanisme semblable à l'instinct des bêtes, nous fasse souvent parler et agir, et par suite penser, cela est connu, et hors de discussion. Mais il s'agit de savoir si ce qui sort ainsi de mes entrailles, sans que je l'aie composé ni délibéré, est une sorte d'oracle, c'est-à-dire une pensée venant des profondeurs ; ou si je dois plutôt le prendre comme un mouvement de nature, qui n'a pas plus de sens que le mouvement des feuillages dans le vent, Vieille question ; faut-il interroger le chêne de Dodone, ou les entrailles des animaux expirants ? Ou bien, encore, faut-il consulter la Pythie, folle par état et par système, et essayer de lire tous les signes qu'elle nous jette par ses mouvements et par sa voix ? Enfin suis-je moi-même à moi-même Pythie ou chêne de Dodone ?

Par ma structure d'homme tous mes mouvements sont des signes, et tous mes cris sont des sortes de mots. Dois-je croire que tout cela a un sens, et traduit à moi-même mes propres pensées, pour moi secrètes, de moi séparées, et qui vivent, s'élaborent, se conservent dans mes profondeurs ? Je suis naturellement porté à le croire ; toutes les passions se nourrissent des signes qu'elles font. Observez quelque échange de reproches ou d'injures ; tout y est improvisé, tout dépasse le but ; d'avance, et examinant ces folles affirmations, si on l'avait pu, on les aurait refusées ; mais quand on les a lancées, quand on les a entendues de ses propres oreilles, on y croit ; encore mieux lorsque l'on pense aux ripostes. Il n'est rien de plus commun que de prendre pour sa propre pensée ce qu'on a dit d'abord sans y penser ; c'est bientôt fait.

C'est bientôt fait de croire qu'un mouvement d'inquiétude, de répulsion, d'horreur, est une pensée. Nous nommons pressentiments ces pensées que nous admirons après coup ; et nous les admirons parce qu'elles se sont trouvées vérifiées. Naïveté des passions, chacun y est pris. Il n'est pourtant pas étonnant qu'un homme vous soit ennemi dans la suite, si de premier mouvement vous le prenez comme devant être tel. Les messages volent, et sont aussitôt compris. Ainsi ce qui n'était peut-être que fatigue, petite fièvre, ou mal d'estomac, devient à vos propres yeux votre chère et première pensée. Si donc quelqu'un veut me persuader que mes moindres paroles et les moindres signes que je produis involontairement sont mes pensées, il y réussira toujours ; car ces pensées je les formerai aussitôt et je les aurai. Ce n'est rien d'autre que penser, comme disait Descartes, selon l'ordre des affections du corps ; c'est se livrer aux passions. En tous les penseurs prétendus, qui tiennent pour l'inconscient, ou le subconscient, et autres fantômes mythologiques, je remarque cette complaisance à eux-mêmes.

Où est pourtant la faute, la vraie faute, la faute de doctrine ? C'est une erreur sur les pensées mêmes, que l'on croit conserver en soi comme des poissons dans les profondeurs, qu'on reverra, qui auront grossi ; ou comme des algues recouvertes d'une eau opaque, qui grandissent et se nourrissent, et que quelque coup de mer jettera sur la plage. Ce thème est inépuisable. Il est faux en ceci que nos pensées hors de notre extrême attention ne sont rien ; elles périssent, bien loin de croître et de prospérer ; il n'en reste que le squelette, ou, si l'on veut, la coquille, c'est-à-dire les mots ; et les mots, même conservés, même jurés, même arrivant en bon ordre, sont stupides sans le jugement qui les démonte et les reconstruit. Ces remarques voudraient un long développement. C'est assez que le lecteur sache pourquoi sans hésiter, devant des thèses cent fois applaudies, et assurées d'être irréfutables, je prends toujours l'autre parti. L'autre parti est un parti de santé. Le fou se croit lui-même ; avertissement pour l'homme moyen de ne pas se croire, et, s'il profère un juron, de se bien garder d'y chercher un sens.

Mais suivez cette idée ; on pourrait trouver un sens dans un juron. Un juron, c'est souvent une malédiction. Il faut suivre ici Descartes, et savoir que la fabrique de notre corps peut produire des suites de paroles et de gestes par le simple jeu de l'excitation et de la fatigue, jointes aux innombrables

coutumes, qui sont comme des sentiers dans nos nerfs et dans nos muscles. D'où il faut refuser que de tels mouvements signifient des pensées ; c'est la même chose que de refuser d'interpréter ses propres rêves ; mais plutôt rejeter au mécanisme de la nature ces prétendues pensées, qui ne sont que des rencontres de signes. Et certes l'on n'y peut pas toujours parvenir ; car nous sommes bien fous dans les passions, et bien loin de nous croire fous. Mais quel beau mouvement d'arrêt lorsque nous jugeons ce mécanisme comme vide de toute pensée. C'est le moment du rire ; c'est le plus beau moment du rire. Et au contraire quand vient le sondeur d'âme et l'interprète des songes, qui me tient sous son regard noir, et me condamne à avoir pensé tout ce que j'ai dit, alors c'est fini de rire.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXVI

La sibylle

[Retour à la table des matières](#)

La Sibylle se donnait à elle-même comme un accès d'ivresse et de fureur, en vue de mieux connaître. Cette étrange méthode n'est pas sans rapport avec l'antique usage de chercher l'avenir dans les entrailles des victimes. Le corps vivant dépend à chaque instant de toutes les choses; il les a toutes présentes en ses membranes repliées ; il s'ouvre ou se resserre ; il étale le tissu sanguin, ou bien il le cache ; il se fie ou se défie, tantôt libre et déplié comme au fil de l'eau, tantôt accroché, resserré et peureux. Comme le geai annonce le chasseur, comme le troupeau qui fuit annonce l'inondation, ainsi le corps frémissant annonce la première touche de l'avenir en marche. Savoir donc que tout l'avenir est signifié là, et ne pouvoir lire, cela irrite jusqu'à la fureur. Convulsion, torture, éventrement, sont les premières démarches du savoir, Tout cela n'est que l'écorché du raisonneur aux mains tremblantes. Vous cherchez bien vainement quelque raison contre ses raisons ; mais lui consulte ses propres entrailles. Cette Sibylle plus décente prononce tout ensemble que l'ennemi doit payer, que l'ennemi doit être pauvre, que la justice régnera, et que la

réconciliation sera belle. Et même elle le prouve ; et certainement elle le croit. Contrariez l'homme en ce qu'il croit, aussitôt le vent mugit, la terre tremble ; tout son univers autour de lui frémit. « Le Dieu ! Voici le Dieu ! »

Descartes voulut vivre seul, par l'expérience de cette inspiration sibylline, qui s'élève dans les disputes, et qui bouillonne déjà, quoique contenue, dans la moindre conversation. Naturellement si l'on hait ou si l'on méprise ; mais encore mieux si l'on aime ; car la contradiction irrite encore plus, venant de ce qu'on aime. Cette fureur de persuader n'est que crédit aux mouvements du diaphragme ; et les naïfs héros d'Homère, très près du vrai par le naturel, placent justement là leur pensée. Mais le jugement commun ne veut pas admettre un seul moment qu'un tumulte de sang et de peaux soit le principal de ces pensées brillantes, de cette éloquence emportée et emportante, de ces rêveries aussi émouvantes que des objets. Révélation, pressentiments, raisons flamboyantes d'aimer, de haïr, de craindre, d'espérer. Seul peut-être sur la planète, le philosophe de l'animal machine a su trouver le vrai nom de cette redoutable poésie. C'est pourquoi nous le voyons heureux et libre parmi ces bonshommes à bonnets fourrés dont Rembrandt nous a conservé l'image ; ce mouvement du commerce et de l'industrie l'instruisait sans le troubler.

La haine n'est sans doute que le souvenir de la colère, et la timidité est à l'origine de tout. La voix mal posée irrite, et le tremblement marque le passage de la peur à la colère, si naturelle en ce dieu enchaîné. En vérité il est bien vite fait de trouver un ennemi dans le contradictoire, surtout habile ; celui-là vous a donné de l'humeur, comme on dit si bien, à une première entrevue, et vous a fait dire quelque sottise, ou seulement forcer une idée juste. Désormais, et seulement à le voir, vous prévoyez la même déroute, et déjà le tumulte s'élève ; d'avance vous le chargez, de vos propres fautes. Ce genre de prédiction à soi-même est toujours vérifié. De là ce mot des passionnés, auquel on ne peut rien répondre : « N'avais-je pas raison » ? Voilà ce que c'est que croire à la Sibylle.

Ces difficultés sont de tous les temps. Aucun progrès, ni des machines, ni des institutions ne peut civiliser cette plèbe qui est au-dessous du diaphragme, ni cette autre plus généreuse d'apparence, non moins brutale, qui est au-dessus. Il faut que chaque homme soit ici législateur de soi, et depuis l'âge des cavernes ; dont le commencement est de ne point prendre les convulsions d'entrailles comme des oracles. Sans quoi tout le changement depuis Hérodote sera que notre Pythie ambulante suivra une espèce d'ordre en ses vociférations, et, comble d'horreur, un de ces jours, citera Descartes.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXVII

L'homme sans tête

[Retour à la table des matières](#)

L'Homme thoracique est roi dans *Illiade* et *Illiade* n'est pas loin de nous. J'admire le héros naïf qui sent la délibération au-dessous du courage et du côté du ventre ; c'est la peur qui pense, c'est la faim qui pense ; ainsi les discours prudents remontent de la partie animale ; la colique est le corps du raisonnement. C'est pourquoi le héros frappe sur sa poitrine pour réveiller le centre de puissance. Par la honte qu'il a de ce ventre poltron, la colère s'éveille autour du cœur, et les muscles frappeurs se tendent et s'arment sur la cage gonflée d'air ; les épaules s'élèvent et l'impérieux mouvement envahit tout le tissu athlétique.

L'armement y aide. De tout temps l'homme s'est déterminé en bouclant sa ceinture, afin de réduire la partie méprisée. Il n'est point de héros à ventre déboutonné. Le javelot et le bouclier disposent les mains pour le combat. En cette mimique, qui assure la victoire du thorax sur le ventre, la tête n'est point sentie ; ce n'est qu'un froid observatoire, qu'il faut protéger, mais que l'on ne

consulte point sur le bien et le mal. Fuyez ou combattez, épargnez ou massacrez, la tête réglera vos mouvements aussi bien, d'après ce qu'elle voit et d'après ce qu'elle entend. Dans une vie active, et quand les machines les plus simples sont seules employées, il est plus difficile d'oser que de concevoir. C'est pourquoi c'est le courage qui est roi, et non pas le savoir.

Ces idées n'ont pas beaucoup vieilli. Par premier jugement, pour presque tous, le courage est la vertu même, parce que la peur est l'esclavage essentiel. Aussi voit-on que ces pirates grecs se glorifient d'avoir osé ; et la seule justice dont ils aient l'idée est celle qui donne la plus grande part à l'homme le plus courageux. L'injustice est affront ; elle humilie plus qu'elle ne prive. La colère gouverne l'État comme elle gouverne l'individu, par droit de puissance. Tout l'emmêlement du droit et de la force vient de là.

Nous connaissons tous quelque homme thoracique. Assez intelligent pour les affaires de chaque jour ; mais il s'y ennuie ; il ne sait pas plus disputer que marchander ; cela lui paraît convenir à des usuriers ; cela s'accorde trop bien à la prudence, qui au fond n'est que peur. S'il devait loger quelque part en son corps la fonction raisonneuse, c'est au diaphragme qu'il penserait, comme le héros homérique ; et s'il est avare de temps en temps, comme tout le monde, il n'en est pas fier. Aisément il abandonne ce qui lui est dû, dès qu'il peut mépriser. Pareillement vous le voyez vaincre l'amour, si l'amour n'est que désir ; et ce n'est point lui que l'on voit soupirer et tirer la langue devant une porte fermée, comme on voit faire aux chiens. Ses victoires sont d'ambition, ses défaites sont d'ambition. Celle qu'il veut posséder, ce n'est point la plus désirable, mais la mieux gardée ; par ce détour il estime la vertu bien plus haut que la beauté. L'orgueil est ce qui le compose, et c'est la violence qui met de l'ordre en lui. Tel est le Chevalier, si bien nommé, et si aisé à reconnaître par son mépris attentif pour les artisans et pour les penseurs, qu'il met ensemble. Et, certes, qui n'est point du tout Chevalier ne vaut pas cher, et ne formera même pas une pensée. Mais le pur Chevalier ne sait rien de cela, ni d'aucune chose, la sagesse, si l'on peut ainsi dire, qui lui est propre, ne s'élevant pas au-dessus de la naissance du cou. C'est l'homme sans tête que Rodin sculpta par aventure, et qui marche dans *Liluli*. Il ne faudrait pas moins que la tête de Platon pour achever dignement cet homme-là.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXVIII

La tête sans l'homme

[Retour à la table des matières](#)

Le héros homérique ne pense point avec sa tête. La délibération est toujours entre le cœur et le diaphragme. Deux puissances l'intéressent dans ce corps qui est lui. Le ventre a faim et le ventre a peur. La faim est invincible, mais la puissance de la faim est mesurable ; il n'y a qu'à lui faire sacrifice de bœufs, de moutons et de porcs ; et remarquez que le repas est toujours un sacrifice aux dieux ; sous ce rapport l'homme ne peut qu'accepter la nécessité ; il n'a aucun espoir de la vaincre. La peur est plus vorace, et même on ne sait que lui donner, car plus on lui donne et plus elle prend. L'annonce de la peur est principalement sentie au creux de l'estomac ; c'est là qu'est logé l'ennemi intime ; c'est lui qu'il faut vaincre en réveillant le sentiment généreux, qui loge dans la poitrine. C'est pourquoi, dans les circonstances difficiles, le héros parle à son propre cœur. Jamais le héros ne parle à sa tête ; ce n'est qu'une fenêtre par où l'on voit et par où l'on entend ; par où l'on mesure le jet du javelot, par où l'on découvre le défaut de la cuirasse. Tout cela se fait au mieux pourvu que le diaphragme soit soumis. La tête est bonne à tout, à la fuite, à la ruse, à la défense, à l'attaque ; mais aussi elle ne choisit point ; ce

n'est qu'un agent d'exécution. Convenons que cela n'est pas mal décrit, si l'on va au plus pressé.

Nous autres, nous voulons penser avec notre tête. D'où vient ce fort préjugé ? Je suppose que l'abus de la lecture y est pour beaucoup. Presque toujours, quand un homme dit qu'il a la tête fatiguée, c'est qu'il a les yeux fatigués. Et il se peut bien que ce que nous appelons notre pensée ne soit qu'une lecture par souvenir, ou bien une récitation ; œil, oreille, langue, c'est toujours la tête qui raisonne ; mais raisonner n'est point penser. Cette machine à calculer, qui continuellement bourdonne entre le gosier et l'oreille, est ce qui nous fait croire que c'est la tête qui gouverne. Au contraire cette division est le signe du mécanisme ; l'homme bien gouverné n'a pas de parties. La physiologie nous trompe aussi ; car, même lorsqu'elle nie l'âme, cette ombre ou ce souffle, elle la cherche encore ; et trouvant ce bureau central qui commande à tous les nerfs, c'est là qu'elle loge toute délibération et toute décision, comme s'il y avait un autre homme en ce bureau et à la réunion de tous ces fils, un autre homme qui ferait marcher l'homme, recevant des messages venus des yeux, des oreilles, de la poitrine, du ventre, des jambes et des bras, et renvoyant des ordres à tous ces serviteurs. Ce n'est que mythologie.

Si l'on efface tout à fait l'idée superstitieuse d'un pilote logé quelque part, le cerveau et tous les autres centres, ainsi que les ramifications nerveuses, expriment seulement que rien ne se passe en une des parties du corps qui n'ait sa répercussion dans toutes les autres. Et quand je juge d'après les actions qu'un homme pense, je ne veux pas dire autre chose que ceci, à savoir que c'est le tout qui gouverne sur les parties. C'est ce qu'exprime l'athlète, ce corps pensant. Au contraire dans l'égaré, l'ivrogne, le fou, on voit que les parties communiquent mal avec le tout. Et il est clair d'après cela qu'une lésion du cerveau troublera la pensée ; mais conclure de là que la pensée est dans le cerveau, c'est conclure très mal, et toujours d'après la supposition du pilote ou homoncule, qui est mythologique. Par bonne fortune, je lisais en ces temps-ci tantôt *Illiade* et tantôt nos honnêtes, et laborieux psychologues, peut-être avec l'idée d'expliquer Homère par les psychologues ; mais c'est Homère toujours qui redresse et corrige les psychologues, remettant un corps à cette tête bavarde.

Sentiments, passions et signes (1926)

XXXIX

Âme et corps

[Retour à la table des matières](#)

La morale n'est ni incertaine ni cachée ; mais les politiques voudraient dire qu'elle est incertaine et cachée, car ils la craignent. Le principe de la morale est dans le catéchisme, c'est que l'homme est composé d'un corps et d'une âme. Sur quoi l'homme libre se met aussitôt en défense ; il craint l'église et le prêtre. Je crains aussi l'église et le prêtre ; mais j'ai depuis longtemps remarqué que l'église et le prêtre ont terriblement peur de la morale du catéchisme.

« Corps et âme ? dit l'homme libre, montrez-moi cela. Prouvez-moi cela. » Je décris. Quand j'aurai décrit ce corps humain, qui tombe, qui se couche, qui dort, qui mange, qui bondit au bruit et tremble tout, qui fuit, qui piétine, qui déchire ou mord selon l'occasion, qui est petit et faible devant les choses, qu'une mouche aveugle, qu'un vent froid peut tuer, je n'aurai décrit qu'une partie de l'homme. Il reste à décrire le gouvernement intérieur, et ce n'est pas peu ; tout homme y tient, et même plus qu'à la vie. Celui qui a perdu le gouvernement de soi est appelé fou ; nul ne souhaite d'être fou ; nul n'est fier ni content d'avoir été fou. Nul n'est fier de se réveiller comme Ajax, parmi des

troupeaux qu'il a massacrés. Nul n'est fier de s'être sauvé de l'incendie en piétinant sur les faibles ; nul n'est fier d'avoir lâché quelques mots confus et embrouillés alors qu'il voulait parler net ; nul n'est fier d'avoir eu peur d'une ombre ou d'un grincement de porte ; nul n'est fier d'avoir mal raisonné, que ce soit par préjugé ou par emportement.

Regardez bien. En tous ces cas, c'est la mécanique du corps qui a conduit les actions et les paroles, c'est l'animal à forme humaine qui s'est trouvé le plus fort. Le gouvernement intérieur a été entraîné, manœuvré ou dupé par le mouvement des muscles et des humeurs ; instinct, coutume, passion, c'est toujours le corps qui mène, en toutes nos fautes, en toutes nos sottises. Puisque nous le savons, puisque nous en sommes piqués, honteux, ou désespérés, selon l'effet, c'est donc que nous avons autre chose à faire que de suivre l'animal. Juger, décider, agir, voilà les fonctions de l'âme.

« Mais, dit l'homme libre, l'âme n'est peut-être rien autre chose qu'une santé, un équilibre, une force du corps. Rien ne prouve que ce qui juge et veut soit séparable, et doive survivre. Vous nous jetez dans d'autres peurs. » Aussi n'ai-je rien annoncé, de pareil, ni rien promis de pareil. Je dis que l'homme doit sauver son âme, la sauver maintenant, se gardant de fureur, de brutalité, de maladresse et de sottise ; cette tâche suffit bien. Je dis que le moindre scrupule, le moindre examen, la seule attention au moindre travail, à la plus humble pensée, ont pour fin de sauver ce pouvoir de juger et de vouloir, qu'on l'appelle âme ou de tout autre nom. Mais qu'est-ce que parler en homme ? Ce n'est jamais inventer des noms nouveaux ; c'est toujours mieux entendre les anciens noms. « Trahir son âme », c'est un trait du génie de Molière. Peut-on dire mieux ? J'ai donc à sauver mon âme, par retenue, examen, doute, résolution, par courage, tempérance, justice, contre peur, menace, prestige, contre coutume et autorité. Le corps est assez éloquent ; il tremble devant l'action difficile, mais il tremble aussi devant le chef, et du même tremblement ; cela est assez clair. Autant que le corps me mène, je perds mon âme. Il faut que je retourne à mon âme ; il faut que je trouve en moi-même, et par libre décret, de quoi respecter sans trembler, de quoi obéir sans trembler. Si non, refus. Je dois sauver mon âme ; le reste ne compte point, et Polyeucte a raison. Le catéchisme est un livre dangereux.

Sentiments, passions et signes (1926)

XL

Adam

[Retour à la table des matières](#)

Nier la guerre, nier l'injustice, nier l'hypocrisie, nier la sottise, nier l'infatuation, c'est un moment abstrait et de jeunesse. C'est une pensée désertique. L'imprudent philosophe se trouve retranché et seul. Hors de lui-même, dans tous les sens de cette riche expression. À quoi répondent des utopies assurées de leur forme, mais sans contenu ; l'humanité n'y est plus. Il faudrait revenir et reprendre, rapporter l'idée à l'objet, saisir quelque chose ; comme le vrai géomètre, qui redevient toujours physicien ; mais c'est encore une maigre pensée qu'une pensée physicienne. Le médecin même a la vue trop courte. C'est l'humanité saine qui attend son médecin, ou pour mieux parler son masseur et son maître à danser.

Chacun connaît, quand ce ne serait que par des images photographiques, cet Adam de Michel-Ange déjà séparé du créateur, et tendant vainement la main. L'interprétation immédiate est théologique, et vient aisément à l'esprit. Mais étudiez les détails, en vous aidant d'une loupe si vous n'avez mieux. Le regard du premier homme exprime la simplicité, la bonne intention et la prière ; mais le cou gonflé de muscles et de sang fait paraître une force rebelle et déjà inquiète ; d'où vous saisirez que cet animal encore à demi couché s'effraye de lui-même, et refuserait, s'il n'était trop tard, cette existence com-

posée et prodigieuse. Tous les dieux en ce corps humain, tous les présages, tous les miracles, tous les rêves. C'était une petite chose, et assez facile, de dompter les chevaux et d'inventer les métiers ; cent fois faite et refaite par audace, prudence et curiosité. Il y a de l'artisan en ce premier homme, et bien sûr de lui. « Mais, semble-t-il dire, je vais donc rester seul désormais, pour une longue suite de siècles, au milieu de ces choses que tu as faites et que, d'un simple mouvement de tête, je fais bouger toutes. Et pis encore, produisant de moi-même et regardant aux yeux ma propre image, et mes passions multipliées, et ce moi qui n'est pas moi, et qui est mon frère, mon fils et mon égal. Et, de pis en pis, cette sœur identique et étrangère, ce ventre souffrant et créateur, père des dieux et des hommes ; et ces naissances et ces morts, et ces plaintes ambiguës, ce bruit dit discours, ces pas rythmés sur la terre. Comment gouvernerai-je cela, qui est moi-même ? Donne un conseil, seulement un conseil. » Mais Dieu pense déjà à beaucoup d'autres choses. Il faut que l'homme s'arrange de lui-même, et découvre sa propre loi.

L'homme se sent lui-même très bien, et se connaît très mal. D'où vient que s'il veut suivre seulement la partie de lui qui invente les machines, sans discipliner le frémissant animal, tout est jugé et rien ne se fait. Tout est jugé, et c'est bien facile tant que l'on observe les sociétés comme on ferait pour des montres ou des tourne-broche. Quoi de plus simple alors que de changer ce qui ne va pas ? Toutefois rien ne se fait, car c'est l'homme qui est pièce dans cette machine, où le moindre changement produit une émeute des imaginations, et une crispation redoutable ; à moins qu'au contraire ce ne soit le tumultueux amour qui fasse manquer les prudentes pensées de Solon ou de Lycurgue. D'oit par l'expérience de l'enthousiasme traître, tout vient à l'ironie, comme Hegel l'a marqué. Revenir donc, il le faut, comme ce puissant maître à penser le fait si bien ; et contempler l'humanité en sa longue histoire, afin de se comprendre soi-même tout. Toutefois méfions-nous de l'histoire ; car elle n'est que trop sujette à analyser les situations et les événements selon l'intelligence mécanicienne. La vraie histoire, cependant, subsiste immobile, et nous crève les yeux ; car l'homme a laissé partout l'empreinte de sa vraie nature. Œuvres humaines, miroirs de l'âme. Poésie, musique, temples, pyramides, statues, il faut qu'en tout cela je me reconnaisse, en vue d'ordonner mes puissances, mes essais, mes fautes. En moi-même, je ne trouve rien que colère contre colère, qui ramène tous les maux. C'est en ce sens que j'ai voulu dire que poésie et religion, comme dans Homère, sont un premier contour de l'homme, et que, sans ce secours, l'homme ne pense que sa pensée, et ne sait que faire de ses mains. Pour parler autrement, je dirais que la pensée prolétarienne, formée d'après les choses, les travaux et les machines, scandalisée et non éclairée par l'expérience directe des passions, ne peut suffire à l'organisation politique. Juge des effets seulement, mais privée ici de moyens par l'ignorance des causes. La violence est la loi intime et secrète de ces existences idéologiques ; c'est par cette secousse seulement qu'elles sont ramenées au niveau des conditions réelles, sans autre lumière que leurs propres actions. Aussi, derrière eux, la même herbe repousse. Il n'y faut qu'une saison.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLI

L'humeur

[Retour à la table des matières](#)

Aristote dit que le cœur est impérieux et ne sait point se plier. Cet aperçu concernant la paix des familles ne serait pas remarqué sans la gloire du nom. Ce qui importe, en ces vieux livres, c'est quelquefois moins ce qu'ils disent que l'attention que nous y portons. Réveillant donc cette idée antique, je la traduirais en disant que dans les familles on ne transige jamais. On y est aimé ; on n'y est pas supporté. Assurément nous attendons trop de ceux que nous aimons ; et sur le fond d'affection le moindre déplaisir fait tache d'encre. À chaque fois tache d'encre. On ne peut transiger ; ce serait promettre d'aimer moins.

Toutefois ce raisonnement est plutôt un effet qu'une cause. En ces liaisons de sang et d'humeurs, tout se passe physiologiquement. Je vois deux houles qui se contrarient, et qui soudain lancent l'écume et le bruit. Nous sommes un vase d'eau salée, et dont les parois aux mille contours rendent encore choc pour choc ; l'humeur saute et ressaute. La joie familiale ressemble à la paix du

jeune marsupial qui se blottit. dans la poche maternelle ; ce miracle ne s'use point. Mais la surprise d'un mouvement heurtant, que nous nommons indignation, refus, mépris, dégoût, ne s'use point non plus. On conçoit trente ans de blâme, ce qui est un genre de fidélité. Il faut dire que l'amour se change en haine, mais par des mouvements, et bien au-dessous de nos pensées. Ce genre de haine ne dure pas, mais il revient. J'ai vu des scènes entre père et fils, inavouables, toujours oubliées et pardonnées, toujours recommencées. Il y a une grande partie de l'éducation que la famille ne sait pas donner ; c'est le monde indifférent qui la donne, ou bien le maître d'école, qui n'est pas payé pour aimer. Remarquez que la politesse n'est point d'usage dans les familles ; elle serait presque injurieuse ; le cœur doit suffire à tout.

Le cœur a trop de choses à dire, et il n'a qu'un langage. Il bat pour une porte trop vivement fermée ou pour un faux pas, comme il bat pour la charge. Mon humeur est toujours vraie, parbleu, au sens où un fou est vrai. Mais le vrai d'un homme n'est pas d'être fou. Ceux qui écrivent de la sincérité ne voient pas toujours cette trappe sous leurs pieds ; ils y sont pris, puissants ou non, jusqu'à dire quelquefois qu'un auteur n'est pas sincère, puisqu'il choisit, et que le poète est le moins sincère des hommes. La confusion est ici au comble ; car le premier mouvement, qui est d'humeur, ne peut pas être dit sincère toujours ; les regrets et les excuses sont souvent bien plus sincères que l'humeur. Il faut donc savoir gré à l'auteur et au poète de choisir parmi les cris variés qui leur viennent. Mais il y a mieux à dire. Car je remarque que l'auteur et le poète, autant qu'ils ont le grand secret du style, savent très bien conserver le mouvement de nature, et même le chercher et l'attendre ; non pas fou, non pas n'importe quel, mais au contraire éclairant et portant la raison. Or, justement, pour mériter ce beau mouvement, il faut savoir attendre et refuser ; et, selon mon opinion, c'est refuser le malheur ; c'est guetter le bonheur d'expression, comme on dit si bien. Il y a beaucoup de ruses dans cette chasse ; mais le poète trouve la plus sûre dans la chanson même, dans la chanson sans paroles qui le dispose d'abord selon le bonheur ; et, s'il se soumet à cette condition, il élimine ce heurt de la houle contrariée ; c'est ainsi qu'il sauve l'humeur, et nous rend l'homme entier, corps et pensée ; ce que la statue de l'athlète exprime aussi, mais plus simplement, parce que la pensée est bornée à la forme heureuse. Le poète chasse donc un gibier plus rare. Ces exemples sont propres à faire comprendre que le naturel n'est pas sous notre main ; il faut le chercher et le conquérir, peut-être le mériter par le travail. L'ancien potier exprimait quelque jour son propre bonheur par l'amphore parfaite et sincère. Il ne s'y trompait point ; il vendait les autres ; mais celle-là il l'offrait.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLII

Les méchants

[Retour à la table des matières](#)

Il faut toujours céder un peu aux méchants. Pensez aux enfants méchants, et au pouvoir qu'ils prennent ; toute leur vie ils garderont les mêmes privilèges, pourvu que leur malice ne se fatigue pas, pourvu qu'ils restent capables de bouder ou de récriminer jusqu'à ce qu'on leur donne satisfaction. Il n'y a peut-être point de bonne humeur ni de sagesse qui tienne contre les signes de la fureur ou de la haine. Imiter le monstre ou l'apaiser, il n'y a point d'autre parti. Mais il faut sans doute une haine cuite et recuite pour soutenir assez la colère par des arguments. Je ne crois pas que l'art puisse jamais surpasser et vaincre le naturel dans cette fonction de tyranniser. La bile gouverne partout. L'homme de jugement se trouvera mieux d'observer ces colères comme il ferait d'un phénomène de la nature, et enfin de mettre le cap au vent, sous petites voiles ; et même il y trouvera du plaisir. Le métier de courtisan est sans doute vil, mais il est premièrement très intéressant. Manœuvrer, dans l'ordre des choses, c'est vaincre, mais dans l'ordre humain c'est obéir. Les méchants n'ont donc pas fini de gouverner.

Quand je parle des méchants, je n'entends pas, comme on voit, des espèces de diables rusés qui feraient les hypocrites ; j'entends les violents, tous ceux qui s'abandonnent à leurs passions, tous ceux qui jugent ingénument d'après leurs désirs, et qui sans cesse forcent les autres, sans s'en douter, et même en criant de bonne foi que personne n'a d'égards pour eux. La force des méchants, c'est qu'ils se croient bons, et victimes des caprices d'autrui. Aussi parlent-ils toujours de leurs droits, et invoquent-ils perpétuellement la justice ; toujours visant le bien à les entendre ; toujours pensant aux autres, comme ils disent ; toujours étalant leurs vertus, toujours faisant la leçon, et de bonne foi. Ces accents, ces discours passionnés, ces plaidoyers pleins de mouvement et de feu accablent les natures pacifiques et justes. Les braves gens n'ont jamais une conscience si assurée ; ils n'ont point ce feu intérieur qui éclaire les mauvaises preuves ; ils savent douter et examiner ; et, quand ils décident à leur propre avantage, cela les inquiète toujours un peu. Bien loin de demander avec fureur, ils sont assez contents si on leur laisse ce qu'ils ont ; ils accorderaient tout pour avoir la paix, et ils n'ont point la paix. On tire sur leur vertu comme sur une corde. Le méchant leur dit : « Vous qui êtes bon, juste et généreux. » Les braves gens voudraient bien être tout cela ; ils trouvent qu'ils n'y arrivent guère. L'éloge leur plaît autant qu'à d'autres ; mais le blâme les touche au vif, parce qu'ils sont trop portés à se blâmer eux-mêmes, et à grossir leurs plus petites fautes. Ainsi l'on a deux moyens de les conduire.

Ajoutons aussi qu'ils sont indulgents, qu'ils comprennent les violents, qu'ils les plaignent, qu'ils leur pardonnent ; et qu'enfin ils portent en eux un principe de faiblesse et d'esclavage, ils sont heureux. Ils se consolent, ils se résignent. Enfants, ils jouent dans un coin avec un bouchon qu'on leur a laissé. Hommes, ils savent encore se plaire à des biens dont les autres ne veulent pas, ce qui fait qu'ils oublient trop vite le mal qu'on leur a fait. Ce n'est pas une petite ressource que la mauvaise humeur ; et c'est sans doute pour cela que les bilieux conviennent pour la politique ; ils sont craints, et, chose singulière, ils sont aimés dès qu'ils ne font pas tout le mal possible ; un sourire de leur part, un compliment, un mouvement de bienveillance sont reçus comme des grâces. On n'est point fier de plaire à un brave homme, au lieu que l'on travaille à faire sourire un enfant maussade. Le plaisant c'est que le méchant qui lira ces lignes se dira à lui-même qu'il est bon, tandis que le bon se demandera s'il n'est pas en effet bien méchant. Ainsi ce discours, qui vise les méchants, n'atteint que les bons.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLIII

Amour et haine

[Retour à la table des matières](#)

Descartes est le premier qui ait su dire que la passion de l'amour est bonne pour la santé et qu'au rebours la passion de la haine est une sorte de maladie. Le *Traité des Passions* est bon à lire, mais un peu difficile par le détail d'anatomie et de physiologie qui veut quelque préparation. Voici d'abord, en gros, l'idée étonnante et neuve qui oriente Descartes en ses recherches. Comme nous avons été enfants avant d'être hommes, nous conservons la trace de nos premières amours et de nos premières haines. Or, le petit être encore sans connaissances, que peut-il aimer, sinon la bonne nourriture ? Et que peut-il haïr sinon la mauvaise ? Au lieu donc d'appeler par gestes et par discours ce qu'il aime, au lieu de repousser de même ce qu'il hait, il commence bien plus bas, par des gestes intérieurs en quelque sorte, accueillant les sucres favorables par une aisance et une confiance dans les mouvements vitaux, qui précipitent la nutrition et la croissance. Et, au contraire, devant les choses nuisibles, comme mauvaise nourriture ou air empesté, il se ferme en quelque sorte, et même se contracte par une énergique nausée, ce qui va à ralentir la vie et presque à la suspendre.

Or, peu à peu, et à mesure qu'il apprend à connaître choses et êtres, il vient aussi à aimer ou à haïr des objets qui n'ont point de rapport immédiat avec les fonctions vitales, mais le pli est pris, de désirer comme de repousser. Les mouvements physiologiques qui ont été joints si constamment au premier amour et à la première haine sont encore joints, par la force de la coutume, à tout amour et à toute haine, même de l'ordre politique, moral ou religieux. Au reste les mots si expressifs comme répugnance, dégoût, horreur, ne sont pas moins naturels que la grimace du nez et de la bouche pour manifester l'esprit de secte et la condamnation de l'hérétique.

Certes, aimer en un homme, c'est bien autre chose que mieux respirer, mieux digérer, mieux assimiler ; mais c'est tout cela premièrement. Et haïr, quand ce serait haïr l'injuste ou le méchant, c'est toujours premièrement et profondément se retenir de vivre. Méditez sur cette idée ; elle en vaut la peine. Tous les signes la confirment, et tous les gestes, et ces mille liens de la haine et de la colère, que l'on sent si vivement, et qui redoublent encore l'irritation. Car tel est l'entraînement de ces passions tristes que nous ajoutons encore cette tristesse au compte de l'ennemi. À celui dont la seule pensée nous rend littéralement malades, nous pensons sans bienveillance. C'est tout comme s'il nous détruisait par sa seule idée. Aussi peut-on suivre sur un visage une vieille rancune, comme on y suivrait un accès de foie. Et, au contraire, dans les moindres mouvements et jusque dans l'accent de l'amour, quel qu'en soit l'objet, et quand ce serait même l'amour de Dieu, on sent aussitôt comme une vie déliée et délivrée, enfin une allégresse, une aisance et une grâce.

Partant de là, on est conduit à vouloir se disposer en toute circonstance, plutôt selon l'amour que selon la haine. Mais comment faire ? La maxime de Descartes est ici que les mêmes actions auxquelles nous sommes souvent conduits par la haine peuvent aussi résulter de l'amour, ce qui revient à dire abstraitement qu'il vaut mieux agir par amour pour le bien que par haine pour le mal contraire ; mais cette maxime n'est pas toujours aisée à étendre aux cas particuliers. Voici un cas assez simple. On élèvera mieux un enfant en méditant sur ce qu'il fait voir de bon qu'en étant attentif seulement à la faiblesse, à la frivolité, à la négligence, aux défauts enfin qu'il montre. Autre exemple ; si vous enseignez le violon, ne remarquez que les notes justes ou presque justes ; laissez les fausses notes tomber dans l'oubli. Faites-y attention, cette règle n'est pas autre chose que la règle de charité. Mais il faut des années pour la découvrir en son immense étendue.

Une règle plus simple, d'abord plus à portée, et bien plus efficace que l'on ne croit, est de se former aux gestes de bienveillance, et d'abord de délier, en commençant par les mains et le visage, tous les gestes qui expriment un commencement de fureur, par exemple poings fermés, dents serrées, sourcils froncés. Ce n'est que politesse ; mais la politesse est d'importance et a de grandes répercussions sur ce régime interne qui accompagne toujours les mouvements de l'amour et de la haine. Car par l'unité du corps humain, et la continuelle communication d'une partie à une autre, il est impossible que le

dehors soit changé sans que le dedans le soit aussi. En sorte qu'il y a une médecine du foie et de l'estomac par les gestes du bon accueil. Qu'on juge de ce que pourrait la vraie charité, même comme moyen de vivre vieux. Cette remarque est du même ordre que celle qu'on fait à l'enfant en colère : « Oh ! qu'il est laid ! » Retenez cette maxime : le geste gouverne l'humeur. Il est donc sage de rechercher toute occasion de politesse.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLIV

Natures

[Retour à la table des matières](#)

Chacun remarque des différences d'aspect entre les hommes, et même y lit comme dans un livre. Un homme grand, chargé de muscles, riche de sang, n'aura pas les mêmes passions, ni par conséquent les mêmes opinions qu'un homme petit, au regard noir, au teint bistré. L'obèse est encore un autre homme ; et il est clair, par la seule structure, que, pendant que les deux autres s'emploieront à conquérir, l'homme gros pensera principalement à conserver sa place. Ces portraits sont abstraits et sans nuances. Un visage humain annonce quelque chose de plus riche ; on dirait que, de ce regard, de ce nez, de tous ces plis, sortent des passions et des jugements. Le désir, le projet, l'entreprise sont logés là, et souvent debout sur le seuil. La bouche propose, récrimine, se souvient. Les mains parlent encore mieux peut-être, courtes ou longues, grasses ou maigres. Tout cela est hérité ; tout cela annonce non pas une destinée extérieure, mais au contraire une nature rassemblée, fortifiée, invincible, qui gouvernera autour de soi selon sa forme. Les bonnes femmes

qui veulent lire l'avenir dans les mains avouent par là que chacun fait son avenir.

Cette autre destinée, intérieure celle-là, et qu'on nomme prédestination, porte-t-elle toute une histoire d'avance écrite ? Ce n'est pas si simple. Nos actions ont la forme de notre corps ; mais elles ont aussi la forme des choses, et encore plus la forme des autres hommes autour. Un métier, la guerre, un naufrage, changent les actions, sans changer pourtant la manière d'agir, ni le pli des cheveux. La nature individuelle se retrouve la même. Qu'un homme devienne roi ou mendiant, ce sera toujours le même œil noir ou gris, la même bouche prudente ou indiscreète, la même main ; entre cette persistance de la nature en chacun et la variété sans mesure des rencontres, notre histoire passe comme au laminoir, recevant à chaque moment la double empreinte. Ainsi c'est assez de dire que nous recevons notre structure et ne la changeons guère ; il ne faut point dire que nous recevons aussi nos actions en héritage.

Mais du moins nos vices et nos vertus ? C'est encore aller trop vite. Peut-on parler de vices et de vertus sans avoir égard aux rencontres ? Non, mais plutôt d'une constante manière d'agir et de sentir, qui se reconnaît dans le bien et dans le mal. Une colère n'est point mauvaise toujours ; un soupçon n'est pas injuste toujours ; la ruse est vertueuse et raisonnable souvent ; discrétion et dissimulation peuvent suivre d'une même humeur et d'un même foie. Le même amour peut être dévoué ou ennemi, selon que vous favorisez ou contrariez ce qu'il aime, et il y a une sorte d'obstination dans la fidélité. Un tableau des tempéraments, quand il serait tracé par Esculape lui-même, n'équivaudra nullement à un tableau des vices et des vertus, mais plutôt il donnera à tous les vices et à toutes les vertus une couleur et un visage. Car il est clair qu'un gros homme sera mauvais à la course ; clair aussi qu'un garçon maigre et agité ne vaudra rien dans un fauteuil à surveiller les mouvements des autres ; et de ces contrariétés il suivra une humeur aigre et une méchanceté, au lieu que toute nature sera heureuse et bonne par son libre développement. En sorte que, quoiqu'on ne puisse point changer les natures, pas plus qu'on ne peut aplatir des cheveux frisés, néanmoins on peut se fier aux natures. Bien mieux, c'est parce qu'on ne peut point changer les natures que l'on peut s'y fier. Qui descend jusque-là, il touche le roc. Et la puissance d'un César ou d'un Alexandre venait sans doute principalement de ce qu'ils aimaient les différences, ne faisant jamais reproche au poirier de ne point produire de prunes.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLV

L'amour de soi

[Retour à la table des matières](#)

Les gens, presque toujours je les prends aisément comme ils sont. Même quand j'aurais un miraculeux pouvoir de les changer, je n'en userais point témérairement. Avars, colériques, insoucians, naïfs, rusés, ambitieux, emphatiques, flegmatiques, cela peut plaire ou déplaire ; mais je sais du moins que ce ne sont point des couleurs qu'on pourrait changer sans changer tout l'édifice, comme on repeint une porte. Au contraire, je craindrais, en essayant de changer ces traits-là, d'en changer d'autres, de rompre un équilibre, et, en voulant corriger quelque défaut, de mutiler une vertu cachée justement derrière. Bref, je suis volontiers jusqu'aux extrêmes conséquences cette idée Aristotélicienne que les vices et les vertus de chacun lui sont attachés et enracinés, et ne s'enlèvent point comme vêtements. Aussi je n'approuverais point ce travail d'user les reliefs d'un homme comme on voit que s'usent les monnaies, enfin de le polir et atténuer de façon qu'il ressemble un peu plus à l'homme moyen. Au contraire, je souhaite qu'il se produise tout, qu'il développe pleinement sa nature propre. Car il ne peut point sauter hors de lui-

même, ni emprunter la vertu d'un autre. S'il est roux, il vivra roux, et aura une vertu rousse.

Mais qu'en cela il soit esclave, esclave de lui-même, c'est ce que je n'entends point. Tout au contraire, je le vois esclave en ce qu'il se laisse déformer ou décolorer par les circonstances, perdant une parcelle de son propre être à tous les chocs. Libre au contraire autant qu'il pousse ses reliefs selon sa loi intérieure. On ne se change utilement qu'en développant ce que l'on est ; bon ou mauvais, ce n'est pas ce qui m'intéresse ; mais plutôt je dirais que ce qui se développe est bon, que ce qui est mutilé est mauvais. C'est ce que m'enseigne le nom même de vertu, qui est bien beau ; on dit la vertu d'une plante ; on désigne par là les effets qu'elle produit par sa nature, sans considérer si ces effets sont utiles ou nuisibles à quelqu'un. Et de même c'est à nous d'user d'un homme selon ce qu'il est, et de ne jamais reprocher au poirier de ne point produire de prunes. Des leçons de Platon est sorti Aristote, qui est presque le contraire de Platon ; non point un autre Platon qui n'eût été qu'un singe, mais un Aristote plus que jamais Aristote ; tel fut le plus beau fruit du plus bel enseignement. Et je suis assuré que ceux qui ont fait de grandes choses, et que l'on voit qui furent si bien servis, sont premièrement des hommes qui acceptent les différences, et même qui les aiment. Et au contraire, quand on remarque que les subordonnés imitent le maître, et jusqu'à la forme de son nez, s'ils pouvaient, rien ne va.

Cette remarque est vérifiée souvent dans les affaires d'industrie ou de commerce ; car souvent une maison réussit par deux hommes qui contrastent. Et j'ai connu qu'une grande entreprise s'était formée par deux caractères qui ne cédaient point en leur constante opposition, l'un propre à fabriquer et l'autre propre à vendre. L'homme qui sait vendre sait aussi persuader et aime persuader ; il est comme revêtu d'une naturelle politesse ; il montre de la patience dans la conversation ; mais c'est qu'aussi il s'y plaît. L'autre, celui qui fabrique, ne se soucie point de plaire, car il a affaire à des choses insensibles ; et il ne fait de discours qu'à lui-même, selon l'algèbre et le dessin. Si l'un s'était appliqué, par esprit de concorde, à imiter l'autre, leur collaboration aurait valu moins. La volonté de servir n'implique jamais qu'on se diminue soi-même. Et l'étonnante histoire des Républiques Soviétiques fait voir, aussi bien que notre Révolution même, de puissantes natures qui s'affirment dans les conflits et même s'y fortifient, sans que l'action commune en soit gênée. Et au contraire celui qui renonce à soi ne peut aider. D'où je reviens à conseiller à tout homme de s'aimer lui-même. À quoi les moralistes de vulgaire prudence diront que cette condition ne manque jamais. Au contraire, j'ai appris à nommer égoïstes et tyrans ceux qui ne peuvent se supporter eux-mêmes, et que ronger l'envie, l'envie qui est la plus folle des passions. On ne peut pas dire que l'envieux s'aime lui-même au contraire, il est triste en face de lui-même il voudrait être autre. Ambition exactement vaine, c'est-à-dire sans substance, sans pouvoir, sans espoir. Aussi l'envie est peut-être un désespoir. Car vais-je envier une facilité de mon voisin qui le fait avancer dans les mathématiques ? Envier cela, qui est de lui, non de moi ? Qu'en ferais-je ? Toute ma mathématique à moi, il faut qu'elle sorte de moi, que je la tire de moi. Je n'ai jamais à

moi que ce que je développe de moi. Ce genre de courage et ce genre d'expérience est le véritable amour de soi. L'on peut aider un homme à sauver en lui cet amour de soi ; et peut-être ne peut-on rendre au monde aucun autre service que celui-là. Et aider ainsi l'autre à être lui-même, c'est exactement le contraire de l'envie. Car j'ai remarqué que l'envieux supporte mal cette foi que d'autres ont en eux-mêmes ; et tout son art, qui est souvent profond, est de fâcher chacun contre soi, et de recruter des envieux. Et quand je sens le premier toucher de ces rayons froids, qui recroquevillent l'espérance, alors à toutes jambes je fuis. Je n'ai peur que des faibles.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLVI

Contrastes

[Retour à la table des matières](#)

La sagesse vulgaire, qui simplifie tout, veut qu'un homme soit tout bon ou tout mauvais. L'homme réel fait voir tout à fait autre chose. Méchant dès qu'il a peur, et bon à l'ordinaire. Scrupuleux au jeu, mais rusé et trompeur dans le commerce, ou bien tout au contraire. Exact aux paiements commerciaux, mais trompant l'État. Sûr associé, mais trichant aux balances. Prodigue, négligent, oublieux des dettes par l'habitude du déficit ; le même administrant très bien la richesse, si elle lui tombe. Paresseux aux actions faciles, diligent aux difficiles ; brutal un jour, et l'autre jour héroïque. menteur jusqu'à l'impudence s'il s'y met ; franc jusqu'à l'imprudance en une autre occasion et sur un autre départ. Tel prendra dans votre bourse, à qui pourtant vous pourriez confier votre bourse. La guerre fait voir de ces contrastes ; un homme courageux, dévoué, simple et cordial dans les dangers, héroïque aux blessés ou pour éteindre les poudres ; le même tient les plus vils propos sur la prostitution des femmes, dont il avoue qu'il vit à l'ordinaire. Soucieux d'un certain honneur, et nullement d'un autre honneur. Tel chef, ombrageux, violent, blessant, ailleurs

juste et sage, et même compatissant et bon. Le même homme. Chacun, en ces diverses actions, en ces sentiments opposés, montrant le même pli de moustache, le même œil, le même paquet de muscles, enfin cette nature immuable, avec ses vertus propres et ses vices ensemble. J'ai connu un policier de l'espèce la plus perfide, capable d'abuser d'un secret surpris, mais non pas d'un secret confié. C'est un grand art de reconnaître en chacun cette partie de pont, en quelque sorte, sur laquelle on peut passer.

Comment débrouiller tout cela ? J'ai vu qu'on pouvait aller assez loin par deux idées. La première est qu'un métier fait vertu, surtout quand l'action est difficile. Un bon nageur sera héros parce qu'il nage bien. Tel qui a peur sur la mer, où il ne peut rien, mettra son honneur à dompter un cheval. Un chirurgien, de ceux qui n'ont point de pitié, sera dévoué au delà des forces par cela seul qu'il voit d'effrayantes plaies à recoudre et un beau travail à faire. Bien voir la chose et la changer comme on veut, cela fait un bonheur plein. Je suppose qu'un faussaire, de monnaie ou de billets, est autant attiré par le difficile du travail que par le profit. Toute ruse plaît par elle-même, et toute action est ruse. Je me fierais à Ulysse.

L'autre idée est que tous les hommes, ou presque, ont des parties de pure vertu, par un certain genre d'honneur auquel ils ne manquent jamais. On peut se fier à la promesse d'un voleur, dès qu'il la donne de manière à se croire engagé, j'entends à l'égard de lui-même. Presque tous les hommes trompent sans scrupules celui qui se défie, comme on voit dans les marchés. Celui qui se vante de ne se point laisser tromper, c'est celui-là que l'on trompera si on peut ; à lui le cheval peint ; mais je ne crois point qu'un marchand trompe jamais un enfant. César Birotteau, le parfumeur, héros de la probité commerciale, aurait sans doute préféré, entre deux flacons, celui qui mentait le mieux. Nul n'hésite à tromper au jeu de cartes, dès que la tromperie est de règle ; aussi les ruses de guerre ne font point difficulté pour un homme d'ailleurs incapable de tromper ses amis. Ceux qui se fient aux promesses de politesse, qui sont comme bonjour et bonsoir, ne savent point la langue. En revanche, dans les contes, miroirs de l'homme, il se trouve toujours quelque forme de serment qui engage même les enchanteurs et les dieux. Il n'y a peut-être pas d'homme sans foi ni loi ; mais il n'y a guère d'homme, et peut-être n'y en a-t-il point, en qui foi et loi s'appliquent à tout. Prudence et confiance sont fortes l'une par l'autre.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLVII

Tous saints

[Retour à la table des matières](#)

La Toussaint c'est le temps du souvenir, et le souvenir est pieux ; c'est pourquoi l'âge d'or paraît alors en nos rêveries. Pourquoi le souvenir conserve ce qui est beau et grand, et laisse le laid et le petit ? Cela n'est que physiologie peut-être. Il est pénible de craindre et de haïr, car c'est vivre petitement et en esclave ; c'est se savoir faible ; et au contraire, le sentiment d'admirer est sain. Aussi, quand les êtres sont sortis du cercle de nos intérêts, naturellement nous les voyons beaux. La légende est tonique, et bonne à respirer. Telle est la loi des commémorations ; les affections vives y ajoutent encore quelque chose ; il n'y a point d'autre piété envers les morts que de penser bien d'eux ; prier pour eux signifie justement cela, et les mythes sont sans reproche. Je demande que les fautes des morts soient pardonnées ; c'est d'abord soi-même les pardonner, et par là tout est fait ; les morts sont élevés dans la gloire, et peuplent le paradis de l'âge d'or. L'enfer est moins naturel ; on le promet à ceux qui vivent encore, mais cette promesse n'est pas tenue. Au pis, la mort les efface. On ne voit pas que la commémoration pieuse ait nulle part pour correctif l'exécration

solennelle. Ce qui n'est plus, si l'on n'y peut penser que pour le maudire, on l'oublie.

Par ce jeu de l'imagination et par ce jeu des amours volontaires, nous nous trouvons précédés d'une foule de héros et de demi-dieux. Tous saints, la fête elle-même le dit, puisque la Toussaint est la fête de tous les morts. Chacun pense l'époque héroïque. Le noble imagine de très grands nobles, et le notaire imagine de très grands notaires ; le militaire remonte à Napoléon, à Turenne, à César, et se voit petit ; l'ouvrier dit qu'on ne sait plus travailler, et le syndiqué dit qu'on ne sait plus se dévouer. Tous conviennent que les intérêts et les besoins mènent maintenant le monde. Peu savent reconnaître en tous les temps un mélange de grandes idées et de petites ambitions ; peu avoueraient que le besoin de manger et de dormir était le plus fort en César comme en tout homme. Le fait est que les héros n'ont plus ni faim, ni soif, ni fatigue ; et c'est d'après cette supposition que l'histoire populaire est inventée. Homère dit : « Il est rare que les fils soient meilleurs que leurs pères ; la plupart sont pires. » Voilà une touchante idée, mais qui nous persuade aussi que tout va de mal en pis ; à cette pensée la triste saison nous incline. Croyez bien que l'homme a trouvé tout seul de se mettre à genoux, de se mépriser lui-même, et de prier pour les morts.

Ce qui est digne de remarque, c'est que le progrès est assuré par cela même ; seulement on n'en sait rien ; cette source est cachée. Il est pourtant clair que l'ancêtre et le héros, objet réel de tout culte, sont meilleurs que nous, et sont même meilleurs pour nous qu'ils ne furent jamais en leur vie réelle. Car ils étaient soumis, comme nous sommes, à cette loi de fer, que le besoin inférieur, quoique méprisable, est pourtant irrésistible ; le plus grand serment ne tiendra pas un homme quarante-huit heures sans dormir. Mais cela, que nous ne pouvons oublier de nous, nous l'oublions d'eux. Ainsi nous imitons des modèles qui n'ont jamais existé. « Les morts gouvernent les vivants » ; cette grande parole de Comte signifie que les morts sont nos rois, et dignes de l'être. Il n'y a que de grands morts, parce que les morts ne sont que des esprits. Et que seraient-ils d'autre ? En vain nous essayons de greffer nos vices et nos faiblesses sur ces tiges coupées de la terre. Et toujours est-il évident que notre pensée se forme de lire, ce qui est prendre conseil des immortels. Nous, nous ne sommes que matière ; eux, il ne sont qu'esprit. Cela veut dire que nous leur prêtons toutes les vertus que nous voudrions avoir, et que notre corps, exposé à tant de hasards, fait vaciller comme des lampes dans le vent. Eux aussi ils étaient comme nous ; mais maintenant qu'ils sont hors du monde, à jamais délivrés de faiblesse, de maladie et de mort, nous retrouvons leur pure image. Et l'esprit n'est sans doute que ce paradis des grands hommes ; car cette humanité-là, on est sûr qu'elle ne va pas se démettre d'elle-même et se trahir ; elle ne le peut plus. Telle est donc cette puissante fiction de l'Esprit Humain. Et l'esprit ne cesse de croître, car le peuple des morts ne cesse pas de se recruter.

C'est pourquoi Comte dit aussi : « le poids croissant des morts » ; et il l'entend en ce sens que les morts sont plus sages que nous. Ils nous assiègent

tous, les uns par le courage, les autres par l'intelligence, les autres par la justice et la tempérance. Et, si peu que ces âmes appuient sur nos actions, cette faible pression de tant de modèles ne peut manquer d'élever la foule des hommes un peu au-dessus d'elle-même. Cependant cette foule ne cesse de demander pardon à ses morts d'être tellement indigne d'eux ; cette foule ne cesse de s'humilier et de louer ses ancêtres ; les enfants, qui ne doutent de rien, s'engagent témérairement à égaler les illustres modèles ; et les serments d'enfant sont presque toute la vertu de l'homme. Ainsi par l'idée imaginaire d'une décadence, un progrès réel se fait tout doucement. Tel est l'effet de ce culte des morts, dont, il faut le remarquer, les animaux n'ont pas le moindre souci.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLVIII

Phrénologie

[Retour à la table des matières](#)

La Phrénologie est morte ; l'illustre Broussais n'a pu la sauver, car il est clair que l'analyse qu'il a laissée, des sentiments, des passions et des caractères, ne doit rien à l'anatomie crânienne. Broca ni Charcot n'ont pu ressusciter cette téméraire doctrine, qui cherchait dans chaque repli du cerveau une vocation bien déterminée. Néanmoins, la forme d'une tête humaine intéresse toujours, et quoique le corps humain tout entier soit ouvrier de pensées, il est pourtant hors de doute que le cerveau, par ses connexions, offre un raccourci du corps tout entier autant qu'il règle, tempère ou exaspère nos opinions par les humeurs, frissons et contractures. Comte, qu'il faut considérer sous ce rapport comme un élève de Broussais, a dominé les rêveries de Gall par cette vue admirable, que la théorie cérébrale doit être ordonnée d'après une suffisante étude des individus en action. Platon, Montaigne, Pascal, La Bruyère sont donc les meilleurs maîtres en ces pensées d'aventure qui, au vrai, appartiennent à la mythologie rationnelle.

Sentiment, action, pensée, voilà une division ou progression qui est fondée sur le commun vocabulaire et qui préserve déjà de chercher quelque organe de l'avarice ou de l'ambition ; car il y a des avarés par sentiment, qui sont des craintifs, et des avarés en action, qui sont des avides, enfin des avarés en pensée, qui sont des calculateurs ; pour les ambitieux, de même ; pour les amoureux, de même. Si je cherche donc la vocation d'un homme d'après une tête lourde en avant ou chargée par derrière, il faut que je devine comment le sentiment, l'action et la pensée s'équilibrent, puisque toute passion est ou plutôt rêveuse, ou plutôt conquérante, ou plutôt prévoyante. Et, comme le cerveau se relie par l'arrière au mécanisme de la vie inférieure, il faut seulement comprendre en quel ordre le sentiment, l'action et la pensée s'élèvent de la nature animale. Comte a trouvé sur ce sujet-là un vers qui n'est pas beau, mais qui est plein de sens : « Agir par affection et penser pour agir. » En toute vie et en tout moment de la vie, nous commençons par souffrir ou jouir, haïr ou aimer, craindre ou espérer ; après quoi aussitôt nous essayons de faire, improvisant selon nos mains et nos pieds ; la pensée proprement dite, qui combine, prévoit et pèse, ne survient que sur l'échec de l'action. C'est ainsi que l'on s'éveille, et que l'on se réveille. Je conjecture donc que le cerveau, d'arrière en avant, enferme les connexions, et les connexions de connexions, qui rendent ces opérations possibles.

Ainsi ce mathématicien porterait en avant, et sous son front, l'esprit de combinaison, non assez équilibré par les organes de l'action, qui sont vers le haut de la tête, surtout non assez tempéré par les sentiments, qui s'échappent trop vite en pensées, n'étant point assez nourris dans l'arrière et le dessous du crâne, où se cuisent l'enthousiasme, l'amour, la haine, avant que l'esprit de combinaison y ait mis ses marques ; ici donc le cerveau rêveur et poète, poète par l'action inspirée et non calculée. Cherchez après cela comment on peut être banquier, médecin ou homme d'État par le derrière de la tête, ou par le haut, ou par la pointe du front. Toutefois il faut faire attention à ceci que beaucoup de têtes, plates en arrière, logent encore la puissante préparation du sentiment dans le dessous du crâne, et que cela se devine par la solidité et le plein des joues, de chaque côté du nez. S'il y a insuffisance par là et derrière la tête en même temps, soyez sûrs de trouver quelque plate machine à combiner, qui, par trop prévoir, ne voit plus rien ; principalement apte à raisonner ou à vendre des cravates.

Sentiments, passions et signes (1926)

XLIX

Races

[Retour à la table des matières](#)

Ce que dit Comte des trois races humaines est toujours bon à considérer. Comme chacun peut distinguer autour de soi trois espèces d'hommes, selon que l'intelligence, l'activité ou les affections dominant, ainsi on peut distinguer une race active qui est la jaune, une race intelligente qui est la blanche, et une race affective ou affectueuse qui est la noire. Mais ces différences doivent être comprises comme subordonnées. Les affections d'amour, de haine, de jalousie, d'enthousiasme, d'espérance, de regret, de joie et de tristesse sont les mêmes par les causes et le développement en tout homme, qu'il soit noir, blanc ou jaune ; les lois de l'action, coutume, habitude, savoir-faire, travail, persévérance, sont les mêmes en tout homme, qu'il soit jaune, noir ou blanc ; l'intelligence est la même en tous, la géométrie est la même pour tous, l'astronomie est la même pour tous ; au premier signe on le reconnaît. Pour moi je n'ai aucune peine à reconnaître mon frère humain sous ses variétés de couleur. À quoi aident les différences autour de soi dès qu'on les remarque ; car l'attention que l'on peut appeler jaune, et qui cherche au dehors son butin, se lit sur plus d'un visage blanc ; et la fidélité noire au beau regard, de même ; en

tous l'intelligence domine, qu'elle dessine l'action ou qu'elle rumine les passions. Il ne faut pas décider que le type intelligent, qui est l'ordinaire chez les blancs, soit supérieur aux autres ; ces questions n'ont pas plus de sens que tant d'autres où l'on demande qui vaut mieux du brun ou du blond, de l'agriculteur ou du citadin, du poète ou du calculateur. Il y a pour chacun une perfection propre, qui est à réaliser par lui-même. Les esprits tyrans, qui cherchent un miroir d'eux-mêmes, repoussent aussi bien l'allemand que le noir ; ils inventent des races, et vivent de mépriser. Je n'ai point cette maladie ; j'aime les différences et les variétés.

J'ai observé chez des noirs encore jeunes une violence et une profondeur de colère étonnantes, pour de faibles causes, mais sans durée ; la confiance, l'affection, la reconnaissance revenaient bientôt avec un sourire d'enfance. Je trouvais en eux une aptitude suffisante à comprendre et à retenir, mais non point la force d'esprit, rare au reste en toute race ; j'en voyais bien la raison ; ils n'avaient pas cette curiosité sans préférence qui guette l'idée. Mais il me semble que notre modèle d'homme, qui se plaît à penser plutôt qu'à aimer, n'a pas moins besoin que l'autre d'une culture harmonieuse et ferait une autre espèce de monstre, s'il restait sauvage. Quand nous aurons appris la mathématique à l'univers, si le jaune alors nous a appris l'action, et si le noir nous a appris la fidélité, qui aura gagné le plus à ces échanges ? Tous auront gagné. Sans doute faut-il la coopération des trois races pour faire l'humanité.

Ceux qui ont connu des serviteurs noirs racontent de beaux traits. Il n'est point rare qu'une nourrice noire aime son nourrisson comme son propre enfant, et qu'elle soit fidèle dans la mauvaise fortune, sans hésitation, sans regret, on dirait même avec bonheur. Et il est ordinaire que ces cœurs généreux s'attachent à un portrait ou à quelque autre souvenir non négociable et méprisent l'argent, chose presque incroyable chez nous, où la précaution domine toujours assez sur le cœur, quelque comédie que l'on joue. D'après ces formules beaucoup trop simplifiées, on déciderait déjà pourtant quel sera, des deux, le maître, et quel sera l'esclave. Si l'on considère aussi comme la colère est proche de l'amour, et ce qu'il y a de fidélité dans la vengeance, peut-être comprendra-t-on que la première police du monde appartenait de toute façon à la froide race blanche. L'esprit est en un sens la moindre des valeurs ; mais toutes les valeurs l'acclament pour roi, car c'est par lui, incorruptible, que toutes les valeurs sont reconnues.

Sentiments, passions et signes (1926)

L

Écritures

[Retour à la table des matières](#)

Gobsek tendait un doigt ; c'était sa manière de donner la main. Chacun a pu observer que cet accueil de la main par la main est une sorte de langage qui trompe beaucoup moins qu'aucun autre. Il y a de l'artifice dans le choix des mots, et souvent aussi dans le ton, qui est une sorte de chanson. Les mouvements du visage sont plus ou moins composés par la politesse. La coutume de manger en compagnie permet de deviner plus d'un secret ; c'est dans le mouvement des mâchoires que l'homme fait connaître, si l'on peut dire, son véritable sourire ; aussi y a-t-il un art diplomatique de manger. Mais l'homme se défie peu de ses mains. Il m'est arrivé de surprendre une vive impatience, et très bien dissimulée, d'après les mouvements d'une main encore amplifiés par un coupe-papier révélateur. Ce n'est point par hasard que la main tendue signifie franchise et confiance ; même la défiance sera connue dans ce geste imprudent.

J'ai observé des variétés étonnantes dans le geste de payer. On y saisit la vanité, l'insouciance, l'avarice, le secret ; mais il est vrai aussi que l'usage du papier a changé tous ces gestes, et peut-être même, par une réaction naturelle,

les sentiments de celui qui paie. Le poids de l'argent, et surtout de l'or, était comme un avertissement pour la main. Cette idée juste, que les mouvements de la main révèlent tout l'homme, a soutenu des recherches fantastiques concernant la forme des mains ; on voulait chercher dans les lignes les traces du mouvement ; d'où est sortie cette scolastique de ceux qui lisent dans les mains. C'est de la même manière que le sentiment des relations astronomiques a porté longtemps l'astrologie.

Si l'on fixait un stylet enregistreur sur la main d'un homme, l'épaisseur du trait, les déviations, les tremblements et les crochets dessineraient les orages intérieurs, et les moindres vicissitudes de l'équilibre vivant et pensant. Mais comment accorder les conditions mécaniques de ce genre d'observation avec les actions libres, improvisées, ingénues ? La plume s'en charge. L'homme qui écrit, écrit toute sa nature ; il suit le modèle commun, mais il a sa manière propre de le suivre. L'idée de lire un caractère dans une écriture est donc une idée juste. La ligne signifie ce qu'on veut écrire ; le trait révèle ce qu'on voudrait cacher. La ligne dessine le langage commun, le trait dessine la nature individuelle. La volonté modifie la ligne, mais elle ne peut modifier le trait sans une longue préparation, qui change alors l'homme. L'imagination plus ou moins disciplinée, qui est le poids du corps sur la pensée, s'exprime donc par ces incidents de la ligne, qui font le trait. Mais l'interprétation de ces signes est naturellement fort difficile, et la scolastique se substitue aussitôt à l'art véritable.

Les écritures révèlent assez clairement deux défauts opposés. La ligne sans incidents indique une pensée abstraite, ordinairement séparée de la nature corporelle ; non troublée, mais non réglante, comme il arrive en ceux qui n'ont point de culture véritable. Au contraire le trait rompant la ligne révèle toujours une certaine intempérance, plus ou moins disciplinée, enfin une richesse et une force qui ne se possède pas toute. L'intelligence artiste est certainement entre les deux, comme la danse est entre l'immobilité et la convulsion. Ici sont écrites les épreuves du sage, et ses victoires. C'est là qu'on voit bien si l'ornement est pris dans la masse, comme les saints de pierre, ou moulé abstraitement, comme les saints de plâtre. Pourtant j'ai envié quelquefois ces écritures séraphiques, qui ne percent pas le papier. « La colombe, dit Kant, pourrait croire qu'elle volerait encore mieux dans le vide. »

Sentiments, passions et signes (1926)

LI

Dessin

[Retour à la table des matières](#)

L'écriture, de même que le dessin, fait connaître à la fois le modèle et l'homme. Seulement, parce que le modèle d'écriture est commun à tous, ici c'est la nature de l'écrivain qui saute aux yeux en quelque sorte. Il y a souvent plus de différence, même à première vue, entre deux feuilles manuscrites qu'entre deux visages. Le trait le plus frappant est un genre de brutalité et de pesanteur, qui se voit même au dos du papier par une sorte de sculpture. Entendons bien, laide sculpture ; tout modelage sur matière plastique est laid par cette pesanteur qu'on y sent toujours ; c'est la rencontre de deux corps, c'est la violence mécanique qui y est exprimée ; au lieu que la sculpture sur marbre, même à la façon de Michel-Ange, qui faisait, dit-on, voler les éclats, n'inscrit pas la violence dans la forme, mais au contraire respecte la forme et la délivre. Tous les arts sans exception exigent cette retenue du corps, aussi bien le violon, et même le tambour ; et c'est par là que le dessin formerait une éducation admirable, si le papier était d'abord protégé contre cette laide empreinte qui est comme une ornière. Le tracé du crayon, dans l'écriture, offre

souvent le même aspect. Mais il faut maintenant se mettre à la place de celui qui écrit comme on charroie. Il est tout en lutte ; il fait peser tout son corps, autant qu'il peut, sur le mouvement de la main ; il est tout crispé et tendu. Ce régime des muscles, c'est la passion même, et les pensées qui voudraient le suivre périssent par la fureur. Quand des chiffres sont enfoncés ainsi dans la pâte du papier, je puis parier que l'addition sera fausse. Aussi l'algébriste qui sait son métier se fait-il reconnaître, toujours, et sans exception que je sache, par le beau tracé des symboles et des signes, qui donne à une page de calculs corrects l'aspect d'un beau dessin.

La plume est un instrument plus sensible, et surtout la pointe métallique, qui percerait le papier, qui s'accrocherait, qui ferait jaillir l'encre comme par des explosions. Il faut ici que la main se retire et se possède. Mais la force, l'impatience, l'emportement s'y font voir encore, par l'épaisseur du trait, par la liaison des lettres, par le tournant des boucles. Quelquefois on y remarque des crochets qui signifient l'égarément, quelquefois des boucles redoublées, et même des gribouillages, ou bien négligés, ou bien emphatiques. Les habiles reconnaissent aisément un fou à l'écriture. Par des signes du même genre, mais moins marqués, ils discernent l'humeur, et l'empire de l'humeur.

Le seul homme que j'aie pleinement admiré avait aussi la plus belle écriture que j'aie vue. Surtout dans le travail de la réflexion, qui était scrupule, retenue, respect de la chose, les lettres ne sont plus guère que des points, mais avec de petites différences qui produisent le mot par le rapprochement, quoique chaque lettre soit, par elle-même, souvent impossible à nommer ; ainsi le signe se trouve subordonné à la pensée, et l'imagination imite l'entendement. Je compare ces lignes d'écriture à ces clairs des dessins de Rembrandt, où il semble que ce soit le fond même du papier qui parle. Mais il reste une profonde différence entre une telle écriture et un tel dessin, c'est que le trait du dessin, en ces clairs, court sans s'interrompre, et même d'une forme à l'autre, serviteur de la nature en cela ; au lieu que l'écriture s'interrompt presque après chaque signe, marquant comme de beaux silences, et le refus de se lier à la nature et de s'y fier. C'est pourquoi les blancs parlent, et avertissent, comme les silences dans la musique. Au reste, il y a certainement d'autres genres de perfection, et un salut pour chacun. À chacun de gouverner ses propres diables.

Sentiments, passions et signes (1926)

LII

Mimique

[Retour à la table des matières](#)

L'homme est mime, violemment et tragiquement mime. J'irais jusqu'à dire qu'il ne sent jamais ce qu'il éprouve, mais plutôt ce qu'il fait. Si mon ennemi grince des dents devant moi, ce n'est qu'un signe qui m'effleure à peine ; mais je grince aussi des dents, et me voilà aussi furieux que lui. Au reste, le signe ne serait même point signe, sans ce secours ; et comment penserais-je l'avenir si je ne le mimais point à muscles raccourcis ? La vue d'un précipice ne fait point de mal ; mais puis-je concevoir le précipice sans mimer la chute ? Cette convulsion et catastrophe intérieure est ce qui fait mal ; le sang est chassé et les viscères brassés ; une chute réelle ne donnerait pas aussi bien la colique.

Quand la craie grince, par la présence d'une petite pierre, ou quand l'ongle frotte sur la soie, je le sens dans le dos, au plus intime de ma vie ; je grince tout entier. Or, si je suis acteur, cela peut s'expliquer par une vibration du bras contracté, qui se communique au thorax et le fait trembler tout, d'où une alerte étonnante. Mais si je suis spectateur, c'est encore dans le dos que je sens ce bruit désagréable ; il passe sans doute par l'oreille, mais à cela je ne fais pas

attention ; je mime le frisson, et c'est cette mimique que je sens. Si je trouve une chenille sur mon cou, ce n'est pas la faible caresse de ses pattes qui me trouble, mais je me trouble moi-même de surprise et d'action brusque, d'où vient une horreur étonnante ; et ces violents mouvements, surtout dans les êtres faibles, peuvent bien projeter vers une partie de la peau le sang en même temps que les mains ; ainsi la marque de la chenille pourra se montrer sans qu'il y ait eu aucune chenille, et par la persuasion seulement, persuasion qui est action violente. Un homme emporté se déchire à un clou, ou bien se déchire lui-même, sans aucun clou ; telle est l'imagination. On s'étonne quelquefois qu'elle blesse ; mais que voulez-vous qu'elle fasse d'autre ? Si la peur donne rougeur ou pâleur, colique ou frisson, par cette mimique endiablée, ne peut-elle donner brûlure ou morsure ?

Toute douleur, même celle que l'on appelle physique, serait donc de convulsion et de colère. Le corps entier la fabriquerait et rassemblerait de toutes ses parties, la concentrant au point qui souffre, tout à fait de même que l'aveugle rassemble les mouvements de son corps prudent, non pas au creux de sa main, mais au bout de son bâton. La douleur que sentent les amputés, selon ce qu'ils racontent, dans le membre qu'ils n'ont plus, serait d'aussi bonne fabrique qu'une autre ; il n'y aurait erreur que de lieu ; de même que si une dent est souffrante à sa racine, c'est la pointe de l'émail qui me semble retentir de douleur au moindre contact ; et cette douleur aussi est mimée avec emportement par la mâchoire et la langue. Si nous restions tranquilles, vraisemblablement nous ne saurions plus éprouver les douleurs morales, qui sont, au vrai, mimique, convulsion, étranglement, garrot sur lequel nous tirons nous-mêmes et que nous tordons, bourreaux indignés. Mais pour la douleur que l'on nomme physique, il en pourrait bien être de même ; et les anesthésiques ne feraient autre chose que calmer ces frémissements de mimique avec tous leurs effets. Non que les convulsions locales, au niveau de la lésion même, puissent jamais être supprimées tant qu'il reste de la vie ; mais cela ne m'importe guère si le corps tout entier ne s'y met pas ; c'est comme si on taillait dans la main d'un autre ; ou comme une injure blessante dans une langue que je ne comprends pas ; l'oreille en est troublée, mais cela est de peu. C'est moi qui fais tout le pathétique, d'injure ou de coupure.

Sentiments, passions et signes (1926)

LIII

Mains

[Retour à la table des matières](#)

Le mouvement naturel de la main est de prendre et de garder, comme on voit pour les toutes petites mains des nourrissons ; si on leur donne un doigt, ils s'y accrochent, comme la patte de l'oiseau sur le perchoir. C'est pourquoi toutes les passions nous ferment les mains ; ainsi les poings sont tout prêts. C'est pourquoi aussi la main qui s'ouvre est toujours le signe d'une pensée contemplative. D'où ce geste d'adoration, qui ouvre les mains en même temps qu'il les sépare et les élève. « Voyez que je me livre à ce puissant univers, sans aucune défense ni précaution, sans aucune peur », voilà ce que signifie le geste d'élévation, qui désarme si bien l'homme, ce geste est théologique. Le geste pratique qui y correspond, et qui en est souvent la suite, nous fait joindre les mains, et même les serrer et entrelacer ; c'est le retour à soi, c'est le mouvement de passion, mais avec la précaution aussi de ne rien prendre et de ne nuire à personne ; c'est comme une fureur enchaînée. Les gestes intermédiaires, comme d'appliquer ses mains l'une contre l'autre, sans les lier l'une par l'autre, indiquent toujours un geste de contemplation et une prière pour tous.

C'est un geste de penseur. Dans le même sentiment la main ouvrière entrelace ses doigts ; il faut qu'elle travaille encore contre elle-même.

Donner la main c'est se lier à l'autre ; cela fait une sorte d'assurance contre l'attaque et la prise, et évidemment contre le vol. C'est pourquoi le voleur et le rusé ne savent pas bien donner la main. Il y a autant de nuances dans ce contact que dans l'expression du visage. La main traîtresse s'enfuit déjà ; la main inquiète et versatile s'agite comme dans un piège. La main libre et voltigeante n'a pas moins d'éloquence ; on peut deviner le principal d'un discours en suivant seulement les gestes. Observez cette main qui s'élève, la paume tournée vers le bas ; c'est le refus de prendre, mais contemplatif. La main vivement ramenée au corps marque une prudence de sentiment, qui traverse soudain la pensée. La main ramenée à la tête, et souvent vers l'oreille, est le signe d'un autre genre de prudence, qui est relatif aux perceptions, et qui vient plutôt d'une idée ; c'est l'esquisse de ce geste d'écouter, que les acteurs font si bien. Si la main se porte au front, c'est le mouvement pour mieux voir. Je crois même que le signe de la réflexion, qui enveloppe le front et cache les yeux, va à la même fin ; c'est un repos des yeux, c'est comme un élan que prend le regard. Toute cette mimique exprime la délibération et l'enquête. Le poing fermé marque la conclusion ; l'homme ne forme plus sa pensée, il l'annonce, il la transforme en fait, il essaie sa puissance d'action. La main qui se pose à plat sur la table est péremptoire d'une autre façon ; certaines questions sont réservées, mais sans aucune nuance d'inquiétude.

La main repliée à demi et au repos près de la joue est comme une position de sommeil ; c'est un geste qu'on ne voit point dans l'éloquence, mais c'est plutôt le geste de l'auditeur et du juge, surtout lorsqu'il arrive à un certain degré d'indifférence. Au contraire, l'auditeur qui admire écarte naturellement les mains et les élève, comme pour prier ; mais ce mouvement est enfin vaincu par la passion lorsque vient le trait final ; le sentiment redescend à l'émotion par un mouvement vif qui rapproche les deux mains, et même avec bruit. Un récit attachant, et qui se termine soudain par un effet de surprise, obtient quelquefois ce naturel applaudissement ; d'où l'on a appris à battre des mains. Ce bruit termine naturellement une longue attention ; il en est le signe ou plutôt le souvenir, en ce corps impatient.

Sentiments, passions et signes (1926)

LIV

Nez

[Retour à la table des matières](#)

Il m'est arrivé de regarder le buste d'un grand administrateur, un peu oublié maintenant, mais qui eut de l'autorité. À ses pieds, si l'on peut dire, le sculpteur a mis une femme du peuple et un enfant qui offrent des palmes, en souvenir de ce que le grand administrateur fit pour les écoles primaires. Le chef est représenté avec un nez aquilin, mince, recourbé, menaçant ; et cela n'est pas étonnant, puisqu'il avait le nez tourné comme cela. Mais ce qui est frappant, c'est que la femme et l'enfant, qui ne sont pas ici comme des portraits, ont des nez ronds, relevés, implorants. Ce statuaire avait sans doute des idées sur les nez gouvernants et les nez gouvernés. Ou peut philosopher là-dessus. Tout ce qu'on peut dire des traits de la physionomie est bien incertain ; il n'en est pas moins vrai qu'un visage humain a toujours une expression saisissante, que l'on voudrait pouvoir définir.

Le nez en bec d'aigle, et bien coupant, exprime toujours quelque dureté impérieuse ; et cela suppose quelque relation vraie entre les traits et le caractère ; car cette forme, par elle-même, ne signifie rien ; il faut donc qu'elle

évoque une attitude, un son de voix, un regard, des paroles et des actions enfin, qui provoquent principalement la crainte ou le respect. Ce genre de physionomie exprime mal la joie libre, l'ingénuité, la naïveté ; il exprime bien, au contraire, des sentiments concentrés et retenus, une froideur d'habitude, et des violences décidées. Mille variétés sont possibles à partir de là ; je me représente un joueur, un bretteur, un mélancolique, un soupçonneux, un pointilleux, un méchant railleur, tous avec ce nez-là ; moins aisément un paresseux, un mendiant, un joyeux ivrogne, avec cette coupe de figure. J'ai formé une opinion au sujet de ceux qui voient leur nez ; cela suppose un nez coupant et fort, mais dont la courbure est relevée à la hauteur de l'œil. Ces hommes sont ombrageux et querelleurs ; c'est qu'ils sont trop présents à eux-mêmes, et que leur propre être leur bouche la vue. Peut-être aussi, par cet écran entre leurs yeux, sont-ils plus portés à fixer une seule chose qu'à explorer autour. Je n'ai jamais vu de savant considérable qui ait ce nez-là. Après tout, il est bon de considérer que, même sans dispositions bien marquées, un homme est souvent amené à jouer le rôle pour lequel son visage semble fait. Par exemple, le commencement de l'ambition est peut-être de remarquer que l'on exerce un pouvoir de fascination sur les autres. Celui qui regarde fixement est soupçonné d'avoir quelque idée inflexible, quoique souvent il n'ait point d'idée du tout ; mais l'idée viendra. C'est ainsi que l'on devient courageux par la victoire. Et, au rebours, si l'on porte devant soi un visage qui déjà pardonne, on sera aisément bon. C'est donc un peu partout comme au théâtre.

Le nez retroussé, peu ou beaucoup, exprime un tout autre caractère, une certaine bonhomie, des sentiments affectueux, le rire facile, la confiance, la douceur. Tous les enfants, au premier âge, ont ce nez-là. Et ceux qui gardent quelque chose de l'air naïf des enfants ne se font pas aisément craindre. S'ils sont respectés, comme il arrive, c'est sans doute par science réelle plutôt que par majesté d'apparence ; et je les croirais plutôt obstinés qu'ambitieux. De là des nuances dans l'autorité, dans la fermeté, dans le courage ; un orgueil ingénu, qui les met au-dessus de la raillerie, mais non pas au-dessus de la flatterie peut-être. L'insouciance est leur fond. Et c'est peut-être une raison pour que les nez retroussés aient été gouvernés longtemps par les nez busqués. *Almaviva* a le nez busqué, et *Figaro* a le nez retroussé. Et peut-être sommes-nous un temps des rois sans façon. Juste retour, dit le nez droit, qui est juge du camp.

Sentiments, passions et signes (1926)

LV

L'homme et son ramage

[Retour à la table des matières](#)

Il est commode de se représenter l'esprit de l'homme comme un coffret à idées, duquel il tire l'idée dont il a besoin, et souvent une autre aussi avec, et un paquet d'autres, toutes mêlées et embrouillées, ou un chapelet d'autres qui s'entre-suivent selon les liens de l'habitude ; comme le paysan à qui on parle politique, aussitôt il vous répond culture, et un soldat, blessure, et un officier, annuaire et avancement. Ces développements plaisent; et peut-être est-il bon de commencer par là ; c'est une première esquisse des choses de l'esprit, choses qui intéressent au plus haut degré n'importe quel homme, mais qui sont aussi fort difficiles. Qu'est-ce qu'une montre à côté, ou un tournebroche ? Il suffit d'y regarder une bonne fois pour voir ce que c'est. De là nous sommes disposés à dessiner l'homme aussi comme une mécanique à rouages, et ses idées comme des parties ou roues ou éléments qu'un jeu mécanique ferait tourner, pousser, tirer, de façon qu'un homme aurait en réserve des idées prêtes et toutes montées. Et certainement le fou ressemble assez à ces mécaniques qui jouent plusieurs airs, et auxquelles il manque deux ou trois notes, toujours les mêmes. Cela me rappelle un merle captif, que je n'ai jamais

vu, mais que j'ai entendu souvent ; il commence l'air connu : « J'ai du bon tabac », mais il ne va jamais au delà de la cinquième note, et revient à son joyeux chant.

Cet exemple n'est pas mauvais et, par un détour, me garde de trop penser en mécanicien. Car le libre chant du merle n'est point quelque chose que l'on puisse fixer et imiter ; ce sont des inventions à chaque fois, qui expriment, il est vrai, la structure d'un corps de merle, condition à peu près constante, mais qui expriment en même temps la situation et le mouvement, conditions variables et qui se rapportent aux choses environnantes, tout à fait comme le bruit de l'aile, qui n'est pas deux fois le même ; et le joyeux sifflet traduit encore bien mieux les différences, selon que l'oiseau vient de manger ou de boire, ou se pose, ou sautille, ou s'élançe pour une longue traversée. Ceux qui voudraient dire que la chanson du merle est enfermée dans son corps comme dans une boîte à musique n'ont pas assez écouté le merle.

À bien écouter l'homme et son ramage, on saisit mieux les idées en leur naissance. Faites attention que, lorsqu'il répète, il ne pense point ; c'est un merle captif qui chante une chanson étrangère, et quand il irait au delà de la cinquième note, il finit par en manquer une ; comme on voit, aux conversations, les vieux merles de diplomatie tourner toujours dans leur bec la même chanson. Cet homme n'est pas sot ; il est aussi loin d'erreur que de vérité ; il ne pense point du tout. S'il vient à chanter sa propre chanson, soit de chevaux, soit de meubles sculptés, soit de faïences anciennes, vous retrouverez aussitôt jeunesse, variété et liberté, comme dans le coup d'aile ; selon la chose et selon l'attitude, il formera une idée d'un moment aussitôt oubliée, mais belle et véritable. Sans autre mémoire alors que ce corps présent, assis ou debout, buvant ou mangeant, adapté aux choses, et formant une vérité entre ses doigts et en son joyeux bec ensemble ; chef-d'œuvre. C'est pourquoi ceux qui ont vu beaucoup d'hommes en liberté, qui savent retenir justement ce que ces hommes oublient aussitôt, et qui le rapportent fidèlement, sont plus riches d'idées que le philosophe monologuant. Il y a, je crois plus d'idées réelles dans les *Confessions* de Rousseau que dans son *Émile* ; et il est rare que l'on lise des Mémoires sans en tirer quelque chose. Si vous me demandiez ce qu'il faut lire pour connaître l'homme, je conseillerais plutôt de lire Balzac ou Stendhal, qui ont recueilli et enchâssé tant de paroles échappées, que La Rochefoucauld lui-même, qui s'étudie à répéter la même chanson. Encore va-t-il jusqu'au bout de son refrain ; mais ceux qui l'ont connu entendirent sans doute des chansons plus libres. Faites attention à ceci que le vrai observateur semble toujours distrait ; c'est qu'il guette l'imprévisible chant du merle.

Sentiments, passions et signes (1926)

LVI

Le royaume des signes

[Retour à la table des matières](#)

L'administration vit de persuader. Persuader c'est arranger des signes de manière à effrayer ou rassurer, selon la fin qu'on se propose. Paix et guerre sont de persuasion. Tout travail divisé suppose persuasion. Toutefois l'exécutant ne tarde pas à rencontrer les limites du royaume de persuasion. Il les trouve au bout de l'outil. On ne persuade pas une locomotive, ni une barque, ni un fleuve. Mais on persuade un cheval, un chien, même un lion. Ulysse ne persuadait pas son arc ; pourtant il l'aimait, et d'une certaine manière il le priaait ; c'est que l'usage de l'arc dépend beaucoup de confiance et de calme ; il est donc utile de prier l'arc, comme de se prier soi-même. En toute action il y a et il y eut toujours une partie de montage, de vérification, et en somme de fabrication, tout à fait cynique, que l'on devine au geste de l'ouvrier et même à son regard ; mais les purifications et incantations ont toujours marché avant les travaux par la nécessité de préparer aussi l'homme, contre la peur, contre la colère, contre l'impatience. Les choses n'ont pas changé ; et l'homme non plus n'a pas changé. Les passions font plus de morts que n'en font les négligences de mécanique. Le machiniste est entré, sans le savoir, dans une voie de

secours, mal attachée ; il avait passé le plus difficile ; c'est alors qu'il voit le danger ; il freine brusquement et arrache la voie. L'homme est dangereux à lui-même.

Les limites de la persuasion sont cachées au creux de la main. Est-ce la barre qui résiste ou est-ce mon bras qui me résiste ? Est-ce l'arc ou la main qui n'obéit pas ? On comprend assez les précautions folles, par ceci que les passions ne sont pas prévisibles. La pire de toutes, qui est le désespoir assuré, nous prend au tournant. La seule idée d'une malédiction qu'on croit oubliée revient par un signe de hasard. Ainsi une superstition établie durera toujours ; passer outre suppose un travail de plus, qui est travail contre soi. C'est pourquoi l'expérience même nous conseille de ne rien tenter dès que le moindre signe a fait trembler la persuasion. Par ces raisons le maître des signes n'a pas fini de gouverner.

Le remède se trouve dans les métiers où l'effet se voit tout de suite, et où la faute est petite et réparable. L'esclave fut toujours moins superstitieux que le maître. À force d'ennui et de fatigue, on arrive à une sorte d'indifférence, et on attrape un peu de raison. Les meilleurs conseillers en tout temps furent des hommes de peu, et l'entrepreneur ne cesse de vaincre l'administrateur. Parvenu, c'est ouvrier ; mais dès que le parvenu est maître des signes, il y perd tout son jugement ; il sera détrôné, car les choses règnent.

Je voudrais appeler prolétaire le roi des choses, et bourgeois le roi des signes. La combinaison du mécanicien n'est pas pour faire impression ; le manteau de cour est seulement pour faire impression. Un veston est pour la commodité ; l'habit fait signe. La cravate pour tenir chaud est prolétarienne ; l'autre cravate est une politesse et un essai de persuader. Le refus de persuader, qui est sans doute tout l'esprit, se voit au costume. L'incrédulité aussi, qui est un commencement. Essayer de persuader un paysan qui a ses sabots dans le fumier, c'est folie ; mais quand il est paré pour la messe, il y a un peu d'espoir ; c'est cravate contre cravate. Toutefois le paysan n'est jamais tout à fait bourgeois ni tout à fait prolétaire. C'est qu'il persuade au moins son cheval ; et le cheval n'est pas un très bon conseiller ; il récompense un genre d'impatience, et une très brutale rhétorique. D'où est venu le mot chevalier, qui a plus d'un sens, mais qui au fond n'en a qu'un. Audace, mépris, prompt colère, et encore un genre d'affection. Qui manie les chevaux est cheval pour d'autres. Je veux dire qu'on accepte aisément de supporter le pouvoir tel qu'on l'exerce soi-même. Comme on l'admire en soi, on l'admire encore dans le chef ; le terrible adjudant n'est qu'un petit garçon devant le colonel. C'est ainsi que le caractère d'un chef d'industrie vous fait connaître quel genre de despote il souhaiterait. Au contraire l'homme libre est le même qui n'a point d'esclaves, qui ne veut point d'esclaves, sinon les choses mêmes, qui ne sentent rien. Le prolétaire ne se laisse jamais gouverner comme il gouverne ; la séparation de l'homme et de la chose se fait au bout de son outil. Ce qui, certes, ne donne pas toutes les perfections, mais toujours bien une, qui est de ne pas croire aisément les signes. Seulement il faut être bien habile et dans un métier nécessaire, pour être capable de mépriser les signes. Le manœuvre est moins

prolétaire que le machiniste. Ces nuances dépendent aussi de l'homme. Tel commerçant travaille à vous procurer des choses rares, pures ou fraîches ; il est prolétaire en cela ; tel autre pense à vendre d'abord la chose difficile à vendre ; persuasion aussitôt, et bourgeoisie. On parle de petits bourgeois, et j'entends bien ; ce sont des pauvres qui vivent de persuader. Mais le grand prolétaire est aussi quelqu'un.

Sentiments, passions et signes (1926)

LVII

Politesse

[Retour à la table des matières](#)

La politesse est un grand mystère. C'est peut-être l'art des signes, sans pensée aucune. Savoir saluer, cela n'implique point que l'on sache ce que signifie le salut. L'impolitesse, c'est de donner un sens au salut. La souffrance du timide vient surtout de ce qu'il se demande, au sujet de ses moindres gestes : « Qu'en va-t-on penser ? » Le secret du savoir-vivre est de ne rien penser dans la politesse, et de n'attendre point que les autres en pensent quelque chose. Il s'agit premièrement d'accorder ses mouvements aux mouvements des autres, de façon à les guérir d'inquiétude, et à se guérir soi-même d'inquiétude. Bien saluer est comme bien danser ; bien parler est comme bien danser. On ne comprend rien du tout à la messe tant qu'on espère y comprendre quelque chose ; et c'est une grande leçon de politesse que ce latin, que nul ne comprend. La messe est le moment de la concorde, par une harmonie des paroles et des mouvements. Se mettre à genoux, c'est comme saluer ; ces actions délient ; elles concernent seulement les muscles, les poumons, le cœur. Elles ressemblent à la danse, qui exclut absolument l'entreprise difficile et

extraordinaire. Il s'agit de faire société, mais physiologiquement, comme les sansonnets volent ; l'ensemble de ces êtres est comme une grande draperie ; nul ne force et nul n'est forcé ; nul ne heurte, et nul n'est heurté.

Le chant devrait nous instruire ; car il plaît par le libre passage des voix ; la surprise y est tout à fait contraire. Il y faut de la variété, comme en toute assemblée et en toute danse ; car on ne peut rester sur le même pied ; les autres muscles s'ennuieraient. Mais tout l'art est de varier sans heurter. On ne se lasse point des chants populaires ; mais aussi c'est qu'on les connaît parfaitement ; on prévoit ce qui suivra ; et, encore mieux, dans les beaux chants, ce qui précède prépare ce qui suivra ; la bouche n'a point d'arrêts brusques, comme lorsque l'impoli ravale un sourire. Un roi qui se trompe sur le nom ou sur la personne est offensé ; il ne vous pardonne point de ressembler à quelque autre. Mais pourquoi ? Non pas par raison, mais plutôt par ce choc intérieur et cet arrêt à quoi vous l'obligez sans le vouloir. Il se trouve comme au tournant d'un escalier rompu. Quelle violence sur soi ! L'humeur en est troublée pour longtemps. C'est une étrange chose que cette liquide humeur et ses balancements. Le familier, l'aisé, l'ample et facile communication sont comme l'air respirable. Tous les signes du langage ont premièrement ce sens-là. Je parle ; on me comprend, je ne sais ce que je dis ; nul ne sait ce que je dis ; personne n'y pense ; ce n'est pas nécessaire.

Toute conversation polie est donc une messe en latin. Chacun se dispose pour la réponse ; il ne s'y trouve point d'incertitude, ni aucune délibération avec soi. Tel est le premier moment du signe il est comme un chant ou comme une danse ; la société s'y assure d'elle-même et y reconnaît sa formation de paix. L'homme habile profite de cet accord pour y poser une idée, ou deux, ou trois ; rien n'empêche ; mais c'est à lui de voir si la musique peut porter cette dissonance, et si le passage des signes au sens est assez préparé. On a très bien nommé tact cette exploration de la surface des signes ; car c'est bien par le toucher de nos propres émotions que nous savons si l'idée passera. L'art d'effacer ce qu'on allait dire est la moitié de l'esprit. Et l'on aurait tort de croire que ces difficultés de navigation soient propres à la société des oisifs. En toute assemblée il faut d'abord chanter selon la coutume, et assurer sa voix ; enfin dire d'abord ce que tous attendent, et faire comme une revue de concorde ; ce que l'orateur sait très bien faire, reprenant et imitant la rumeur, même par le ton de la voix, jusqu'à lui faire signifier quelque chose. D'où je comprends la bonne méthode pour apprendre l'anglais, qui est celle de l'enfant. Imiter le bruit et la manière de rire, et n'en pensez pas plus.

Sentiments, passions et signes (1926)

LVIII

La science des signes

[Retour à la table des matières](#)

La politesse n'affaiblit point l'homme et ne le paralyse point ; tout au contraire. La politesse n'a nullement pour fin de détourner un homme de dire ce qu'il veut dire et de faire ce qu'il a décidé. Un soufflet n'est nullement une impolitesse ; ce qui est impoli, c'est de heurter contre quelqu'un sans l'avoir voulu. Je ne dirai pas non plus qu'un homme est impoli si, de propos délibéré, il me fait quelque remarque désagréable à entendre ; mais un homme est impoli si, s'efforçant de m'être agréable, il me met dans le cas de rougir de ce qu'il dit. Impolitesse est maladresse. Celui qui passe devant vous parce qu'il l'a résolu peut être insolent ; je ne dirai pas qu'il est impoli ; l'impoli, c'est celui qui s'efface devant moi en me marchant sur le pied.

Ce qui fait que l'on prend souvent l'insolence pour l'impolitesse, c'est que l'insolence est rarement volontaire. Il y a un ton déplaisant de la voix qui est presque toujours la marque de la timidité. Il arrive à ceux qui ont peur de leur propre agitation de se précipiter pour l'action la plus simple comme s'ils portaient à l'assaut. L'excuse efface naturellement l'insolence ; mais aucune

excuse n'efface l'impolitesse. Vous rudoyez un aveugle qui tâtonne devant vous et vous barre la route ; il n'y a point d'excuse. Si vous prenez le ministre pour un employé subalterne, il n'y a point d'excuse. La politesse est de précaution, et n'a jamais rien à reprendre ni à réparer. L'excuse fait que l'impolitesse mord encore davantage. Si ridicule que puisse être un homme ou une femme au premier aspect, il est toujours impoli de le marquer par le moindre signe ; mais tout effort pour reprendre le signe ou le sauver redouble l'impolitesse. Au reste, tout signe non attendu ou non préparé blesse celui qui guette les signes. C'est pourquoi la vraie marque de la politesse est un visage qui naturellement ne signifie rien. Toute expression est agression.

On dit souvent qu'il y a une politesse du cœur, qui se moque des formes. C'est ce que je ne crois point. Les bons sentiments font souvent beaucoup de mal. Le premier mouvement sera de marquer quelque pitié pour un homme que la maladie a changé, et il n'y a point d'impolitesse qui laisse plus de regrets que celle-là. Même l'expression du plaisir doit être mesurée et préparée ; il y a des sourires et des regards parlants qui jettent l'interlocuteur dans l'embarras ; ce sont des signes dont il n'a pas la clef ; souvent ce sont des signes dont personne n'a la clef, non plus celui qui les lance. Il est clair qu'un homme poli ne doit pas rire sans qu'on sache de quoi ; mais celui qui rit sans savoir de quoi n'est pas moins importun. Aussi voit-on que la politesse est au fond la même chez tous les peuples ; le cérémonial varie, mais l'immobilité du visage est la première règle de politesse en tout pays. À plus forte raison un mouvement vif et non attendu est impoli partout ; c'est pourquoi, dans la manière de saluer ou de donner la main, il faut faire comme tous font. Il n'est donc point ridicule de suivre la mode ; la mode est le meilleur exorde, et presque toujours même elle règle de bout en bout les discours de société. Et l'on pourrait croire que cette habitude de ne marquer aucun étonnement de rien fait obstacle à l'échange des idées et des sentiments ; mais c'est le contraire qui est vrai. Devant un visage qui grimace, il est impossible de penser à autre chose qu'à la grimace ; toute autre idée est effacée. C'est pourquoi la règle suprême de la politesse est de supprimer tous les mouvements involontaires, et c'est la règle aussi de toute gymnastique. On peut remarquer que les exercices gymnastiques donnent tous une sorte de politesse. L'escrime ne rend point querelleur ; c'est souvent par une incurable maladresse que l'on prend le parti d'être querelleur.

Sentiments, passions et signes (1926)

LIX

Puissance des signes

[Retour à la table des matières](#)

Jean-Jacques Rousseau dit, dans ses *Rêveries*, qu'il n'a jamais bien joui de la joie des autres quand il ne les voyait point joyeux. Les savoir joyeux c'était autre chose, et bien plus faible. « En sorte, conclut-il, que c'est plutôt par sensation que par sentiment que je prends part au bonheur de mes semblables. » Ici comme en toute question, l'auteur de *l'Émile* nous remet au point de naïveté et de racine. Je dirais plutôt émotion que sensation, mais il n'importe guère. Et la découverte qu'il faut toujours refaire, c'est que les émotions se communiquent directement par les signes, et non pas parce que nous comprenons les signes, mais simplement parce que nous les percevons. D'où je comprends que tout homme ait un grand pouvoir sur ses semblables, quand ce ne serait que de les faire grimacer selon lui. Tous les signes troublent ; tous les mouvements troublent. Et souvent vous vous étonnez que l'autre soit en défense contre vos arguments, alors qu'il est en défense contre vos sourcils. Une affaire peut manquer par un rayon de soleil qui vous fait cligner ; car, au lieu d'examiner l'affaire, l'autre se demande : « Pourquoi cligne-t-il ? » Et le pis est que, clignant lui-même, il a le sentiment d'un homme qui voit mal.

J'observais hier un chien qui me faisait des politesses ; il marquait le contentement comme font tous les chiens ; mais, à chaque geste de moi, les signes de la peur couraient depuis les oreilles tout le long de son dos, ce qui lui donnait aussitôt une allure de loup. Ce chien me parut mal élevé, et je ris aussitôt de ce jugement. Toutefois cette image m'est restée, et m'a éclairé certains mouvements humains, bien plus dissimulés, mais aussi bien plus sensibles à moi ; car j'imité bien plus naturellement un homme qu'un chien. Les signes ondulant sur l'homme comme sur une peau de cheval, et même comme sur les blés au vent, ces signes traversent les pensées et les infléchissent ; le chemin de penser devient soudainement difficile ; je me trouve moins assuré de lui et de moi. On se demande souvent ce que c'est que ne pas plaire ; souvent c'est inquiéter par des signes involontaires ou volontaires à demi. C'est pourquoi il n'est pas bon de faire de grands gestes, et surtout explosifs. Et telle est la première gymnastique, qui doit nous apprendre à tenir nos mains tranquilles ; les jeux de mains ont donné un proverbe dont il faut suivre le sens. C'est une partie importante de l'art de l'acteur que de savoir préparer le geste, et de passer d'une attitude à l'autre, ou d'un côté de la scène à l'autre, par une sorte de danse ; et cela est bon à voir et à admirer, car on l'imité.

Les gestes du visage, si l'on peut dire ainsi, sont plus malaisés à surveiller. Mais ils sont aussi l'objet d'une attention passionnée. C'est pourquoi il est de politesse de ne pas regarder fixement au visage. Mais il reste une grande ruse, et un regard de côté qui ne laisse rien perdre. D'où les négociations sont souvent empêchées ; et j'ai conseillé plus d'une fois, si l'on veut persuader quelqu'un, de regarder tout en parlant quelque spectacle qui retienne les deux, comme tableaux, chiens, ou chats. On gagne toujours à ne pas deviner des pensées qui ne sont pas des pensées. Nul ne peut suivre avec attention les discours d'un homme qui a un tic ; car on attend l'étrange grimace ; on ne pense qu'à cela. Ce n'est que l'image grossie d'un homme qui, sans y penser, plisse le front, fait rouler ses yeux, mâche ses paroles, et rit aux anges sans qu'on puisse deviner pourquoi. Même les signes de bienveillance hors de propos détournent. La seule succession des signes selon un rythme trop rapide suffit pour occuper. On déchiffre comme on peut ces messages qui n'ont point de sens, et l'on se dit, souvent bien injustement : « Ses discours n'ont point de sens. »

Un bonne discipline est d'apprendre à bien lire à haute voix. On s'accoutume alors à ne rien précipiter et à rabattre les détails, surtout si l'on lit de beaux vers. Il y a de la cérémonie dans la lecture. Je me souviens d'un acteur un peu intempérant qui récitait un poème de Hugo en s'appuyant sur un piano ; il remuait le piano ; cela faisait rire. On peut faire rire ; c'est un autre art ; mais faire rire sans le vouloir est une faute de grande conséquence, comme de faire peur sans le vouloir. Si vous ne savez prendre un enfant sans le faire crier, c'est signe que vous avez, sans le vouloir, quelque son de voix mal tempéré, ou quelque regard terrible à votre insu. Il faut surveiller de près ce télégraphe qui marche sans votre permission. En supposant qu'un homme d'importance est aussi farouche qu'un enfant, on ne se trompe pas une fois sur

dix, et l'erreur est sans suites fâcheuses ; au lieu que l'autre erreur, d'attaquer l'homme comme un bastion, est toujours fort dangereuse. Sous le nom d'attaque je comprends aussi l'attention qui observe militairement ; on y perd toujours plus qu'on n'y gagne ; et le mieux serait d'arriver à ne pas voir celui à qui l'on parle. J'ai cru remarquer que les bons négociateurs s'assoient plus volontiers à côté qu'en face. Et les interlocuteurs sont souvent plus à l'aise s'ils regardent ensemble les mêmes choses tout en devisant. Manière d'être discret. Traitez donc une affaire devant un tableau de maître, si vous pouvez.

Sentiments, passions et signes (1926)

LX

Signes ambigus

[Retour à la table des matières](#)

C'est vite fait de supposer une âme d'après les signes, mais cette supposition n'est pas vérifiée une fois sur mille. Pour ma part, dans l'ordinaire de la vie, je ne remonte à l'âme que si l'on m'en prie par des signes redoublés ; hors de ces cas remarquables, je rapporte les signes à des causes qui ne pensent point, et cela m'épargne de vaines recherches. Les uns montrent une sorte de sourire lorsqu'ils ont froid ; d'autres froncent sévèrement le sourcil parce qu'ils ont le soleil dans les yeux. Une certaine coupe de la moustache donne l'air menaçant ; les cheveux redressés annoncent un penseur. Cet homme fait voir un air distrait et peu poli ; c'est peut-être parce qu'il a faim. J'ai vu des familles entières qui, cinq minutes avant la cloche du déjeuner, offraient un spectacle bien plaisant. Quand j'étais précepteur dans un château, et chez des gens fort polis, il arriva que la cuisinière punit ses maîtres en faisant attendre une bonne demi-heure après midi des invités enragés de faim ; ce fut beau à voir pour l'observateur, qui avait et qui a encore la bonne chance d'ignorer la faim. Ne cherchez jamais à quoi pense un homme qui a faim.

Ne cherchez jamais à quoi pense un fou, mais plutôt observez comment un dérangement mécanique produit des signes qui n'ont pas de sens ; ou plutôt comprenez mieux les signes, qui sont signes d'un dérangement mécanique seulement. Je pensais à ces choses comme je lisais la *Psychanalyse* de Freud ; ce n'est qu'un art de deviner ce qui n'est point. Mais l'art de deviner se compose ici avec l'art de persuader ; car ce genre de médecin n'est pas content s'il ne fait pas que le malade forme enfin des pensées de médecin. Et ce jeu, où l'on gagne assez souvent, fait voir surtout une incroyable ignorance de la mécanique des signes. Quand on appuie vivement sur la poitrine d'un poulet plumé et paré, et enfin mort à n'en point douter, on produit un cri d'angoisse de poulet qui est assez étonnant ; mais croyez-vous que cette femme qui pousse alors un cri de surprise pense davantage ? Ce sont les muscles subitement réveillés et tendus qui resserrent vivement la poitrine. Les trois quarts des signes sont des cris de poulet mort.

En ces conjectures aventureuses, qui, tout au contraire, vont cherchant une pensée pour chaque cri, l'inconscient revient ; j'attends ce personnage, et bientôt il fait son entrée. Mais ce n'est qu'une âme de trop. Comment ne serait-elle pas de trop, quand l'autre âme est si souvent de trop déjà dans nos suppositions ? L'erreur ici n'est point de supposer des mouvements auxquels on ne pense point, mais au contraire de supposer que ces mouvements, auxquels on ne pense point, signifient des pensées auxquelles on ne pense point, et donc une autre âme et comme un double, qui ait charge de penser ces pensées auxquelles on ne pense point. Et cette erreur en comprend deux autres, dont la première est de supposer que tout signe ou mouvement exprime une pensée, et la seconde est de remonter de cette pensée supposée au penseur inconnu qui la forme. Ce sont les dieux qui reviennent. Erreur vraisemblable et émouvante, contre laquelle il faut s'armer, car les preuves ne manquent jamais. Toute forme signifie ; et la forme humaine, vivante et en agitation, envoie, dans l'espace autour, des milliers de télégrammes. Les naïfs croient que le difficile est de déchiffrer ces télégrammes, c'est-à-dire de remonter des signes aux pensées ; mais le sage les jette au panier, comme font ces grands et rares politiques, qui s'efforcent d'ignorer ce que pensent l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, personnages inventés à grand risque d'après des signes ambigus. Un des traits les plus étonnants du génie de Descartes, et un des moins compris, est qu'il refusa toujours de supposer de l'esprit aux bêtes.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXI

Les yeux fermés

[Retour à la table des matières](#)

Le maître du navire dirige la noire étrave à travers l'Océan, qui est tellement plus fort que lui ; mais aussi il ne cesse d'observer, de ruser, de changer imperceptiblement ce grand système. Devant les forces étrangères, il sait vouloir ; il trouve prise en ces résistances. Le même homme, s'il rumine sur quelque accueil qu'on lui a fait, sur quelque intrigue, sur quelque rivalité supposée, soit d'amour, soit d'ambition, navigue misérablement sur ses propres pensées. Il voit venir la vague ; il goûte déjà l'eau saumâtre ; il s'y jette bouche ouverte. Il sait très bien qu'un certain raisonnement le mettra au désespoir. Néanmoins il le cherche, il l'appelle ; il attend d'être seul pour le parcourir encore et s'assurer qu'il n'y manque rien. Bien pis, il se met à la recherche des moindres circonstances ; or il n'y a sans doute rien de plus fou que de chercher des faits dans son esprit ; les faits sont au dehors, et se connaissent par la résistance. Ici, en l'absence de l'objet, qu'est-ce qui mène cette ronde de nos inquiétudes, de nos soupçons, de nos regrets ? C'est la trace de coutume, qui toujours nous ramène dans les mêmes chemins ; mais c'est

aussi bien, je pense, une ivresse de persuader et un bonheur d'avoir raison ; nous sommes à la fois plaideur, avocat, et juge. Ajoutons qu'il est naturel de croire plutôt ce que l'on craint. Voilà quelques-unes des causes qui font que nous sommes très mal armés contre les malheurs imaginaires. En vérité nous avons grand besoin du monde, qui a du moins cette vertu d'être ce qu'il est, et de ne point changer par nos raisonnements, ni par nos passions.

Nous devrions savoir que nous ne pouvons penser sérieusement ni utilement sans objet. J'aime qu'on représente le penseur les yeux ouverts et noué aux choses, comme Rodin a fait. Mais c'est une idée neuve. Combien pensent les yeux fermés ! Combien pensent sans faire ! Et pourtant le mathématicien lui-même ne cesse d'écrire ou de dessiner, inventant un objet fixe qui servira d'appui à ses pensées. Aussi ils peuvent laisser leurs travaux en suspens ; le monde les leur garde ; le monde est le seul gardien des pensées. L'homme heureux serait celui qui ne penserait que sur l'œuvre commencée. Mais les hommes méprisent communément cette partie de leurs pensées qui suit le travail de leurs mains. Ce qu'ils nomment leurs pensées, leurs chères pensées, ce sont leurs passions. Encore l'amour est-il mieux pourvu que la haine ; car l'amour cherche son objet ; au lieu que le propre de la haine est de s'éloigner le plus qu'elle peut de l'ennemi, et ainsi de le deviner et reconstruire dans la solitude. Nos ennemis sont des fantômes.

Bon. Mais quel remède ? D'abord savoir cela. Se répéter à soi une vérité bien commune, toujours oubliée, c'est que l'expérience imaginaire n'est nullement une expérience. On dit souvent qu'on ne peut rien penser de ce qu'on n'a point vu ; mais c'est encore trop peu dire, car on ne peut rien penser que de ce qu'on voit et de ce qu'on touche. Si vous voulez former une idée d'architecte, voyez le terrain ; et encore voyez-le. Toutes les pensées réelles sont nées au contact du monde. Les mêmes hommes, remarquez-le, dès qu'ils fermaient les yeux, déraisonnaient avec bonheur, et on les croyait encore ; cela explique notre confuse histoire. « Mais, dira quelqu'un, contre ces idées flottantes, n'avons-nous point quelque secours ? Peut-on écarter des pensées ? » Art précieux, art profondément caché. Nous avons coutume de lutter contre nos pensées comme si c'étaient des êtres ; or c'est nous qui les pensons, qui les formons, qui les soutenons. Sans nous, elles ne pourraient rien contre nous. Bref, je crois qu'un refus de former l'idée désagréable en ôterait la force et le piquant. C'est le secret du frivole, secret non méprisable. La langue commune appelle éminemment esprit un refus du sérieux. Très sérieuse leçon.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXII

Savoir écouter

[Retour à la table des matières](#)

« Ne suppose jamais aucune pensée dans ton semblable », disait un sage qui aimait le paradoxe. Il voulait dire . « Ne suppose jamais en lui la pensée qui devrait être en toi si tu disais ce qu'il dit. » La passion explique assez les discours les plus insensés, et aussi ceux où l'on découvre une apparence de raison. Comme la machine de notre corps est capable de trembler, de courir ou de frapper sans permission, dès que l'émotion, si bien nommée, court parmi les muscles, ainsi elle peut crier, et même former des discours selon les plis de la mémoire, et sans aucune intention. Un ivrogne, en ses jurons, ne pense nullement à dieu ni à diable. Dans les propos d'un bavard, presque tout est fait, en quelque sorte, à la machine ; et, même dans les discours étudiés, il y a une partie de remplissage, qui fut peut-être méditée autrefois, mais qui ne l'est point maintenant. En somme, discours ne sont souvent que bruit. Comme la charrue fait son bruit de ferraille, comme l'épée fait son cliquetis, le vent son sifflement et la porte son grincement, ainsi un homme agité fait un bruit de

discours. Je plains celui qui essaie de comprendre ; encore plus celui qui croit comprendre. Il n'y a rien à comprendre.

Attention. Dans un discours humain, animé, coloré, chantant, il y a à comprendre de belles choses souvent. La beauté est un signe qui ne trompe guère, parce qu'elle annonce un corps équilibré et des passions réglées ; c'est pourquoi on dit bien qu'un bon chanteur chante juste. C'est pourquoi aussi je fais crédit au poète, ce qui veut dire que je l'interprète toujours pour le mieux, que toujours j'y suppose la pensée la plus belle, la plus humaine, la plus parfaite à mes yeux, qui puisse s'accorder avec les paroles. C'est là ce qu'on appelle écouter. De même quand j'écoute le géomètre, j'attends sa belle preuve d'après l'appât de ses premières preuves, faciles ; si je ne la découvre pas, je penserai plutôt que c'est moi qui ne sais pas comprendre, comme s'il parlait chinois. Mais une femme en colère, à quoi bon l'écouter ? Je vois bien vite que c'est du chinois absolument ; je n'y comprendrai rien de grand, rien de beau, rien d'humain, aucune pensée, enfin, pour tout dire. J'entends, je n'écoute pas.

Je dis une femme en colère ; en cela je ne suis pas juste : un homme en colère n'offre pas un texte plus clair. Quand un homme jure après ses bottes, ou après son bouton de col, ce discours ne vaut pas qu'on l'écoute. Ce qui est juste à dire, c'est que la femme en colère a peut-être plus de volubilité ; elle est insensée plus ingénument. Peut-être aussi n'a-t-elle pas en réserve cette force explosive qui brise les discours ; ils passent donc en longs morceaux, comme des bois flottants. C'est pourquoi l'auditeur naïf est plus tenté de retenir ce texte intarissable, de le noter, de le traduire en idées. Il est mieux trompé que par un juron. Un charretier accumule les jurons ; une femme fait des reproches ; ce n'est toujours que du bruit.

Parce qu'un piano est fait pour qu'on y joue de la musique, il serait fou de croire que tous ceux qui y poseront les mains joueront bien. Le langage humain est comme un piano : si vous le faites sonner à coups de poings, il n'en sortira aucune combinaison qui mérite d'être retenue. Réellement, ce que je dis par humeur, dans le premier mouvement, dans l'impatience, dans la surprise, n'a jamais aucun sens pour moi ; que ce soit du chinois pour vous, c'est le mieux. Et si vous essayez de comprendre quelque chose, dans ce bruit que je fais au premier moment, vous n'êtes pas bon, vous n'êtes même pas juste. Que l'homme apprenne à écouter l'homme.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXIII

L'ivresse

[Retour à la table des matières](#)

Il y a de la profondeur dans un ivrogne ; c'est comme un refus total et une démission de l'homme. Boire avec suite, c'est la plus sérieuse manœuvre contre le sérieux. Dans les anciennes corporations, il y avait une espèce de science du boire, et l'on appelait Sublime celui qui y excellait. La plus profonde ironie et la plus sauvage se joue ici ; car s'abolir soi-même par méthode, c'est directement le contraire du sublime, et donc cela participe du sublime. J'ai connu deux ou trois ivrognes qui certainement n'étaient pas médiocres. Cela s'est trouvé plus d'une fois en de vrais poètes. On boit quelquefois par trop de clairvoyance, ou par trop sentir. L'avare est sobre par une sorte d'avarice de soi, et voilà la contre-épreuve.

La soif est bien loin. Le désir est bien loin et bien faible. Tout passionné est un boit sans soif. Il me semble que le désir se règle assez bien par la satisfaction, comme la vie animale le fait voir. C'est une partie de la sagesse, et trop méprisée, de suivre le désir. Ou, pour autrement parler, il y a un

remède aux passions, qui est le plaisir ; c'est un meilleur tyran, et de court règne. L'emportement et l'irritation sont bien plus redoutables, parce qu'ils vont à redoubler la peine. La nature a mis des bornes au plaisir de boire, mais non pas à la fureur de boire. Bien loin que le passionné coure à ce qu'il désire, souvent au contraire je le vois courant à ce qu'il craint. Je ne croirai pas aisément qu'un homme ait le désir de tuer un homme ; mais plutôt le criminel va tout droit à consommer son propre malheur, et il le sait. Il est comme fatigué de raison. Il se jette aux moyens de force, faisant bon marché, alors, de lui-même et de l'autre. Le joueur connaît aussi cet emportement et ce désespoir. Ce sont des suicides tragiques. Oreste tuant sa propre mère se tue lui-même. Garez-vous de ces existences irritées contre l'existence. L'ivrogne contemple cette suite de remords et de crimes, et boit un verre de plus.

Il y a plus d'un genre d'ivresse, et ce redoutable mot a aussi plus d'un sens. Mais dans toutes il y a un refus de réfléchir, ou l'assurance d'avoir tort devant soi-même. Il y a un degré d'extravagance qui ne se guérit que par une extravagance pire. Le fanatisme est un très haut attribut, car c'est la honte la plus grande de rougir devant l'esprit. Celui qui sent que la preuve est mauvaise court à la conséquence, et accomplit toute l'erreur possible. Le refus d'entendre est de fureur plus souvent que de paresse. Dans la moindre discussion cela se voit, et en proportion de la difficulté et de l'incertitude. Le faux va à l'excès du faux. Voyez comme les enragés de politique fuient le centre et refluent aux extrêmes. Ce sont des hommes, et même ce ne sont point des pires ; mais c'est l'imperfection de leurs pensées, c'est la difficulté même de penser qui les pique. D'où ces partis cannibales.

Nul n'échappe tout à fait à ce mouvement. Tout socialiste regarde au communisme, et sent comme une attraction par là, qui le guérirait du mal de composer. Tout modéré regarde de même vers le despotisme et la bienfaisante guerre, qui sont d'héroïques remèdes aussi, et une ivresse convoitée. L'emportement absout. Je comprends pourquoi les guerres religieuses furent féroces entre toutes ; féroces par la pensée ; tout cela par peur de douter. Il faut douter par provision ; c'est l'honneur que chacun doit rendre à son esprit. C'est le doute de faiblesse qui est humiliant, ou, si l'on veut, le doute reçu ; mais il y a un doute de force, qui vient de la plus ferme pensée et de la plus résolue. Ainsi Descartes a très bien commencé par rompre en ce difficile combat.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXIV

Le spectateur

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est pas peu de chose qu'être spectateur. Mais aussi ce n'est pas facile. Le spectacle humain est à ce point émouvant, et nous sommes si bons juges de l'injustice et des passions d'autrui, qu'aussitôt nous voulons entrer dans le drame ; et cette impatience d'agir, mêlée de la peur qu'il faut surmonter, nous met au niveau des plus furieux, semblables à un médecin qui, en donnant ses soins au malade, prendrait lui-même la maladie. Cet effet d'une violence qui, dans le fond, est généreuse n'est point communément remarqué ; on voit le mal dans les effets, mais on va rarement jusqu'à apercevoir que la cause du mal est dans les passions. Piège où les hommes sont pris depuis tant de siècles ; ils font la guerre à la guerre, mais la guerre est en eux ; je dirai même qu'une guerre juste serait, d'une certaine manière, la pire de toutes, car on pardonne alors à l'emportement, à la fureur, à la frénésie d'après des motifs honorables et même sublimes. Contre quoi Platon soutient que la vraie injustice est toujours dans cette sédition à l'intérieur de l'individu lui-même, et que la première justice est de se posséder et gouverner soi-même. Ainsi quand un homme prend froidement et volontairement le bien d'autrui, il y a espoir

qu'il a raison, comme s'il enlève une arme des mains d'un homme ivre, ou bien qu'il se redressera par la vue des conséquences, comme s'il enlève à un paysan une terre que lui-même n'est pas capable de cultiver. Au lieu que si un homme en colère rend son bien à celui qui en a été privé, il n'y a aucun espoir, l'aveugle colère ne pouvant tomber juste que par hasard, et, même dans la justice, jetant en quelque sorte l'injustice à droite et à gauche. Tel est le jeu des révolutions, qui sont des guerres justes et généreuses ; mais aucune guerre n'est juste et généreuse si ce n'est par ses motifs abstraits ; à l'intérieur d'elle-même, si l'on peut dire, une guerre n'est jamais ni juste ni généreuse. Sans aller au détail des effets, sur quoi on discute sans fin, considérez cette loi de toute guerre, d'après laquelle le plus généreux est nécessairement tué, tandis que le plus lâche et le plus menteur a les meilleures chances de survivre. Suivant cette remarque, les révolutions seraient toutes condamnées à dégénérer, en raison stricte des moyens violents qu'elles emploient.

Donc, le remède est esthétique toujours. Car ignorer le spectacle humain, ce serait sottise ; et du reste c'est impossible. Il faut donc un spectacle humain émouvant et vrai d'un côté, mais en même temps séparé du spectateur par des signes bien clairs et qu'on ne puisse oublier. Ce que le théâtre assure par ses moyens propres, dont les plus puissants sont cette séparation des gradins et de la scène, ces fables étrangères à notre existence réelle, et cette poésie qui détourne de crier. Aussi ces entr'actes où le spectateur se reprend et se réveille, et ces changements de décor et de lieu, qui rompent l'émotion ; enfin les décors eux-mêmes, qui sont sans réalité. Pareillement cet art profond et plein de ruses repousse le drame en action et les coups de poignard, et même l'apparence du sang répandu, ramenant toujours l'attention sur les discours, ce qui nous retient au bord de l'émotion insurmontable, par la seule nécessité de comprendre. Ainsi, par des artifices concordants, le spectateur est maintenu assis, et détourné de vouloir sauver l'innocente victime. Peut-être, par opposition, peut-on définir d'après cela le mélodrame, qui vise seulement à émouvoir, et qui bien aisément y parvient, cultivant sans prudence l'espèce des redresseurs de tort, qui sont des hommes de main, et très redoutables. En bref, je ne crois point que les sentiments généreux soient rares ; c'est la discipline sur soi qui est rare, sans laquelle il n'est pas de jugement. Et vous ne pouvez point dire que le jugement ne suffit pas ; car jamais vous n'essayez de juger seulement ; toujours vous allongez la main, voulant changer avant d'avoir compris ; et cela fait seulement un autre drame.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXV

Le spectateur du spectateur

[Retour à la table des matières](#)

L'imagination est premièrement un essai de l'épouvante. On m'a conté qu'une bonne jouait au loup avec deux enfants ; elle se couvrait d'une peau de loup qui servait de descente de lit, et les enfants feignaient d'avoir grand'peur ; mais aussitôt ils avaient peur, et ils en rêvaient ; les parents firent cesser ce jeu. Montaigne dit bien que les enfants ont souvent peur d'un visage qu'ils ont eux-mêmes barbouillé ; mais il faut dire aussi qu'ils cherchaient la peur, par cris et mimique, entraînés seulement plus loin qu'ils ne voulaient, comme il arrive aussi pour le rire. Et le fou rire, très justement nommé, nous instruit très bien ; cette sorte de convulsion est bonne pour la santé ; mais toujours est-il qu'elle remue fort indiscrètement nos parties intérieures. La peur, qui est une sorte de maladie, ne nous remue pas moins. Toute notre vie se passe à vaincre la peur ; nous aimons à penser que nous en sommes maîtres ; nous l'interrogeons et la chatouillons ; telle est l'âme des spectacles. Tout l'art de l'acteur est à montrer toujours assez le visage humain sous la peau du loup ; et l'art du

spectateur, qui n'enferme pas moins de ruse, est de se garder attentif à tous les signes, à ceux qui rassurent comme à ceux qui effraient.

Une petite fille se faisait raconter des histoires terrifiantes ; mais elle tenait par précaution ses doigts à ses oreilles, et se bouchait les oreilles de temps en temps, quand l'émotion allait dépasser le degré permis. C'est ainsi que l'on apprend à sentir, jusqu'à donner un nom à la terreur et à l'horreur, qui, dans un drame réel, n'ont point de nom ni de forme. On sait bien que, dans les terreurs paniques, ceux qui fuient ne savent pas qu'ils fuient ni qu'ils ont peur c'est qu'ils ne sont plus du tout au spectacle et, parce qu'ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, ils ne se connaissent plus, comme on dit si bien. Il faut compter le spectacle comme une institution de grande puissance, et comme un premier essai de penser à soi. Je remarque une autre expression commune : « Observez-vous », qui est un avertissement de se gouverner. Le langage enferme bien des secrets ; et qui saurait bien sa langue saurait tout ce qui importe.

Conscience est un beau mot, qui, en son sens populaire, refuse le laisser-aller. Les pédants disent qu'il faudrait se connaître comme on est, et que c'est très difficile. C'est qu'ils n'ont pas assez considéré la position du spectateur. La conscience enferme un refus de soi ; telle est la règle du jeu. On ne connaît de soi que ce qu'on change. D'où vient que la sincérité est une idée mortelle pour les trop subtils. Othello, certes, est sincère lorsqu'il resserre ses fortes mains autour du col gracieux. Il est sincère comme est sincère l'arbre qui tombe sur le bûcheron. Il est sincère comme la matière est sincère ; mais l'esprit est d'autre sorte.

L'ancienne tragédie avait inventé une ruse qui me ravit. Elle donnait au centre le spectacle, et, autour du spectacle, des spectateurs en spectacle, qui formaient le chœur ; ainsi les spectateurs avaient sous les yeux, non seulement le drame, mais le spectateur tel qu'il ne devait pas être, le spectateur qui ne sait pas qu'il est spectateur. Image sublime de la réflexion, et véritablement école de la pensée. Voilà, se dit le spectateur du spectateur, voilà ce que je serais si je me laissais être, si je me croyais. Ainsi on apprend l'art de croire et, comme dit Montaigne, de décroire. Qui oublie cet art et veut jouer au loup, il sera loup.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXVI

Le théâtre

[Retour à la table des matières](#)

Les grands acteurs font peu de gestes, et encore moins de grimaces ; j'ai remarqué même qu'ils ne font que passer vivement d'une attitude à une autre, de sorte que, si je pense à eux, je les revois non pas en mouvement, mais immobiles et parlant. Dont il y a des raisons extérieures, par exemple qu'une action réelle est toujours mal vue. Un coup de couteau, un homme qui tombe, ce sont des choses que l'on reconstruit d'après les effets, plutôt qu'on ne les voit. Celui qui ne voit pas les effets, mais seulement le passage, reste toujours en doute, et se demande s'il a bien vu. Le geste naturel, qui est un commencement d'action, est encore plus ambigu ; il l'est en lui-même, puisqu'il est retenu. Aussi voyons-nous que les mimes sont bien loin de nature et composent les gestes, ce qui fait une sorte de danse. Ainsi la règle du geste est extérieure, et elle exprime l'extérieur.

Il faut considérer une autre raison de cela, qui est plus intime. L'homme ne se voit pas agissant comme il s'entend parlant. Il se sent, il se touche lui-même quand il agit ; mais le contour de son action, tel qu'il paraît aux yeux du

spectateur, l'acteur n'en a pas connaissance ; il ne peut se placer hors de lui-même. Ce qu'il montre de lui-même par ses gestes et par ses actions, il ne le connaît que par le témoignage des autres. D'où naît la danse essentielle, qui est une imitation de l'imitation, et un moyen de suivre les gestes dans le miroir du semblable. Me réglant sur ce qu'il imite de moi, je me vois en quelque façon comme je verrais un autre ; je m'apparais ; je sais comment je signifie ; je vois ce que l'on voit de moi-même. Cette remarque explique assez les précautions et le style de la vraie danse. D'après cela, les vrais gestes de théâtre seraient collectifs.

La parole exprime mon propre être à moi-même comme elle l'exprime aux autres. Je m'apparais à moi-même dans le discours comme un autre m'apparaît. Je sais ce que je montre ; je puis régler ce que je montre ; je puis l'accorder au toucher secret, à l'émotion, au sentiment. Je connais en même temps ce que j'ai à dire et ce que je dis ; je suis spectateur de moi-même. Et, puisque penser c'est s'accorder à quelque spectateur, mes discours sont mes pensées. Mes gestes, au contraire, s'ils sont réglés, sont les pensées de l'autre. Le geste exprime la pensée commune ; le geste est de rite et de cérémonie.

La parole invente. Non pas seulement en ceci qu'elle exprime le plus secret de l'homme, mais aussi parce qu'elle est continuellement corrigée d'après ce que le parleur lui-même y remarque. Et cela fait qu'au théâtre une vie présente se déroule, qui, par l'imprévisible, rajeunit le drame, et le suspend au bord de l'avenir comme il fut une fois. On ne sait jamais comment l'acteur jouera ; il se juge, il délibère, il hésite, il se jette ; ce n'est qu'un jeu entre sa voix et tout son corps ; mais ce jeu est un symbole de l'action même. L'acteur tragique risque à chaque fois sa couronne ; et cette métaphore le fait roi. Le mime, parce qu'il ne se voit pas au miroir, est bien moins libre ; il se règle plutôt par mémoire. Tout est prévu ; il n'y a plus d'avenir ; il n'y a plus de temps. Je crois que le spectateur, dans le théâtre véritable, perçoit surtout le temps, et par un mélange de l'inévitable et de l'imprévisible. Et c'est pourquoi les gestes projetés sur l'écran, joints à une reproduction mécanique de la parole, ne remplaceraient point l'acteur. Le chœur, dans l'ancien théâtre, parlait à son tour, et servait comme d'avertissement au cercle des spectateurs. Or, en tout spectacle vivant, les spectateurs parlent par l'attention, par un volume de silence, par l'applaudissement compensateur, témoin fidèle du religieux silence ; et le spectateur sait que l'acteur a compris et comprend ; il attend la réponse ; il porte ainsi l'acteur dans la crise et dans le paroxysme. Ces puissants effets, qui participent à la fois de la poésie et de l'éloquence, supposent la parole vivante et toute chaude.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXVII

Le comédien

[Retour à la table des matières](#)

Les répliques célèbres comme « Sans dot », ou, sur le cœur à droite : « Nous avons changé tout cela », ou bien l'ironique : « Des mots, des mots, des mots », sont fort difficiles à dire. La plus grande erreur, il me semble, est de les moduler selon l'intelligence, c'est-à-dire de chercher à comprendre comme le lecteur ou le spectateur comprennent. Mais je ne crois pas non plus qu'il y ait une intonation vraie, et que l'on pourrait apprendre en écoutant, comme une musique. Le plus connu de nos acteurs formait, à ce qu'on dit, sa célèbre troupe par la gymnastique ; peut-être croyait-il ne régler ainsi que le mouvement ; peut-être soupçonnait-il qu'il préparait aussi la diction. Chacun sait bien qu'on ne peut faire sonner l'*a* en serrant les dents. Mais les dents ne sont point séparées ; le souffle, l'attitude, toute la masse musculaire y sont intéressés. Dans un bon chanteur, tout conduit le son, du bout des doigts à la plante des pieds. On le voit. Une sorte de danse accompagne. Et, au rebours, j'ai vu souffler des poitrines séparées de leurs pieds, posées là comme sur des supports étrangers aux passions. Le pied, ce qui nous porte, nous enlève, qui frappe la terre, qui délibère, qui traîne, qui hésite, qui commence l'aventure, le

pied peut-il être étranger aux passions ? Nous savons qu'un homme bondit tout pour une piqûre au doigt. C'est ainsi que, dans tous les arts, le corps se montre, indivisible. Balancé, équilibré, comme fluide. Et en revanche, il y a un nouement et une épaisseur, des cloisons, un poids mort, qui ne promettent rien de beau. Ces conditions de physiologie changent aussi le poète, et même l'artiste de prose. Toutefois nul n'est près de comprendre tout à fait cette proposition cartésienne, que je trouvai hier en Spinoza ; « L'image n'est rien de plus qu'une affection du corps humain. »

Revenant à l'art du comédien, plus étalé, art qui avoue, j'aperçois du moins que la voix n'est qu'un autre geste. Un des moyens de Got, qui sut quelquefois lancer une parole, était de porter le geste en avant ; ce n'était qu'une manière d'ouvrir la bouche comme il fallait. Le pédant dispose sa langue, arrondit sa bouche, et produit de mécaniques voyelles ; Molière n'a pas manqué ce gibier-là. J'ai connu un professeur qui usait d'une glace et d'un crayon, afin de disposer sa langue à l'anglaise ; on imagine un Anglais, attaqué par ces sons étrangers. Mais non ; soyez anglais des pieds à la tête, autant que vous pourrez, et l'accent suivra. Le costume y contribue, et même un genre de chaussures.

La scène est toute humaine ; c'est un creux de chair qui renvoie certains sons, qui en étouffe d'autres. Si le grand acteur n'y trouve pas d'abord sa place et son passage, la voix aussi manquera son entrée de reine ; car il est clair que nos attitudes, nos préparations, nos élans dépendent des autres hommes et du chemin qu'ils nous ouvrent. Que l'autre acteur soit à gauche au lieu d'être à droite, voilà un brusque mouvement du cou, et un son étranglé ; il faudrait un autre départ, et changer tout en remontant, depuis le premier mouvement du pied. C'est pourquoi les acteurs sont si attentifs aux positions et aux passages. Une situation, ce mot le dit si bien, est comme une figure de danse. Au contraire, dans les drames réels, il n'y a point de situation à proprement parler ; les passions se heurtent ; les discours ressemblent à Retz pris dans une porte ; le naturel alors n'est pas d'un homme, mais d'un ver. Et l'on sait bien que le timide ne peut être naturel, quoique la timidité soit naturelle. Ainsi le théâtre est l'école et comme le conservatoire du sentiment.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXVIII

Danses

[Retour à la table des matières](#)

Puisque l'impatience est tout le mal des passions, il est clair que la danse les civilise toutes. Il n'y a rien de pis pour l'être humain que de sentir en son propre corps le tremblement, l'agitation, enfin le départ à chaque instant retenu. Descartes, en d'autres mots, disait que l'irrésolution est le pire état en ce monde. Mais n'essayez pas de faire entendre, ces choses à l'homme irrité : « Le pire état en ce monde, vous répondra ce malheureux, c'est de mal placer ses affections, c'est de rencontrer une vaniteuse, une perfide, une traîtresse. » Il est bien loin de savoir que ce qui tient éveillé le jaloux, dans ces nuits trop longues, c'est le mouvement et non point la pensée, et que, comme l'immobilité endormirait ses pensées, ainsi un mouvement décidé les conduirait en de nouveaux chemins. Le passionné est un homme qui veut raisonner, et raisonner est justement ce dont il est le moins capable. Si au contraire il suivait gymnastique et musique, comme Platon conseille, s'il exerçait ses muscles selon leur forme et selon leur force, et tous ensemble d'accord, au lieu de se tortiller comme il fait, il se trouverait délivré de ses amères pensées, et si

bien, qu'il ne s'en étonnerait même pas. La danse occupe tout l'esprit, ce qui se reconnaît à l'équilibre du visage ; le danseur fut le premier modèle du sculpteur.

Quel fut donc le premier maître à danser ? Un dieu, supposent-ils, ou bien un prêtre instruit par le dieu. Mais le sociologue, ici, fait briller ses lunettes : « L'homme, dit-il, est un dieu pour l'homme ; mais il faut saisir le moment de l'adoration, qui est le moment de l'imitation. L'homme seul est longtemps inerte, par la fatigue, ensuite convulsionnaire, par l'ennui. Et il se peut aussi qu'une assemblée soit convulsionnaire, ce qui fait un autre culte et un autre dieu. Mais il se peut aussi que le semblable voie ses mouvements dans le semblable comme dans un miroir, et imite celui qui l'imite, d'où chacun d'eux vient aux mouvements qui étonnent le moins, qui sont naturellement attendus, qui suivent le mieux ; c'est là que conduit nécessairement cette attention partagée entre soi et l'autre, et cette réponse continuelle de l'un à l'autre qui est le plus ancien langage. »

« Laissez-moi deviner un peu, dis-je au sociologue. La vue est encore trompeuse ici, puisque mes mouvements font encore danser l'image de l'autre ; et, bien mieux, je ne vois point comment je danse ; c'est par l'intime toucher que je sais comment je danse. Et je vois naître par l'échange des signes, la danse aux yeux baissés, qui enchaîne par la main la troupe des danseurs. Par la main directement est connue la préparation musculaire, en ses moindres annonces ; ainsi la loi commune délivre encore mieux chacun des danseurs. Sous une halle bretonne je vis un jour les tours et replis de cette danse aux yeux baissés. La sérénité revenant sur ces visages les rendait tous beaux de la même manière et ressemblants, comme ces personnages des frises ; et ce miraculeux effet de la danse est la plus ancienne sculpture ; car il est dans l'ordre que le corps humain se compose d'abord lui-même, et soit la première œuvre. Le premier sérieux, en cet animal agité, exista donc par la danse ; aussi la première adoration, et la première reconnaissance ; peut-être aussi, par l'ordre réalisé et contemplé, la première pensée digne de ce nom. Apollon ainsi parut en chaque homme, et Vénus en chaque femme, conduisant, comme dit le poète, le chœur des Grâces décentes. Jugez d'après cela de nos premiers sujets, qui ont rompu la frise. Trop seuls. »

Sentiments, passions et signes (1926)

LXIX

Poésie musique et danse

[Retour à la table des matières](#)

Chacun connaît des suites de mots presque impossibles à dire, et pénibles à entendre, comme « Chasseurs sachez chasser », et bien d'autres ; on en rit ; on ne perdra point son temps si l'on y pense un peu ; car, par le jeu des contraires, on conçoit des suites qui seront agréables à dire ou à entendre ; et ce plaisir est certainement une partie de la poésie ; si la pensée s'y accorde, elle entre alors en nous toutes portes ouvertes. Cette convenance des paroles à notre structure nous dispose à vivre amplement. C'est un charme, comme on dit si bien, qui nous prend par le dessous, et nous touche à proprement parler, sans aucune métaphore. Peut-être n'y a-t-il point de plus profonde et puissante médecine que les beaux vers, par ce jeu aisé, ce glissement, cet épanouissement de tous nos replis intérieurs. Un malade est comme noué et durci. Le sublime au contraire fait venir de douces larmes ; signe étonnant.

En suivant cette idée, j'aperçois qu'un langage peut être dit harmonieux en deux sens. Il peut être harmonieux pour l'oreille, ou harmonieux pour le gosier ; j'entends ici tout le corps ; car la machine parlante intéresse directe-

ment le souffle et le cœur, c'est-à-dire l'attitude et tout. L'harmonie pour l'oreille est de spectacle ; elle suppose que le poète s'écoute lui-même, et pense surtout à plaire aux autres. Ici se trouve la règle extérieure, et sans doute le secret de tant de vers plats. Il est clair que le vrai poète parle premièrement à soi et selon une disposition de tout son corps. L'oreille reconnaît cette harmonie profonde, mais elle ne peut la régler. Qui compose pour l'oreille, il se trompe, qu'il soit poète ou musicien. Je ne m'étonne point de Beethoven sourd ; que la parole ou le chant plairont à l'oreille, le génie le sait d'avance, par un mouvement plus secret.

Ici l'analyse s'arrête devant des difficultés peut-être insurmontables. Mais, faisant jouer de nouveau les contraires, je me fais une idée assez précise du petit musicien qui goûte son œuvre par l'oreille, et la change jusqu'à ce qu'elle lui plaise. C'est tourmenter le clavier ; c'est prendre conseil du cor et du basson. La grande musique ne naît pas ainsi ; le cor et le basson s'en arrangent comme ils peuvent. Quand le subalterne est ainsi à sa place et que le bruit est gouverné, nul ne s'y trompe. Il y aurait donc deux musiques comme il y a deux poésies.

Deux danses aussi. Il y a une danse pour l'œil, et qui dégénère promptement. Notre ballet d'opéra en est depuis longtemps à ce point qu'il étonne par des mouvements rares et difficiles ; mais on s'ennuie bientôt de ces gestes frénétiques par lesquels la danseuse semble vouloir lancer loin d'elle ses jambes et ses bras. Je remarque que dans ce genre de danse, la draperie est d'artifice et étrangère. Par opposition encore, je comprends le sens des plis véritables et de cette draperie intime, réglée d'abord et toujours par la pesanteur, liée aussi au mouvement, et propre, par cette double condition, à rendre sensibles les attitudes, les préparations, tous les jeux de l'équilibre. Les plis longs, délicats, toujours orientés par la terre, et mobiles selon la moindre invention, sont les témoins d'une danse pour soi, qui est la véritable. Comme chaque mouvement est alors, ainsi que dans la vraie musique et la vraie poésie, la meilleure suite, celle qui convient à la structure et à l'émotion surmontée, l'œil aussi peut suivre et reconnaître ces justes passages et ces annonces, que le danseur éprouve au dedans de lui-même, d'après le fil à plomb mobile des draperies, de la même manière que l'oreille saisit, d'après l'accord des sons, une autre harmonie bien plus cachée. La violence est étrangère à cette danse, comme le bruit est étranger à la musique et le cri à la poésie. Par les seuls mouvements d'un rideau, toujours ramené selon quelque pesanteur inflexible, nous sommes entraînés du dehors au dedans ; le spectacle est rabaissé au rang du signe. Il faut payer de pensée. Forme voilée, statue aveugle, musicien sourd signifient une même chose.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXX

Costumes

[Retour à la table des matières](#)

Ce capitaine d'industrie n'a pas encore l'air sérieux qui convient à son état. D'après ce col mou, d'après ce chapeau enfoncé sur la tête, d'après ce pas vif et ce mouvement de la canne, je vois qu'il a fait la guerre. Ceux qui ont combattu à l'arrière ont gardé un pas de procession, dogmatique ; ils laissent un sillage d'opinions ; mais l'autre se meut comme s'il était seul. Nulle trace d'importance en cet homme maigre, qui touche déjà aux grandes affaires, et qui invente tous les jours. Le voilà chasseur d'idées, formé par le terrain inégal, l'œil toujours sur l'obstacle, décidant à chaque pas, pensant de même. À l'image de cet homme libre, on voit de jeunes femmes qui rient à l'amour et à leurs beaux enfants, sans aucune cérémonie.

La mode les guette ; elle va les reprendre. Le capitaine d'industrie n'a pas su se priver de la servante mécanique. Le voilà établi sur quatre roues pleines, dans ce cadre étroit et verni, sans aucun ornement, ainsi que la mode l'exige. Ce vêtement de tôle peinte a fait de lui un autre homme. Le voilà soumis au

bâton de l'agent ; et j'admire cet air qu'il prend aussitôt, de s'arrêter de lui-même et volontairement, sans jeter seulement un regard au pouvoir moral et au geste de l'importance. Important lui-même, par cette attention de l'œil et de l'oreille, toute ramenée à son costume de fer. Le visage se compose, et prend la forme politique. De quel air il allonge le bras selon le rite, comment il démarre en gardant l'immobilité du visage, il faut le voir. Et ce virage est pris avec le sérieux d'un maître à danser. Figaro se moque ; mais je me moque de Figaro ; la danse est l'école des diplomates.

La femme, prise en ce siège étroit, participe aussitôt de la gravité politique. Ce corset de fer lui donne une dignité incroyable. L'ancienne victoria et l'effort des chevaux inspiraient d'autres pensées. La violence mécanique, continuellement sensible dans le départ, clans l'arrêt, dans le tournant, ramène l'esprit à un autre genre de puissance et au commandement sans passion. Il n'est pas possible que le général, sur les coussins de sa limousine, gouverne ses pensées comme faisait Napoléon à cheval. Au temps de l'esclavage, quand l'homme portait l'homme, le geste du commandement était encore autre, et les pensées aussi. Mais il faut toujours que l'homme soit l'esclave de ce qui le porte ou de ce qui le traîne. Le cavalier a des idées qui lui sont propres sur le commandement et sur l'obéissance, sans compter cette politesse du geste que lui impose l'intime voisinage d'une bête sensible et vigoureuse. Rousseau voyageait à pied, d'où ces idées de sauvage.

Les mécaniques changeront nos pensées et nos passions. Il n'est pas facile de dire comment. Certainement l'improvisation y aura moins de part. D'un coursier de fer on sait d'avance ce qu'il fera ; mais, en revanche, on ne peut point du tout se reposer sur lui. Tout geste devient mouvement, d'où une stricte discipline. Or tout ce qui gouverne le geste gouverne aussi l'imagination, et raccourcit les pensées de traverse. La bicyclette occupe certainement tout l'esprit ; de là un nouveau genre de sérieux, qui doit changer même les rêves. Mais il reste un peu d'invention et un art de tourner l'obstacle. La voiture mécanique civilise plus énergiquement ; l'œil surveille le garde-boue ; parce que l'homme a besoin d'un plus large espace, il dépend plus des autres, et ne peut oublier les règles. Mon capitaine d'industrie n'invente plus en se promenant ; mieux, il se garde d'inventer. Voilà un homme sérieux. Comme un roi à couronne de fer, qui pense seulement à sa couronne.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXI

Chapeau breton

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce pays breton, les costumes sont des pensées. Un maître maçon porte son grand chapeau, qui a presque le même âge que lui, comme il porte son visage. Et la coiffe des femmes leur est aussi naturelle que les ailes aux libellules. Les baigneurs et baigneuses ne sont que des enfants aux jambes nues, qui n'ont plus ni métier ni fonction ; en cela ils sont naturels ; c'est le côté instable de l'espèce humaine ; la carapace est déposée ; elle attend au bord de la route ; c'est l'auto, étrange boîte à sardines, ornée d'une marque de fabrique ; et cela est laid comme une idée abandonnée ; telles sont bien les mécaniques. Et les animaux font honte aux mécaniques. Mais quel animal que l'homme vêtu !

Chacun connaît l'épervier égyptien, net, imperméable, dogmatique, fort. Mais il ne sait que lui ; c'est ne rien savoir. Vu du dehors, ce paysan, le long de son champ, est une sorte d'épervier farouche. Mais son costume n'est qu'un abri d'où le visage sort pour tout découvrir et tout juger. En cet animal politique, qui n'a guère plus changé que l'oiseau ou le poisson, c'est une étrange apparition que le visage ; ici la méditation, l'esprit, le chant. Le

costume n'a rien gagné ; il borde le visage comme le rivage borde la mer ; et le visage encore est la bordure des yeux, des yeux libres comme l'eau. Cette lumière a soumis toutes les choses.

Les différences de l'homme à l'animal éclatent. L'homme est le seul animal qui ait des outils, des machines, un costume. Par l'outil, il se prolonge en des mains insensibles et invulnérables ; par l'outil il manie le feu. Chose étonnante, que le chien et le chat, qui adorent le feu, ne fassent point de feu. Mais cela s'explique par la patte, qui ne va pas au feu. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'homme, c'est cette partie de lui qui tient si bien à lui, et qui pourtant n'est pas organe. Ainsi la roue, cette mère des machines, n'est pas possible comme organe, car elle est séparée du moyeu. On jette une vieille roue ; on la remplace. Le bateau est un admirable outil, à la fois poisson et oiseau ; par le bateau, l'homme sent l'eau et le vent sur ses paumes ; mais enfin le bateau n'est pas lui. Il le répare, il l'aime, il le nomme ; mais il l'use et le laisse. C'était sa chère pensée ; mais ce n'est plus rien. L'âme s'en retire et se met dans un autre corps.

Le costume est mieux gardé. J'y vois plus d'obstination ; car la coiffe n'est pas un outil ; la coiffe est un dogme. Parce que je suis né de ce côté de la rivière, je penserai ainsi et non autrement. Rempart contre les pensées. Comme l'épervier conserve sa propre forme, qui lui est vitale, ainsi l'homme conserve une pensée politique qui lui est vitale ; seulement il y a de l'arbitraire dans cette coque et dans ce ruban. Pourquoi ainsi ? Parce que c'est ainsi. Symbole de ces pensées qui étonnent toujours, mais qu'on aurait tort d'admirer. Pourquoi ainsi ? Parce que j'ai décrété de résister là. Il me plaît que ce soit assuré ; mais je me moque de ce qui est assuré. Je m'en moque ; entendez bien ; je ne veux pas qu'on dise que je m'en moque. Et, puisqu'il faut un bonnet, qu'il soit ainsi, et n'en parlons plus. On se trompe sur les dogmes en demandant pourquoi les hommes y sont attachés. Il faut un bonnet. Ceux qui délibèrent sur le costume y passent toute leur vie. Cela fait des pensées ridicules ; non moins ridicules que ces paradis et ces enfers gravement délibérés. La théologie est l'abri de l'homme contre la théologie, comme le chapeau breton est un abri contre les chapeaux. Si je crois à mon chapeau, voilà une plaisante question, dit ce visage.

Et ce visage lui-même, composé il est, et surveillé, de toute prudence, et contre les intempéries ; car tout homme menace mon visage par le sien ; tout homme veut que je lui ressemble ; mais je vais au-devant ; je lui offre son portrait, c'est-à-dire une somme convenable d'approbation ; comme cette bouche cousue, siège de l'impénétrable concorde. Le oui y est aspiré et enfermé. Oui, j'approuve et je conviens ; mais quoi et de quoi ? C'est ce que vous ne saurez pas, ni moi. Si je crois mon visage ? Plaisante question ! Voilà ce que disent les yeux.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXII

La mode

[Retour à la table des matières](#)

Costume, coutume. Nous avons vu de grands changements dans la mode ; mais il faut un effort de réflexion pour s'en étonner. Ce qui est de tous ne choque point, et ce qui ne choque point n'offense point la pudeur. Ces jambes de couleur claire qui courent dans nos rues sont très convenables. Sur les plages on voit des jambes nues ; on s'étonne de n'en être pas étonné. C'est que cela est commun. L'invention et la volonté d'étonner sont ce qui choque. Au fond c'est toujours le visage humain qui nous parle. L'impudence avec sa sœur la honte nous remuent d'étrange façon, mais lit-on jamais rien de pareil sur le visage d'une femme qui suit la mode ? La mode est son refuge ; elle s'y cache, elle s'y abrite. L'assurance de ne pas choquer fait que nul n'est choqué. Bien vainement l'on prêche. Je ne remarque point le plus petit changement dans les sentiments. L'innocence est la même ; l'amour est le même. Cette jeunesse danse et se marie comme toute jeunesse a toujours fait. Les querelles, les jalousies sont les mêmes ; l'ennui est le même. Les passions vont du même train, par les mêmes erreurs, et se punissent elles-mêmes des mêmes peines.

Toujours la fidélité couronne l'amour et le sauve. Quelques doigts de plus ou de moins à la jupe n'y font rien. La nature humaine ne change pas pour si peu.

Tous les sentiments vivent de finesse, et nous n'avons pas fini de décrire une gardeuse d'oies, quand elle rêve à l'avenir de son cœur. On dit communément que la coquetterie est un désir de plaire ; c'est vrai, mais ce désir est armé de précautions. La crainte de déplaire est ce qui se montre d'abord, par ce souci de suivre la mode ; mais j'y vois aussi une certaine crainte de plaire, tout au moins une résolution de ne plaire qu'autant qu'on voudra. D'où ces ornements extérieurs et de convention derrière lesquels se cache la beauté attentive. Et c'est pourquoi cette jeune fille dont parle Stendhal, et qui avait seize ans, mettait du rouge. La pudeur est une crainte des émotions et une économie des signes. Les communs ornements ressemblent à ces lieux communs des conversations, qui donnent sécurité aux timides. Tout sentiment craint l'expression, et la prépare sous l'abri des signes attendus. C'est une loi aussi du poète et de l'orateur, de ne mettre en avant que des mots tout à fait ordinaires ; c'est qu'ils visent plus haut que le tumulte ; et l'orateur a des raisons fortes de craindre le tumulte ; c'est pourquoi il se garde de force intempérante. Mais le poète méprise le tumulte, s'il ne le craint, cherchant au contraire un effet durable, qu'il faut préparer et ménager. C'est ainsi que la coquette se dérobe et se retire, montrant soudain un rideau de coutume ; c'est fermer sa porte ; c'est garder la liberté de soi. Ce signe qui efface tous les signes est ce qui attire l'esprit.

Il y a des beautés qui sautent aux yeux ; promptement reconnues ; souvent étonnées du mépris. L'amour cherche cet éclair de beauté qui n'est donné qu'à lui, et qui s'éteint au monde. La destinée des beautés voyantes est en quelque façon publique. Les hommages y vont bien, mais sans avenir. Or c'est une grande aventure que de plaire ; on en veut rester maître, et se marquer tout au moins le point où l'on ne le sera plus. La mode est donc comme une politesse, qui permet de dire beaucoup parce que d'abord elle n'étonne point. La danse est une étonnante conversation par gestes, et qui serait bien hardie si on l'inventait ; mais au contraire elle jette un voile d'uniformité et de ressemblance. C'est alors que se montre le naturel, si souvent tiré en deux sens, par convulsion et par orgueil, en cet animal pensant.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXIII

Rites

[Retour à la table des matières](#)

Quand le garçon boucher a revêtu son costume de cérémonie, qui consiste principalement en ce grand tablier attaché obliquement sur la poitrine, il a toute l'autorité et toute la majesté qu'un homme peut avoir ; il réfléchit, il pense, il décide ; ses mouvements ont un commencement et une fin ; tout y est réglé comme dans une danse ; ou plutôt, ce qu'il y a de danse en ses mouvements consiste en ceci que le passage d'une action à une autre se fait selon une loi intérieure, qui imite la loi extérieure et la continue. C'est ce qu'on ne voit guère dans nos ballets, où tout est semblant ; mais en revanche c'est ce que l'on voit très bien dans les exercices des gymnastes, surtout dès que les mouvements y sont réglés par une chose, fil de fer ou trapèze. Et dans ce cas le costume montre encore mieux sa puissance ; car il n'y a rien de plus misérable et de plus humilié qu'un gymnaste en veston et en casquette. Mais pour le garçon boucher, la diminution d'être n'est pas moindre, si l'on y fait attention, dès qu'il a laissé le tablier. Sans majesté, alors, et se consolant comme un animal. Un Hindou, qui veille à ses peintures de caste, ne

comprendrait sans doute pas comment un homme peut renoncer ainsi à sa part de souverain.

Tous les métiers donnent un genre d'assurance. Et toute parure est sans doute comme la ceinture bleue d'un poseur de rails ; la parure n'est point belle, mais elle donne beauté parce qu'elle donne assurance. Le terrassier est beau lorsqu'il saisit sa pelle ; son regard sur le fossé et sur le tas de terre est digne de César. Il reste presque tout de cette dignité quand il se repose ; déjà moins lorsqu'il rentre chez lui après sa journée faite ; mais souvent alors par le costume, par la marche balancée, par ce repos de compensation qui est comme l'épreuve négative du travail, il s'étudie à se souvenir qu'il est terrassier. Bien clairement son honneur est d'être terrassier toujours. Les castes n'humilient point. Il n'est pas de paysan qui ne soit assuré de lui-même par sa blouse bleue ; mais s'il se déguise en citadin, nous voyons alors tout à fait autre chose ; le bon sens, la ruse, l'esprit, tout est perdu par l'hésitation et la peur de soi. Celui qui est hors de caste est aussitôt suspect, parce qu'il est inquiet ; cet état est naturellement malveillant, par l'échange des signes. Il y a une gaucherie du voleur, quelque adroit qu'il puisse être ; c'est que ce métier ne peut être avoué ; d'où une défiance qui sème défiance autour. Chose remarquable, les mêmes signes se voient dans le policier, j'entends sans costume officiel, et au fond souvent les mêmes mœurs. Les vertus de l'agent ou du garde viennent premièrement d'assurance, par ce costume éloquent. On sait ce qu'ils sont, et ils savent qu'on le sait.

J'observe quelquefois un genre nouveau de César, c'est le pilote du puissant omnibus. Cette autre majesté n'est pas née en un jour ; cette casquette de cuir fut d'abord sans pensée. Mais on a vu naître peu à peu une élégance, comme ce mouvement des mains après le coup de volant, ce regard de côté à l'obstacle dépassé, ce refus aussi de voir au loin, enfin toutes ces précautions de précaution, si je puis dire, qui vont toutes contre l'emportement ; c'est que toute puissance trouve là son ennemi, et surtout la puissance qui gouverne les mécaniques. J'ai observé un rite nouveau, et qui n'est pas sans grandeur. Souvent deux véhicules s'arrêtent brusquement à deux pas l'un de l'autre ; la surprise, l'effort, le risque, tout porte à injurier. Mais nos deux Césars ont aussitôt chacun l'air de ne pas voir l'autre et d'en être à cent lieues. Je souhaite que les diplomates, dans les moments difficiles, sachent freiner ainsi contre eux-mêmes.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXIV

La ronde

[Retour à la table des matières](#)

La poignée de mains est un geste très clair. Je te tiens et tu me tiens. Je sens ta force et tu sens la mienne. Elles se sentent d'abord égales, d'où cette attaque cordiale que l'on sait. Mieux, elles se veulent égales. C'est un art plus subtil qu'il ne semble, dans le plus fort, de faire sentir la pression jusqu'à la juste égalité, non pas plus loin. Aller au delà est grossier ; mais rester en deçà est une sorte de refus et de mépris, ou bien une crainte et une avarice. Donner un doigt est injurieux. Raccourcir le bras est une défense, car le bras couvre les côtes ; c'est pourquoi le salut romain est généreux ; c'est défier l'assassin. Tous ces gestes affirment une intention, et la confirment. Le salut léger et voletant de la main exprime au contraire la délivrance, et les petits enfants savent très bien le faire.

La farandole est une danse, où les pieds sont soumis aux mains ; mais la force de la chaîne s'y fait sentir plus lourde à mesure qu'on est éloigné du chef ; la farandole exprimerait donc la tyrannie, et aussi l'emportement, qui est

la loi des tyrannies. Quelquefois, dans les jeux violents, le dernier tournoie comme la pierre d'une fronde. Ainsi je comprends la farandole lente des Bretons, dans laquelle le rythme retenu des pieds est en quelque sorte compté par les mains ; ces étreintes très polies sont pour rassurer. La société se forme ici par une politesse du chef, qui est imitée par les suivants. Cette mimique apaise toutes les passions, et même la joie. C'est le chant d'amour des mains, autant réglé qu'un chœur de voix.

Je voulais en venir à la ronde des petites filles, qui se joue aussi dans le creux des mains. Ici l'emportement est libre et réglé, par ceci qu'il n'y a plus de tête ni de queue ; qui est entraîné, il entraîne juste autant. Seulement il y faut des égales ; l'enfant trop petit est traîné des deux côtés, et en même temps la courbe se déforme. Si tous sont égaux, il se produit la plus belle des courbes, le cercle ; et l'on comprend aussi que c'est la plus juste, comme les Pythagoriciens disaient. L'ellipse d'hommes n'est pas juste ; il y a des tyrans aux deux bouts. Ces symboles étaient clairs, au temps où le maître du chœur observait les courbes de danse et le chemin tracé. Je pense bien que l'on s'écartait du cercle, comme en chantant on s'écarte de l'unisson ; mais je suppose que le cercle premier était présent en toutes les courbes. C'était le temps où la danse était le plus puissant et le plus expressif des langages, c'est-à-dire spectacle pour les danseurs, et connaissance d'eux-mêmes par apaisement d'eux-mêmes. Le roi était dans la danse, et chacun était roi. Maintenant le roi est dans son fauteuil et paie pour qu'on l'amuse ; la danse est vendue.

Ce qui m'intéressait dans la ronde des petites filles, c'est que ceux qui voulaient que la géométrie fût d'origine sociale ont mal cherché, oubliant les arts et les fêtes en leur pureté, qui sont le culte sans dieu, ni chef, ni contrainte, ni obligation aucune. C'est que les sociologues sont de bilieux compagnons, et qui cherchent société dans la solitude. La joie ne leur semble pas suffisante à enchaîner leurs pensées ; la nécessité la plus rude leur est aussi la plus claire. Ils refont toujours le *Léviathan* de Hobbes, ce qui revient à représenter le citoyen comme prisonnier de l'État. L'ordre est de guerre, et la courbe exprime alors le contraire d'une loi. Tout marche droit, comme on dit. La force fait des signes, et ce mot, la ligne, désigne encore l'infanterie ; les courbes n'y sont que des points de faiblesse et de rupture, comme les célèbres poches de notre guerre, et ses saillants de hasard. Et les colonnes serpentent, ce qui est l'image de l'ordre déformé par la triste nécessité. Ce n'est pas sans raison que le serpent est le symbole de la puissance oblique, littéralement diabolique, qui déforme nos beaux projets. En revanche, le serpent qui se mord la queue, imitant le cercle des rondes, représente la victoire de l'esprit, et l'éternel régnant sur la bête. Ainsi la grâce et la joie nous découvrent la partie la plus libre et la plus belle de la géométrie.

Je vois bien pourquoi de telles images furent les premières pensées des peuples ; mais je soupçonne aussi qu'elles le sont toujours, et par les mêmes causes. Car, outre que l'homme sort toujours d'enfance, et qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de le faire naître polytechnicien, il est évident aussi que l'homme est soumis au cœur, au poumon, à l'estomac, qui sont des bêtes à

surprises ; en sorte qu'on ne pense jamais bien que par une sorte de danse. Et il n'avance guère de tracer un beau cercle par le compas ; cela ne civilise que le compas. Et certes une quinze-chevaux est très civilisée ; mais c'est souvent un furieux sauvage qui tient le volant. Spectacle deux fois laid d'une bête qui gouverne et d'une géométrie qui obéit. Ô pensée ! Ô ferraille !

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXV

Des lunettes

[Retour à la table des matières](#)

Un diplomate, contraint par les années de porter des lunettes, regrettait de ne s'être pas muni vingt ans plus tôt de ce précieux vêtement. « J'avais bien remarqué, disait-il, que les hommes à lunettes mènent le monde ; mais je ne savais pas pourquoi. » Les yeux nus livrent nos pensées ; du moins nous le croyons et l'autre aussi le croit, guettant toujours cette pointe lumineuse de l'œil, comme sait faire l'escrimeur. Or je crois bien que l'œil en dit toujours plus que nous n'en pensons ; mais il n'en révèle pas moins ces mouvements vifs et secrets qui portent nos pensées ; et cette improvisation n'est jamais bonne à montrer. On appelle esprit ce premier feu ; mais cet esprit agité, secoué et renvoyé comme par jeu nous revient infirme, comme les enfants qui courent trop tôt ; la réflexion n'en peut rien faire. C'est une raison suffisante de dissimuler. Les écrivains ont observé souvent que ce qui a été une fois conté ne peut plus être écrit ; de là vient qu'ils fuient la conversation. Cela soit dit

pour faire entendre que la prudence du diplomate n'est pas toujours mensonge. Mais où sont nos lunettes ?

Tout près et secourables. Car nous voyons à travers, mais on ne nous voit pas bien à travers. On ne peut prendre notre regard ; on se trompe aux reflets du verre. Cela nous donne temps. Il est vrai que, sans lunettes, il arrive que les yeux se dérobent ; mais cela même trahit ; c'est une humble position, d'où l'on ne sait point revenir ; et l'esprit est si flexible aux signes qu'il perd l'assurance en se sentant deviné. Quel abri dans les lunettes, quel lieu d'attente et d'embuscade ! La pensée se forme, se rassemble et se mûrit là derrière. Autrement il faut qu'elle grelotte, et souvent qu'elle se réchauffe par l'impudence, ne pouvant mieux. N'avoir pas froid aux yeux se dit d'un homme qui ne sent pas cette nudité de ses yeux, qui n'y pense point. Les pensées de cet homme seront courtes, si elles ne sont méditées de loin et tout armées. On sait que Goethe ne supportait point les gens à lunettes ; c'est qu'il ne craignait pas l'impudent, étant assez fort de lui-même et, en revanche, il aimait lire dans les cœurs sans compter que la timidité des fidèles est agréable à l'Olympien.

Il y a du diable, j'entends de l'oblique, dans les lunettes ; il y a une malice et même de l'esprit, sans que l'on ait à s'en soucier. Ces pétillants éclairs sont comme des feux d'escarmouche, d'autant plus assurés qu'ils sont d'abord sans intention aucune ; on les achète chez l'opticien. Mais bientôt l'on en joue ; la lumière du monde est renvoyée aux indiscrets, comme font les gamins avec un miroir. Il y a des changements d'attitude et de vifs mouvements de tête qui sont propres aux gens à lunettes ; le naïf se jette sur ces réponses ; il en fait ce qu'il veut. Cependant, entre deux éclats, l'œil regarde sans être vu. Aussi n'est-il point facile de parler à des lunettes ; c'est comme parler à quelqu'un qu'on ne voit pas, qu'on n'arrive pas à voir, et qui vous voit, lui, très bien ; ou bien c'est comme parler à quelqu'un qui vous reconnaît, et que vous ne reconnaissez point ; l'esprit le plus ferme ne peut tenir en ces rencontres ; il lui faut votre nom ; cette recherche occupe tout l'esprit. Mais le myope a encore d'autres ressources ; le voilà qui enlève ses verres, souffle dessus et les frotte ; c'est comme s'il s'en allait et vous laissait seul ; car maintenant vous le voyez, mais lui ne vous voit plus ; vous n'êtes plus dans son univers ; vous y reviendrez quand il voudra, en même temps que lui à vous ; c'est lui qui règle ses sorties et ses rentrées. Quoi de plus naturel ? Aussi admirez la patience et l'assurance ; les mains elles-mêmes sont occupées ; il n'y a plus aucun espoir d'émouvoir cet homme-là. Si la timidité est un mal commun, comme je crois, heureux les myopes.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXVI

Frivolité

[Retour à la table des matières](#)

La frivolité est un état fort sérieux. Ce n'est point la même chose que légèreté, ni qu'insouciance, ni qu'ignorance ; ce n'est point du tout naïveté. L'ingénu n'est nullement frivole ; au contraire il prend tout sérieusement et porte sa lanterne dans tous les coins. Le frivole sait très bien où sont les mauvais coins, mais il s'en détourne. Qui n'a pas chanté dans la nuit pour se donner du courage ? C'est une manière d'éteindre tous les faibles bruits auxquels on ferait attention ; on craint de se laisser persuader par ces bruits-là. J'ai entendu décrire un genre de peur qui détournait de porter les yeux soit vers la fenêtre obscure, soit même sur des ornements sculptés assez confus ; il y a de la sagesse à ne point considérer ce qui ne peut donner lieu qu'à des images fantastiques, et cette puissance de se détourner soi-même de certaines pensées redoutables est une partie du courage. C'est ainsi que je ne jugeais point utile, à la guerre, de rechercher le spectacle des cadavres. On dit peut-être trop légèrement que l'habitude nous endurecit là-dessus ; je compterais plutôt sur quelque intérêt puissant, qui nous détourne de voir les choses sous un certain aspect ; par exemple un chirurgien ne voit pas une blessure comme nous la

voyons ; c'est son champ d'action ; il y cherche et y aperçoit aussitôt des chemins et des prises. De même dans son champ de recherches le chiffonnier voit aussitôt une grande variété de choses, ayant presque toutes valeur, et seulement mélangées. Bref il n'y a peut-être point d'habitude hors du savoir-faire. Un général est comme insensible dans l'action même ; c'est qu'il voit position prise ou perdue, ligne crevée, renforts nécessaires, et non point sang et cadavres. Après cela il se peut que le spectacle d'une ambulance lui soit presque insupportable ; c'est qu'il n'est pas chirurgien. Ce genre de pensées-là, il prend le parti de s'en détourner. Napoléon fuyait la vue des champs de bataille, afin de conserver, disait-il, la liberté de son jugement ; c'était plutôt un mal dont il ne voulait pas connaître le remède.

La frivolité se montre ici déjà, mais non pas sans mélange, car la volonté est continuellement occupée à d'autres actions. La frivolité oisive donne une bien autre idée de la puissance de l'esprit. Ceux qui remâchent les mêmes pensées, tristes et sans issue pour eux, devraient prendre confiance par l'exemple des joueurs de bridge. Il suffit du moindre objet et de l'action la plus futile pour nous détourner. Et le principal effet de la politesse est d'effacer réellement de l'esprit ce qu'on s'interdit d'exprimer ; c'est pourquoi le sérieux est toujours contraire à la politesse. Car le sérieux ne préjuge pas ; il va intrépidement aux conséquences ; cela est redoutable comme le valseur qui suit la règle ; d'où j'aperçois un nouveau sens de la terrible parole de Stendhal : « Tout bon raisonnement offense. » C'est ce qui me ferait dire que la frivolité est moins légère et insouciant qu'on ne croit ; car elle surveille très exactement le sérieux à sa naissance, et le lit déjà dans le regard, discernant de fort loin ce qu'il y a de fanatisme dans le sérieux. Ici se développe l'art subtil de la conversation, et cet enjouement impérieux qui brouille les pistes. Je me suis longtemps demandé où se trouve la différence de l'anecdote et du fait ; car l'anecdote est souvent véritable, et conduirait loin ; mais la forme de l'anecdote est justement ce qui détourne. Ce n'est pas par hasard que le beau nom d'esprit désigne aussi l'art des détourneurs ; c'est cacher un problème d'idées et montrer un problème de forme, sur quoi tous nos penseurs se jettent. Que les hommes soient raisonnables, cela n'avance pas encore beaucoup ; et les plus cultivés seront justement les plus habiles à nous voir venir et à se retrancher. La sottise serait moins redoutable.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXVII

Conversations

[Retour à la table des matières](#)

Les cercles nous demandent tout et ne nous rendent rien ; comme on voit par ces associations, toutes à bonne fin, mais qui arrivent promptement à ne plus rien penser, à ne plus rien vouloir, et à ne plus rien faire. Il est assez clair que, si vous voulez penser en cercle avec d'autres, vous devez sacrifier quelque chose ; mais la réalité est beaucoup plus sévère encore. Dans le fait, la pensée commune descend aussitôt au niveau le plus bas. Une femme frivole donne la loi à tous, sans le vouloir et même sans y penser. Par la seule présence d'un enfant de quatre ans, tous ont quatre ans.

D'une certaine manière cela est beau. Cette profonde politesse, qui est humanité, nous tient au corps ; chacun de nous est société depuis le commencement. L'enfant apprend tout ce qu'il apprend par l'imitation pure ; il grimace comme il voit faire, et n'en pense pas plus. Il conforme son geste et son visage au modèle humain ; c'est ainsi qu'il devine d'abord et toujours. Contredire, c'est sortir de société. La politesse d'un étranger, qui cherche société, n'est pas

autre chose que l'attention même. Vous même, et devant un homme qui parle la même langue que vous, plus vous êtes étranger à ses pensées, plus vous vous changez et courbez pour les comprendre, enfant en cette rencontre, et jusqu'à imiter l'accent provincial, comme il arrive à presque tous. Se redresser après cela ce n'est pas facile. Selon une loi bienfaisante, celui qui veut discuter est tenu plus qu'un autre d'approuver premièrement. C'est dire que la seule présence humaine discipline les plus résolus. Faites attention que, s'ils résistent, il faut encore qu'ils combattent au niveau commun, qui est le plus bas. Là-dessus je me suis trompé moi-même longtemps ; je n'ai pas compris sans peine que l'objection à une idée a juste la valeur de l'idée ; mais il y a mieux à dire, c'est que l'objection à l'idée, et l'idée elle-même, c'est toujours la même idée ; dont je fais hommage à Hegel.

Une femme de grande culture voulait résister à ces conversations sur les cuisinières et les femmes de chambre ; dès qu'elle voyait paraître de tels propos, elle en faisait une satire mordante et brillante, citant mille anecdotes ; et chacun d'approuver et de renchérir. C'était toujours parler cuisinières et femmes de chambre. L'ironie est un jeu où l'on perd toujours. Célimène prend le temps où le vaniteux, le sot, l'impertinent sont ailleurs pour les faire paraître en ses discours. En les niant, elle les affirme ; elle les fait exister deux fois.

Il y a quelque chose de bon dans les cercles, et qui civilise l'homme, mais ce n'est certainement pas la pensée. Un Goethe s'arrangeait assez bien des sociétés de courtisans, qui dansent toujours une sorte de menuet, où les paroles sont autant prévues et réglées que les gestes. Il aurait méprisé ces assemblées sans cérémonie, comme on dit si bien, où chacun improvise intrépidement. J'ai observé plus d'une fois une ardeur de contredire qui est de politesse, et qui vise à combler le redoutable silence. Une femme, qui excellait dans ces controverses de complaisance, disait, en de meilleurs moments, que cela vide l'esprit. Ce genre de bienveillance a reçu justement le beau nom d'esprit, et ce n'est pas trop dire, car l'esprit s'offre ici en holocauste. Un trait d'esprit annonce toujours la mort d'une idée. C'est pourquoi il faut dire, contre les lieux communs, qu'il y a quelque chose de respectable dans la vie de société, qui est la cérémonie, et quelque chose de méprisable, qui est la conversation. C'est ce que Socrate avait très bien discerné, toujours se moquant des opinions, jamais ne se moquant des rites. Aussi voulut-il faire libation aux dieux de sa ciguë. Le geste était beau. Politesse et refus ensemble ; c'est ainsi que Goethe saluait le Prince.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXVIII

Dogmes

[Retour à la table des matières](#)

Le respect humain me fut d'abord présenté comme déshonorant et vil. Mes premiers maîtres étaient des prêtres qui n'en pensaient pas long, mais qui étaient forts de leur doctrine. Je devine qu'ils opposaient le respect humain au vrai respect, que l'on doit à Dieu seul. Cette idée métaphysique se retrouve encore en ceux qui veulent parler et agir sans ménager, et selon ce qu'ils jugent vrai. Ainsi Polyeucte brisait les idoles ; et d'autres depuis ont brisé les idoles que Polyeucte vénérât. Le respect humain serait donc une peur qui nous détournerait de dire ce que nous croyons vrai ; mensonge de politesse, source des plus grands maux. C'est trahir son âme, comme dit Alceste.

Mais voyez ici encore que la langue commune pense mieux que nous. Les mots résistent, et nous font entendre un énergique avertissement. Il ne se peut pas que le respect humain soit méprisable ; ces deux mots joints nous invitent à la prudence. Nos guerres, à ce que je crois, sont des guerres de religion. Je reconnais la fureur catholique, et encore mieux la fureur protestante qui s'y

oppose, dans ces opinions en forme d'insultes qui s'affermissent par le plaisir diabolique de déplaire. Selon l'apparence, c'est la certitude que l'on croit avoir qui rend intolérant ; mais il est clair qu'un des effets de toute guerre est de dépouiller nos pensées de toutes les nuances et précautions, par le besoin de s'unir aux uns et de se séparer des autres. Considérées ainsi, la métaphysique, la religion, et enfin toutes les doctrines absolues, seraient l'effet des guerres, bien loin d'en être la cause ; et les guerres seraient toutes de religion, parce que toute guerre donne aux opinions quelles qu'elles soient la forme de la religion. Ce n'est point le dogme qui rend furieux, mais plutôt c'est la fureur qui dogmatise. Assurément les illustres amis de la tolérance n'ont pas assez regardé par là. Ils pensaient qu'il ne fallait qu'instruire ; mais l'expérience a fait voir que la fureur invente aussitôt des dogmes, et compose comme une théologie dans des questions même où l'expérience pourrait décider.

La politesse est le premier moyen de la paix. Si d'abord vous faites scandale, tout est noué aussitôt en l'autre par la colère, et en vous-même par l'imitation des émotions. C'est pourquoi le respect humain est la règle des règles. C'est dans le moment où vous avez raison qu'il faut abaisser la pointe de votre orgueil comme une épée. Ainsi, dans cette guerre pour la paix, qui ne doit point du tout être une guerre, il faut savoir reculer justement quand l'adversaire marque qu'il est un peu ébranlé ; de là cette méthode de traiter soudainement d'autre chose, et de laisser tout là, dans le moment où il semble que l'on n'ait qu'un pas à faire pour assurer la victoire ; et le combat pour les opinions est justement, par la stratégie et la tactique, tout le contraire des jeux de la force. Chacun fait l'expérience que souvent le meilleur argument ressemble à ces armes enchantées de la légende qui ne savent plus blesser. C'est que le meilleur argument se trouve aussitôt le plus mauvais de tous ; l'adversaire rassemble alors ses forces, et les retrouve invincibles, par cette grande idée que la pensée intime de chacun ne peut et ne doit jamais être changée que par liberté. Donc l'invincible argument donne force à l'idée antagoniste. L'étrange aveuglement des plaideurs vient principalement de là. Aussi ne plaidons pas. Bel avantage si, en disant le vrai, je dispose celui qui m'écoute de façon à lui boucher la vue. Ainsi le chemin de penser n'est pas droit, mais sinueux, par le devoir de respecter l'humain, ce qui conduit à vouloir le comprendre.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXIX

Croyance

[Retour à la table des matières](#)

Un poisson théologien prouverait que l'univers est liquide ; mais il en serait d'abord assuré, et les poissons auditeurs de même. La forme d'un vivant est une sorte de connaissance, et ses actions la confirment. Croire est la même chose que vivre. N'importe quel organe est une règle d'action. Le poisson essaie encore de nager quand il est sur l'herbe ; et peut-être forme-t-il alors cette opinion que tout n'est pas liquide au monde, comme il avait cru ; mais ce commencement d'opinion périt avec lui. Tout vivant est donc persuadé par sa forme ; mémoire et prévision, c'est toujours la même chose que son corps ; les deux sont ensemble dans le battement de l'aile d'un oiseau. Toute la forme, les os creux, les muscles, les plumes, le fort et la pointe de l'aile, tout cela exprime une parfaite physique de l'air. Aussi l'oiseau battra des ailes jusqu'à sa mort, toujours attaché à la règle du vol, et encore contre l'exception. Le sentiment de la règle est animal, et chevillé au corps ; bien mieux c'est le corps lui-même.

Descartes doute là-dessus ; mais tout homme est Descartes un peu. N'importe quel outil prouve que cette persuasion, qui vient de notre forme, nous peut tromper. L'arc et la flèche sont une autre manière de courir et d'atteindre ; d'où l'étonnante floraison de nos pensées ; car la flèche, de même que l'aile, exprime la loi de l'air et la loi de la chute, mais elle n'emporte pas tout l'homme avec elle ; ainsi la leçon de la flèche n'est pas perdue. Parmi les vertus de l'outil, il en est une que l'on n'a pas assez considérée, c'est qu'il nous dispense de l'expérience douloureuse, qui rend stupide. Par exemple il n'importe guère que mon pic soit pris sous le rocher ; j'ai le loisir d'examiner ; je ne l'aurais pas si c'était ma main qui fût écrasée, ou mon pied. Les essais sans l'outil ne mènent pas loin. Les animaux ont l'opinion que le feu est malfaisant, et cette opinion reste dans leur corps comme une peur ; c'est qu'ils n'usent point d'outils. L'outil est comme un membre qui nous laisse penser. Cette réflexion sur l'outil, réflexion qui est l'idée, est sans doute ce qui nous a conduits à juger les poissons et les autres bêtes, et enfin à nous juger nous-mêmes. Je laisse le pourquoi, afin de ne pas ressembler au poisson théologien ; le comment est ce qui m'importe, et nous savons passablement comment la science s'est faite ; certainement par surmonter cette persuasion qui vient de la forme du corps.

Surmonter n'est pas supprimer. Il faut bien qu'il reste quelque chose de cette forte croyance en soi. La danse persuade absolument, parce que le corps se suffit ici à lui-même. Les temples et les cortèges pareillement parce que l'entour s'accorde alors à la forme humaine. Tout ici convient, comme l'eau au poisson. Par ces jeux est effacé le doute, et la leçon de la flèche. Pour un moment. Et l'on retrouve ce témoignage de soi à soi, et cette immédiate connaissance qui est le sentiment de soi. Précieux retour et recueillement. La pensée n'est plus qu'action qui réussit, comme dans la danse. Une cérémonie militaire, ou seulement une marche rythmée, où l'on est soi-même acteur et spectateur, donne quelque idée de cette persuasion immédiate ; et l'homme se trouve aussitôt disposé selon l'ancienne loi, qui prescrit de mourir plutôt que de changer d'opinion. Dont le poisson sur l'herbe est la parfaite image. Les deux, croyance et doute, essai de soi et essai de l'outil, sont dans l'homme ensemble. Descartes pèlerin était le même que Descartes géomètre. Et ce sage exemple nous avertit de n'adorer ni l'un ni l'autre, mais plutôt de fortifier l'un dès que l'autre tyrannise. Le fanatique s'abandonne à l'un et le sceptique à l'autre ; et ce sont deux moitiés d'homme.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXX

La preuve

[Retour à la table des matières](#)

L'homme qui avait avalé une preuve courait ici et là comme un enragé. Cela se comprend ; les preuves ne sont pas des choses à manger, mais plutôt des choses à considérer, je dis même à bonne distance ; et j'approuve que l'on fasse un saut de côté quand une preuve vous tombe dessus. De même, quand une preuve s'offre comme un piège, j'approuve qu'on tourne autour ; il sera toujours temps d'y entrer. Ce monde tout entier est une lourde preuve, qu'il faut explorer avec précaution, donc qu'il faut tenir à distance de vue ; mais les mystiques l'ont dans l'estomac.

Dodone parle toujours ; même un chat signifie trop. Je comprends que l'Égyptien ait adoré le chat, le bœuf et le crocodile, le fleuve, la source et le rocher. Mieux encore d'adorer le tout, incompréhensible et irréfutable. L'être te tient, dès que tu lui donnes quelque chose. Le fait tue la pensée. C'est pourquoi il est beau de voir Descartes manœuvrer devant les preuves, comme un Napoléon d'esprit, s'essayant d'abord à dire non, ce qui est dire oui à soi pensant. Mais ce gentilhomme n'est point assez lu, ni comme il faudrait. On

invente un pédant du nom de Descartes, et on le fuit. Ce qu'on apprendrait du véritable Descartes ce serait la légèreté de main, et la précaution de se refuser, que les escrimeurs appellent si bien retenue de corps. Ce qui se voit surtout à ceci que son Dieu est toujours le Dieu pensant, et nullement le Dieu pensé ; mais n'allez point avaler encore ces preuves-là ; ce n'est que spectacle, métaphore, modèle de l'homme. Son mécanisme de l'Univers est modèle aussi, modèle d'objet ; sans présages et sans prétentions ; chose purement chose, que l'on peut changer sans égards. Nécessité nue, existence nue ; et c'est ce que le mécanisme signifie d'abord par l'inertie, idée admirable. Ces précautions prises, et le monde étant purgé d'âme, et l'âme aussi comme purgée du monde, alors l'incrédule ne refuse point trop à la coutume, et souvent décide de ne point examiner du tout, comme en religion ou politique ; il croit, mais c'est qu'il le veut bien. Écrivant du mouvement de la terre, il dit qu'il serait bien fâché de déplaire aux hommes « qui n'ont pas moins de pouvoir sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées ». Ici est la charte de l'homme libre.

Montaigne aussi est un homme, mais encore plus secret en sa façon de croire et de ne pas croire. Semblable en son jeu à ces fins lutteurs qui semblent lutter en simulacre parce qu'ils jugent la prise et ne l'essaient point témérement ou comme ces boxeurs toujours dansants ou comme ces généraux manœuvriers, toujours se déroband et revenant, en sorte que la victoire est de position, et assurée presque sans combat. Ainsi Montaigne se glisse entre les preuves et fait sa retraite victorieuse. Accordant beaucoup et peut-être tout, mais sa force d'esprit toujours sauve. Étant assuré, il me semble, de ne se point tromper, tant qu'il n'est pas forcé. Le plus doux esprit, mais le plus ferme et le plus libre. J'ai reconnu depuis ce visage de chez nous en un janséniste qui faisait la guerre, et fort bien, qui savait tout et qui ne croyait rien, hors le tout à fait incertain. Je le lui dis un jour ; il en fut choqué, et, depuis, encore un peu plus froid et renfermé ; d'ailleurs paternel, simple et brave. Je crois avoir bien compris ce regard blanchi par l'âge et qui voulait dire : « Qu'y a-t-il au monde à quoi il vaille la peine de croire, sinon le vouloir ? Et qu'y a-t-il de moins croyable et de moins solide pour ces hommes épais ? Jusque-là faible et incroyable qu'il ne serait rien si je n'y croyais. » Il s'appelait Bayle ; ce nom est comme un monument. Ici ma couronne.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXXI

Le doute

[Retour à la table des matières](#)

Le fou ne doute jamais. Cette idée est aisée à découvrir et difficile à suivre. Renouvier, homme toujours rigoureux, est profond ici. Qui ne sait point douter ne sait point penser. Toi qui es assuré de ton droit, toi plaideur et aussitôt homme de guerre, ne prendras-tu point cette respiration d'un petit moment ? Ne lâcheras-tu pas cette prise ? Car c'est toi qui es pris. L'idée est trop près ; prends du champ. Considère. Dans les racines de ce beau mot il y a les astres, nos instituteurs. Nos instituteurs parce qu'ils sont loin, parce que le bonheur de juger n'est point gâté par la fureur de prendre. C'est là que les hommes apprirent d'abord ce scrupule de religion, qui défend de toucher. J'ai connu un grand penseur ; son geste était de lever la main, comme qui lâcherait un oiseau ; et s'il s'envole au loin, tant pis.

Mais voici une autre métaphore, saisir. Il faut saisir. « La main serrée, disaient les Stoïciens, et encore l'autre main serrant par dessus. » Très beau. Ce n'est pas en une leçon qu'on apprend l'escrime. Ne te raidis pas ; ne pétris pas cette dure poignée ; tu ne peux ; mais interroge-la plutôt ; laisse-la libre de

mouvement ; laisse-la parler. Bon ; la voilà par terre maintenant ; il faut lâcher et il faut tenir ; la même épée. Le même corps, retenu quand il faut, et lancé quand il faut. Ton archet, lâche-le, mais tiens-le. On veut bien dix ans d'études pour le violon ; mais pour le penser on chicane sur une heure ; et l'on demande le pourquoi de tant essayer et de tant recommencer. On voudrait savoir ceci, et puis savoir cela ; une bonne fois, et n'y plus revenir. La raideur de l'épaule n'est point comptée.

Je tourne autour. C'est qu'il me plaît d'être long. Voici mon dogme, c'est que pour douter il faut être sûr. Non point douter avant de savoir, car douter de quoi ? Il faut que le doute suive la certitude comme son ombre. Ici est le sourire de l'esprit. Tous ceux qui savent maintenant que la terre tourne, tous, ou bien peu s'en faut, ont douté avant de savoir. Ils n'ont pas assez connu ce spectacle des apparences, cette grande constellation tournant tout d'une pièce, et, dans ce mouvement, quelques planètes dérivant à leur tour parmi les étoiles ; ni le soleil montant et descendant ; ni les lunes bientôt entamées, bientôt réparées. Enfin, pour leur malheur, ils n'ont pas assez su que la terre ne tourne point. Oui, à l'école primaire, on doute si la terre est le centre de ces astres tournants. On doute sans savoir de quoi. Mais plutôt on croit que cela n'est point ; on le croit, et les dents serrées. Les voilà prêts à mordre dans l'autre doctrine ; ils s'y prendront les dents. Les voilà donc dans le soleil, et à voir les planètes tourner autour et la terre aussi. Jusqu'aux étoiles ils iront ; le moindre Atlas les y invite, ou plutôt les y transporte. Le soleil à son tour est errant, et les planètes lui font cortège. Mais qui ne voit que les apparences que l'on aurait si l'on était habitant du soleil, ou bien de Véga, ne sont pas plus vraies que les nôtres ? Autre chose leur semble ; mais ce n'est toujours que semblant.

Je vois un cube. Cette perspective que j'en ai, quelle qu'elle soit, me trompe. Un angle paraît droit, mais d'autres s'aplatissent ; un carré se montre, un autre se déguise ; quelques-uns se cachent. Aucun de ces aspects n'est vrai ; mais tous sont vrais. Vrais ensemble. Seulement il n'est point d'homme qui les puisse voir ensemble ; l'entendement le voudrait, et ne le peut ; il n'est point d'entendement sans yeux ou sans mains ; il n'est point d'esprit qui se mette au centre de la chose, j'entends le point d'où toutes les faces se montreraient carrées, et tous les angles, droits. Ce point n'est pas. Il faut donc déposer toutes les apparences, mais en même temps en poser une, car tout échapperait. Ne point se laisser prendre à l'une ; plutôt volontairement s'y prendre, et volontairement s'en déprendre. Mais je vois que vous n'y entendez rien, Monsieur De deux choses l'une.

Sentiments, passions et signes (1926)

LXXXII

Spinoza

[Retour à la table des matières](#)

Je sentis sur mon épaule une petite main, légère comme un oiseau ; c'était l'ombre de Spinoza qui voulait me parler à l'oreille : « Prends garde, dit la faible voix, d'imiter en toi-même les passions que tu veux combattre. Le piège est ancien ; il y a des siècles que la colère s'élève contre la colère, que la pitié va à la violence, et l'amour à la haine ; toujours une armée remplace une armée ; toujours les mêmes moyens déshonorent d'autres fins. Ne considère point volontiers ce qui rend triste. Donc, sur l'esclavage humain et sur la faiblesse humaine parcimonieusement, et juste autant qu'il faut. Largement au contraire sur la vertu ou puissance des hommes, spectacle propre à les réjouir et à te réjouir toi-même, de façon qu'ils agissent désormais, et toi aussi, par la seule affection de la joie. »

Faible voix, trop oubliée. La sottise dans un homme n'est rien de lui ; la vanité n'est rien de lui ; la méchanceté n'est rien de lui. Ces apparences émouvantes n'expriment en réalité que la faiblesse des hommes devant les causes extérieures. Dès que vous ne gouvernez plus vos pensées, la sottise va de soi,

par le seul mouvement de la langue. Il n'est pas besoin de vouloir pour être triste et ainsi se chercher des ennemis et des persécuteurs ; il n'est pas besoin de vouloir pour s'enfler d'un éloge ou s'irriter d'un blâme. Toutes les fautes viennent de se laisser tomber. Il n'y a point de volonté, point du tout de volonté, en cet homme qui fait tuer d'autres hommes ; non, mais il cède ; il fuit ; il écrase en sa fuite. En ce cataclysme de guerre, tout est extérieur ; tous subissent ; nul n'agit. Et c'est l'image grossie de nos passions. Cherchant donc à injurier et frapper cette faiblesse dans l'homme, je tombe dans le vide. Ces maux ne sont rien ; je ne puis les vaincre. Ce qui est en l'homme est tout bon pour lui et pour les autres. Volonté, bonne ; courage, bon. Je cherche un auteur responsable de tant de maux ; en vain. Je ne trouve jamais qu'un homme qui a cherché sa pensée et son devoir hors de lui-même. « Je n'ai pas pu. » Tous comme ces soldats du temps de Frédéric, qui sentaient à leurs reins la pointe des baïonnettes ; poussant et poussés. Ne leur rappelons point plus qu'il ne faut cette situation humiliante. La plus grosse erreur où je pourrais ici tomber est de croire qu'ils sont bien fiers de ce qu'ils ont fait. Non pas fiers, mais plutôt tristes, irrités, obstinés.

Nous rencontrons, au sujet de la guerre, un assez beau paradoxe, c'est que chacun se défend de l'avoir voulue, et en accuse le voisin. Or, bien loin de penser qu'en cela ils veulent nous tromper, je dirais plutôt qu'ils n'osent pas assez en être sûrs, et que c'est encore plus vrai qu'ils ne croient. Mais les signes de la timidité font de fantastiques apparences. J'attends toujours que les peuples antagonistes, par leurs délégués de tout genre, banquiers, ouvriers, politiques, écrivains, mettent enfin au jour leur véritable pensée, qui est qu'ils n'ont pas voulu la guerre, qu'ils ne la voudront jamais, qu'ils ne la feront jamais que contraints et forcés. Mais forcés par qui ? Ici, en ce vide et en ce silence, apparaît le monstre sans corps, puissant seulement par la peur universelle. Eh bien, espères-tu faire peur à la peur ? Beau remède. Mais plutôt réveillant l'homme en chacun, invite-les tous à penser selon la joie et l'espérance ; invoquant la guerre même, et ce qu'elle fait voir d'énergie et de puissance gouvernante en chacun ; ce n'est pas peu. Osez donc penser une bonne fois le courage de l'ennemi, et le vôtre ; par ce jugement seul, la paix serait déclarée. Je ne crains que les lâches ; ainsi ce que je crains n'est rien ; c'est ma propre peur qui lui donne existence. La joie, dirais-je en imitant mon philosophe, n'est point le fruit de la paix, mais la paix elle-même.

Fin du livre.